
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07077802 6

FLEURS DOMINICAINES

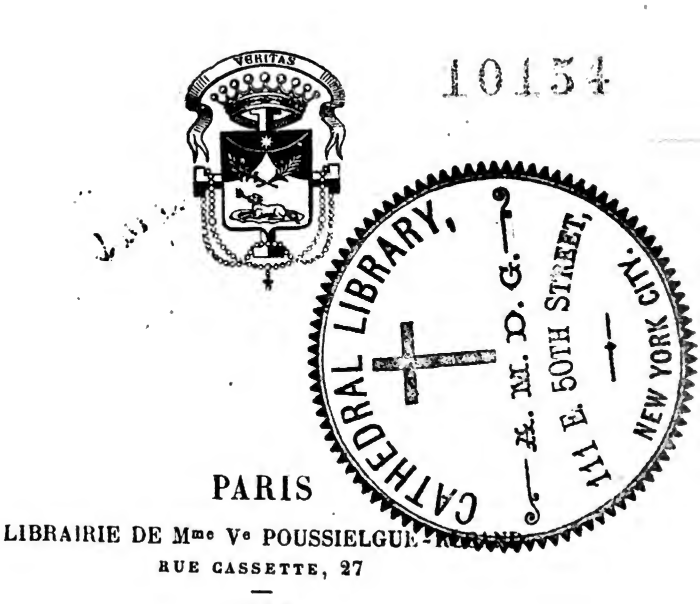
OU

LES MYSTIQUES D'UNTERLINDEN

A COLMAR

PAR

LE Vte DE BUSSIERRE



PARIS
LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND
RUE CASSETTE, 27

1864

LETTRE

ADRESSÉE A L'AUTEUR

PAR LE T.-R. PÈRE FR. ANTONIN DANZAS

PROVINCIAL DES FRÈRES PRÊCHEURS
DE LA PROVINCE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

MONSIEUR LE VICOMTE,

Votre travail sur les Dominicaines du monastère d'Unterlinden à Colmar est un nouveau service rendu par vous à l'hagiographie. A des documents d'un remarquable intérêt vous avez ajouté le talent qui attire et la piété qui édifie. Vous popularisez ainsi des exemples de sainteté trop longtemps enfouis sous la poussière des bibliothèques.

En vous lisant, Monsieur le Vicomte, je n'ai éprouvé qu'un regret : c'est qu'ayant commencé à explorer une mine aussi riche, vous n'ayez pas donné à votre livre toute l'extension qu'il comporte. Déjà notre Ordre vous doit la Vie de sainte Rose de Lima et la Notice sur les Dominicaines de Strasbourg ; nous désirerions vous devoir davantage.

Les Dominicaines de la haute Allemagne, c'est-à-dire de l'Alsace, de la Souabe et de la Suisse, eurent pour souche le monastère d'Unterlinden; un caractère de famille, qu'il est facile de signaler dans les dons mêmes de la grâce, resta comme le sceau de leur origine. Personne mieux que vous, Monsieur le Vicomte, ne saurait reconstituer avec ses traits aimables cette école mystique et lettrée de nos premières Sœurs des bords du Rhin.

Vous le voyez, mon regret est un vœu que j'ose vous adresser. Il m'est inspiré, non pas seulement par l'intérêt intrinsèque des sources, mais par le charme avec lequel vous savez les utiliser.

Veuillez agréer, Monsieur le Vicomte, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

Fr. Antonin DANZAS,

Provincial des Frères Prêcheurs.

A SON EXCELLENCE

Mme LA COMTESSE DE ZICHY-FERRARIS,

NÉE COMTESSE DE FERRARIS.

MADAME,

Vous avez bien voulu me permettre de vous dédier ce petit livre; je viens le placer sous votre patronage et le recommander à votre indulgence. Puissent mes humbles religieuses vous intéresser et vous procurer quelques moments agréables! Leur qualité de fidèles servantes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa Mère immaculée leur donne des droits à votre sympathie; comme elles, Madame, vous

avez suivi la voie royale de la croix, et vous y avez marché avec un courage et une constance héroïques.

Je suis heureux de saisir cette occasion pour vous donner un témoignage public de la vive reconnaissance que m'ont inspirée quarante années de bienveillance et de constante amitié. Veuillez en agréer l'expression, ainsi que celle du profond et très-respectueux dévouement avec lequel

Je suis, madame la comtesse,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Vte DE BUSSIERRE.

Paris, 10 mai 1864.

AVANT-PROPOS

Des faits mystiques très-remarquables se sont passés, aux XIII[e] et XIV[e] siècles, dans un grand nombre de monastères des ordres franciscain et dominicain, dont le Seigneur venait de doter son Église.

Peu de personnes comprennent, au temps où nous vivons, les merveilles de sainteté et de pureté qui se sont produites dans les âges de foi. Ces merveilles, ces fleurs divines et parfumées du christianisme, étaient le résultat de la fidélité parfaite avec laquelle certaines âmes privilégiées correspondaient à des grâces toutes spéciales. Mais aujourd'hui on refuse en général de donner créance aux récits charmants que nous ont transmis des témoins respectables à tous égards. On est disposé à les traiter de superstitions qui choquent la raison, de contes surannés, de fables bonnes, tout au plus, à bercer quelques individus faibles et crédules, mais indignes de fixer l'attention des esprits éclairés.

Cette horreur du surnaturel est la conséquence des attaques incessantes qui, depuis la réforme, depuis un siècle surtout, ont été dirigées contre l'Église et ses institutions, contre la révélation, et contre un grand nombre des vérités que le christianisme protége. D'une part, les couvents dans lesquels la vie mystique prenait son plus magnifique épanouissement, loin des bruits du monde, ont été supprimés en grande partie; par conséquent aussi, les phénomènes dont ils étaient le siége principal ne nous apparaissent plus que dans un demi-jour mystérieux et enveloppés du voile de la légende; d'un autre côté, une foule d'écrivains du XVIIIe et du XIXe siècle ont pris à tâche de détruire dans les différentes classes de la société la foi et les croyances, et de tourner en ridicule tout ce qui fait exception aux lois ordinaires de la nature. Ces écrivains ont réussi malheureusement à inculquer une partie de leurs idées, même à une certaine classe de catholiques. Beaucoup de gens, qui se considèrent comme excellents chrétiens, croient donner une preuve de supériorité d'esprit en rejetant les miracles; et marchandant à l'Église ce qu'elle a droit d'exiger de leur foi, ils déclarent fièrement qu'on peut se sauver sans croire au surnaturel; ils voudraient donc le voir classé parmi les vieilleries hors d'usage, *qui ont fait leur temps.*

Nous avouons en toute simplicité que telle n'est pas notre manière de voir.

Le surnaturel n'est, en aucune façon, ce qui est

contraire à la nature des choses, comme le prétendent ceux qui nient son existence, mais c'est ce qui dépasse les forces de toute nature créée. Or, Dieu étant incréé, le surnaturel est possible; auteur du monde et des lois qui régissent le monde, le Seigneur peut déroger, dans des cas particuliers prévus par sa sagesse, à la législation librement établie par lui-même; les lois qu'il a créées dans son indépendance absolue ne le tiennent pas éternellement enchaîné : nier ces propositions, ce serait faire profession d'athéisme.

Le surnaturel a d'ailleurs sa raison d'être.

Dieu, en tirant l'homme du néant, lui avait donné la royauté sur la nature entière. Adam et Ève, placés dans le paradis terrestre, commandaient en souverains absolus à la création matérielle, leurs corps et leurs sens leur étaient parfaitement soumis, un rapport intime les liait au Seigneur et au monde des esprits.

Cet ordre admirable a été détruit par le péché; Jésus-Christ l'a rétabli, en s'incarnant et en offrant à la justice éternelle une satisfaction équivalente à l'offense de nos premiers parents. Depuis la venue du Rédempteur, l'homme fidèle à l'appel d'en haut, et soutenu par la grâce, peut donc reconquérir une partie des prérogatives royales qu'Adam avait possédées, s'élever aux plus sublimes hauteurs, et voir se renouveler plus ou moins complétement les priviléges que le chef de notre race avait perdus lors de sa chute. En un

mot, la vie surnaturelle, la vie mystique, est possible dans l'Église catholique comme conséquence de la Rédemption (1). Elle a existé parmi les apôtres et les disciples de Notre-Seigneur, on en trouve de nombreux et sublimes exemples dans les actes des martyrs, dans les vies des solitaires de l'Orient, des fondateurs d'ordres religieux et de leurs fils et filles spirituels. Pour ne pas le reconnaître, il faut fermer volontairement les yeux à la lumière.

Ceci posé, il est inutile de dire que nous ajoutons foi aux récits mystiques de nos devanciers, et que nous leur trouvons un grand charme lorsque leur authenticité est bien établie.

C'est pour les âmes qui partagent nos sentiments que nous publions ce volume.

(1) Voyez nos introductions aux Vies de sainte Françoise Romaine et de sainte Rose de Lima.

INTRODUCTION

I

L'hérésie des Albigeois et de diverses autres sectes (1) apparut dans la seconde moitié du XIIe siècle. Admettant les deux principes des Manichéens, niant la justice divine et méprisant les sacrements, ces sectes sapaient la morale par sa base. Un concile tenu à la basilique du Latran, sous le pape Alexandre III, en 1179, les condamna.

Malheureusement, au temps dont nous parlons, une partie considérable du clergé n'était plus à la hauteur de sa mission. Un déplorable relâchement s'était introduit dans un grand nombre de couvents; beaucoup de prélats, mêlés aux querelles publiques et privées, ne remplissaient pas les devoirs de leur état, et avaient échangé la houlette du

(1) Les Cathares, les Patarins, les Bonshommes, etc.

pasteur contre le casque et l'épée du *condottiere*. Le Seigneur, en octroyant l'*infaillibilité* à l'Église, n'a pas revêtu d'*impeccabilité* les ministres de sa mystique Épouse.

Le pape Innocent III fait un sombre tableau des malheurs dont il est témoin, dans une lettre adressée, le 31 mai 1204, à son légat en France. « Ceux que « saint Pierre s'est associés pour paître le peuple « d'Israel, dit-il, ne veulent plus veiller à la garde « de leur troupeau...; les pasteurs sont devenus des « mercenaires; au lieu de penser à leurs agneaux, « ils ne songent plus qu'à eux-mêmes... Beaucoup « d'entre eux ont abandonné la cause de Dieu; il « en est d'autres, en très-grand nombre, qui sont « devenus des serviteurs inutiles. »

Ces aveux n'impliquent nullement que jamais l'Église elle-même ait erré, qu'elle ait été indigne ou corrompue. Bâtie sur le roc, suivant l'expression de l'Évangile, elle est restée pure au milieu de l'agitation des passions humaines. Loin d'être le produit de l'enseignement catholique, les fautes des ministres du sanctuaire étaient en opposition flagrante avec cet enseignement; l'église était la première à en souffrir; soutenir le contraire, serait affirmer que la loi autorise le crime et y participe parce que certains magistrats l'éludent ou la violent.

Quoi qu'il en soit, les sectes condamnées, favorisées par les désordres du temps, auxquelles les longues querelles entre le sacerdoce et l'Empire avaient fait prendre de colossales proportions, continuaient à se répandre et à se multiplier, surtout dans le midi de la France, dans le nord de l'Italie, et même dans quelques-unes des villes dépendantes du saint-siége.

Ne reconnaissant aucune loi, aucun devoir, leur progrès menaçait la société d'un retour à la barbarie. Elles séduisaient les masses par les dehors d'une austérité pharisaïque, et par l'étalage d'une science de mauvais aloi, à laquelle des passages tronqués et mal interprétés des saintes Écritures servaient de base.

Innocent III résolut de réunir un nouveau concile (1) pour opposer l'autorité de ses décisions aux hérétiques; il convoqua à la basilique du Latran tous les prélats du monde chrétien. Quatre cent douze évêques, soixante-dix archevêques, douze abbés mitrés, huit cents théologiens, les patriarches ou leurs envoyés répondirent à l'appel. Les ambassadeurs des rois et des princes parurent aussi, afin de représenter la puissance temporelle à cette auguste assemblée (1215).

(1) Quatrième général du Latran.

Elle rédigea des articles précis sur les points controversés par les rebelles (1).

Mais la miséricorde divine tenait en réserve un autre remède propre à guérir les plaies de l'époque.

L'Église, fondée par le Seigneur, a en elle un principe de vie et de fécondité, une séve surnaturelle, qui manque à tout ce qui est d'origine purement humaine; lorsque les circonstances extérieures, le monde, les événements politiques, ou la corruption même de ceux qui sont attachés à son service, la mettent en péril, Dieu lui fait produire avec un admirable à-propos les institutions qui doivent lui rendre la santé. Et alors, ainsi que le dit l'Apôtre (2) : « Il choisit ce qui est insensé, selon le « monde, pour confondre les sages; et ce qui est « faible, selon le monde, il le choisit pour confondre « ce qu'il y a de plus fort. Il choisit enfin ce qu'il « y a de moins noble et de plus méprisable, même « ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est, afin

(1) Le quatrième concile général du Latran porta aussi de célèbres canons disciplinaires. Il ordonna la publication des bans de mariage, pour empêcher les unions clandestines; formula le précepte de la confession et de la communion pascales, afin de porter remède à la tiédeur d'un grand nombre de chrétiens; abolit les épreuves judiciaires, attacha aux églises des écoles gratuites, et établit des règles de procédure qui ont été adoptées postérieurement par la plupart des codes.

(2) I Cor., I, 27 et seq.

« que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant « lui. »

C'est ainsi que le Seigneur agit en cette occasion. *Il renouvela la face de la terre,* en lui donnant saint François d'Assise et saint Dominique, et en les chargeant de fonder deux Ordres nouveaux. Les commencements de ces Ordres se rattachent au pontificat d'Innocent III, et à la basilique du Latran, et sont antérieurs à la tenue du concile de 1215. Ces humbles phalanges, destinées à rendre de si grands services à la chrétienté, devaient partir de l'Église mère et maîtresse de toutes les Églises, *omnium urbis et orbis Ecclesiarum mater et caput.*

II

En l'année 1206, François renonça solennellement, en présence de l'évêque d'Assise, à son héritage paternel. Épris des trésors cachés de la sainte pauvreté, et plein de confiance en la divine Providence, il ne voulut recevoir de son père qu'à titre d'aumône et pour l'amour de Dieu, le vêtement qu'il portait, et il fit vœu de ne jamais rien posséder et de s'en remettre uniquement à la bonté du Seigneur pour subvenir aux nécesssités de la vie.

François vint une première fois à Rome, dès l'année 1206; il y retourna en 1210, afin de faire confirmer par Innocent III la règle qu'il se proposait de donner à son Ordre naissant, car alors déjà il avait réuni un certain nombre de compagnons, liés par les mêmes vœux que lui. Le séraphin d'Assise vit un jour le Pape qui se promenait sur la terrasse de son palais; il l'accosta et lui parla de l'établissement d'une milice nouvelle, qui s'engagerait à imiter la pauvreté parfaite de Notre-Seigneur et des apôtres. Innocent, méprisant les haillons de François, le rebuta; mais François, comptant sur le secours d'en haut, ne perdit pas courage, et alla se réunir aux mendiants qui composaient sa société habituelle sous le portique du Latran, et qu'il édifiait par de pieux discours (1).

Cependant le souverain pontife eut bientôt après une mystérieuse vision. Il lui sembla voir un palmier sortant de terre entre ses pieds; d'abord faible bourgeon, il prit un accroissement rapide et devint un arbre magnifique. Une lumière surnaturelle lui fit reconnaître, dans le palmier, le symbole de l'homme qu'il avait si dédaigneusement repoussé. Innocent ordonna aussitôt qu'on recherchât Fran-

(1) S. Bonav. Vit. S. Franc., l. I, c. III, § 37. Ann. Min., 1210, N. 8 Ann. 1223. N. 16.

çois, et qu'on le lui amenât. On le trouva à la porte d'un hospice voisin, attendant sa nourriture de la charité publique.

Admis en présence du souverain pontife, le séraphin d'Assise lui raconta l'apologue suivant, afin de justifier le dénûment absolu auquel son Ordre devait être voué (1). « Très-saint Père, dit-« il, il y avait jadis une vierge fort belle, mais dé-« pourvue des biens de la terre, qui vivait dans « un désert. Un puissant Roi la vit, et s'éprit telle-« ment de sa beauté qu'il l'épousa, et demeura « quelques années auprès d'elle. Les enfants issus « de ce mariage unissaient les traits de leur père « à la grâce parfaite de leur mère. Enfin le Roi « retourna à sa cour; la mère, après avoir élevé « ses fils avec des soins extrêmes, leur dit : Mes « bien-aimés, vous êtes les héritiers d'un grand « monarque, allez à sa recherche, car il vous « donnera ce qui vous revient. Et lorsque les en-« fants arrivèrent auprès du Roi, il les reconnut « comme siens, les embrassa joyeusement, et « s'écria : Je nourris des étrangers à ma table, « mais je ne les y accueille pas avec une joie égale « à celle que j'éprouve en y faisant asseoir mes

(1) Vita a tribus sociis, c. IV.

« fils chéris! Le Roi, ajouta François en terminant « son récit, le Roi est Jésus-Christ, la vierge si belle « est la pauvreté! Elle était généralement mépri- « sée et repoussée lors de la venue du Seigneur, « mais il s'est tout de suite épris d'un si grand « amour pour elle, qu'il l'a épousée en entrant « dans la crèche; beaucoup de vertueux enfants « sont nés de ce mariage, tels que les apôtres, les « ermites, les moines et tant d'autres. Leur mère « les a tous renvoyés au Roi du ciel, portant les « signes de leur haute noblesse, et le grand Roi « les a reçus avec amour; il leur a promis de leur « donner d'abord la nourriture et tout ce dont ils « auraient besoin sur la terre, et ensuite la vie « éternelle au ciel. »

Innocent III, plein d'admiration pour la simplicité de François, était disposé à accéder tout de suite à sa requête; toutefois la règle proposée ayant été jugée trop sévère par les cardinaux présents, sauf un seul, le Pape différa et ordonna au nouvel Élie de continuer à prier afin que Dieu fît connaître sa volonté.

Mais la nuit suivante, le pontife eut une seconde vision plus significative encore que la première : la basilique de Saint-Jean-de-Latran, la mère église du monde entier, lui apparut près de s'écrouler.

Déjà elle s'inclinait et menaçait de couvrir le sol de sa ruine, lorsque le mendiant d'Assise accourut, la soutint de ses vigoureuses épaules et la redressa. Dès lors le vicaire de Jésus-Christ n'hésita plus, il fit revenir François, et au moment où il l'aperçut il s'écria : « Je vous le dis en vérité, voilà l'homme « qui affermira l'Église du Seigneur par ses œuvres « et par ses enseignements ! » Puis il raconta sa vision à ceux qui l'entouraient. François s'agenouilla, Innocent approuva verbalement la règle qu'il lui avait soumise. Quelques années plus tard (1215), le Pape renouvela cette approbation, en présence des Pères du quatrième concile général du Latran.

Cependant la règle des Franciscains ne reçut sa confirmation authentique qu'en 1225, par une bulle d'Honorius III.

III

Saint Dominique naquit à Calahorra en Vieille-Castille, l'an 1170. Au moment où il fut régénéré par les eaux du baptême, son parrain vit au-dessus de la tête de l'enfant prédestiné une étoile éclatante, et tous ses contemporains affirment que, tant qu'il vécut, une douce lueur entoura son front

d'une auréole mystérieuse. Il se distingua, dès sa première jeunesse, par la ferveur de son zèle et par une pureté parfaite. Dominique fit ses études à Palencia, et voici ce que dit de lui l'Allemand Thierry d'Alpoda, l'un de ses premiers biographes (1) : « Cet angélique jeune homme saisissait « sans peine ce qu'il y a de plus élevé dans la « science humaine; cependant elle ne put ni le « captiver ni le charmer, parce qu'il n'y découvrit « point la sagesse divine, laquelle ne se trouve « qu'en Jésus-Christ. Dominique, craignant de dé« penser en efforts inutiles la fleur et la force de « sa jeunesse, s'adonna à l'étude de la théologie, « afin d'étancher la brûlante soif de son cœur... ; « il suivit surtout les leçons des maîtres dont l'en« seignement avait pour objet les saintes Écri« tures. La parole de Dieu le ravissait à tel point, « que pendant quatre années d'études il se priva « presque entièrement de sommeil, et consacra au « travail les heures destinées au repos. »

Dominique passa à l'université les dix premières années de sa jeunesse, pour y acquérir les connaissances nécessaires à celui qui veut annoncer l'Évangile avec fruit. Alors déjà il se sentait inté-

(1) Ap. Bolland., t. I d'août, 4.

rieurement appelé à fonder un Ordre nouveau, chargé de porter remède aux maux qui affligeaient l'Église et l'humanité. A l'âge de vingt-six ans, le saint entra dans le chapitre de l'évêque d'Osma ; il y consacra neuf années aux œuvres de charité et aux exercices de la vie commune, afin de la connaître par expérience personnelle et de n'imposer d'autre joug à ses futurs compagnons que celui qu'il aurait longtemps porté lui-même. Alors aussi, il composa sa règle, dont le but est d'unir l'activité apostolique du prédicateur aux coutumes et aux habitudes de la vie claustrale, d'instruire le prochain, et de le faire entrer dans de meilleures voies. Dans cette règle, Dominique remplace les anciens travaux manuels des contemplatifs par l'étude, et il accorde certains adoucissements et certaines dispenses aux membres de l'Ordre chargés d'enseigner et de prêcher.

L'évêque d'Osma ayant été envoyé à la cour de France par le roi de Castille, Dominique l'y accompagna. A son retour il s'arrêta en Languedoc, la province du royaume la plus infectée de l'hérésie des Albigeois.

Une circonstance surnaturelle marqua l'arrivée de notre saint à Toulouse : Alexandre, célèbre docteur qui y enseignait la théologie, s'était assoupi

un matin dans son cabinet d'étude. Il vit venir à lui en songe sept étoiles qui, fort petites au moment où elles lui apparurent, prirent promptement une taille et un éclat extraordinaires, et répandirent leur lumière sur le monde entier. A l'instant où Alexandre se réveillait, saint Dominique et ses six premiers compagnons se présentèrent à lui, et dirent au docteur que, désirant annoncer l'Évangile aux fidèles et aux infidèles des environs de Toulouse, ils recouraient à lui pour être instruits et édifiés. Alexandre reconnut ainsi qu'il venait de faire un songe prophétique.

Dominique travailla avec un succès prodigieux à la propagation de la foi et à la conversion des hérétiques en Languedoc. Bientôt il s'associa de nombreux disciples, et leur donna le nom de *Frères Prêcheurs.* Tandis que le nouvel apôtre ramenait une foule de brebis égarées au bercail par l'exemple et la parole, Simon de Montfort poursuivait, à la tête d'une armée de croisés, les hérétiques obstinés qui refusaient de renoncer à leurs exécrables principes. Les combats et les maux qu'ils entraînent à leur suite, désolaient le cœur compatissant de notre saint; cependant il bénit les armes des croisés, car il reconnaissait que les Albigeois menaçaient le christianisme et la société

d'une destruction complète, et que par conséquent la société usait du droit de légitime défense en leur faisant la guerre.

Foulques, évêque de Toulouse, se rendit à Rome en 1215, à l'occasion de la tenue du concile. Dominique l'y suivit. Innocent III n'aimait pas la multiplication des congrégations religieuses; quand le saint lui demanda d'approuver la règle des *Frères Prêcheurs,* le Pape lui conseilla d'entrer avec sa milice dans un des ordres déjà existants. Dominique, inquiet et hésitant, suppliait Dieu de l'éclairer, lorsqu'une nuit il eut une vision très-remarquable. Il aperçut Notre-Seigneur, tenant trois lances dont il se préparait à frapper les méchants et les superbes, et apaisé par sa sainte Mère qui lui présentait deux hommes. Le saint se reconnut lui-même dans l'un de ces hommes; il n'avait jamais rencontré l'autre, mais son apparence et ses traits demeurèrent profondément gravés dans sa mémoire.

Le lendemain, comme il allait dès l'aube à la basilique du Latran, il vit un pauvre couvert de haillons et priant avec une ferveur extrême. Dominique reconnut en lui l'individu de sa vision; l'étreignant aussitôt dans ses bras, il s'écria (1) :

(1) Act. S. Dom.

« Tu es mon compagnon et mon frère, nous cour-
« rons dans la même voie; demeurons unis, et
« aucun adversaire ne prévaudra contre nous. »

Or le pauvre était François d'Assise; à partir de ce moment, les deux saints restèrent amis et se partagèrent la haute mission à laquelle les appelait la Providence. L'union de la charité et de la science, union dont leur embrassement mutuel avait été le touchant symbole, sauva le monde et enfanta les merveilles du XIIIe siècle. François et son Ordre, enflammés de l'ardeur des Séraphins, devinrent les apôtres de l'amour pur. Dominique et ses fils spirituels, pénétrés de la flamme divine des Chérubins, défendirent la vérité éternelle contre les erreurs humaines, et répandirent sur la terre les lumières du savoir de bon aloi.

Le pape Honorius III confirma solennellement l'ordre des Frères Prêcheurs le 22 décembre 1216. Honorius prononça à cette occasion ces prophétiques paroles : « Les membres de cette congrégation deviendront les fidèles champions de la foi, ils seront de brillants flambeaux, et ils éclaireront le monde entier. »

Le souverain pontife assigna comme demeure aux Frères Prêcheurs, à Rome, le vieux couvent de Saint-Sixte, mais Dominique et ses religieux n'y res-

tèrent pas longtemps; le Pape leur céda Sainte-Sabine et une partie de son propre palais sur l'Aventin. Le pèlerin y visite encore le lieu où le saint se macérait, la chapelle où il avait coutume de prier et de se retirer avec saint François. Les Frères Prêcheurs y revêtirent pour la première fois l'habit de leur Ordre, et saint Dominique y institua un cours d'instructions pieuses pour les servants de la cour pontificale. Le couvent de Saint-Sixte fut alors occupé par des religieuses tirées de diverses maisons où elles vivaient sans règle et sans discipline. Dès qu'elles se trouvèrent sous la direction de Dominique, elles firent de rapides progrès dans la perfection chrétienne. Le saint opéra plusieurs miracles dans ce monastère; il y ressuscita deux morts, dont l'un était le neveu du cardinal Étienne, le jeune Napoléon, qu'un cheval emporté avait tué.

A cette même époque, un fait surnaturel resserra de plus en plus les sentiments d'amitié en Notre-Seigneur que s'étaient voués Dominique et François. Saint-Ange, religieux de l'ordre des Carmes, venait d'arriver à Rome.

Un jour il prêchait à la basilique du Latran, au milieu d'un immense concours attiré par sa haute réputation de sainteté. Le fondateur des Frères

Prêcheurs et le séraphin d'Assise étaient parmi ses auditeurs, et bien qu'Ange ne les eût jamais vus, une révélation les lui fit connaître. Au moment où il les aperçut, il les désigna du haut de la chaire et s'écria avec enthousiasme : « Vénérez ces hom-« mes, ô mes frères ; car ce sont deux sublimes « colonnes données par le Tout-Puissant à son « Église pour la raffermir sur sa base, et afin « que, conformément à sa promesse, les portes « de l'enfer ne puissent pas prévaloir contre elle. » Lorsque Ange eut terminé son sermon, Dominique et François se réunirent à lui ; François prédit à Ange qu'il cueillerait la palme du martyre en Sicile ; Ange lui annonça à son tour qu'il porterait sur son corps les stigmates de la Passion du Sauveur. Puis les trois saints se rendirent ensemble au couvent de Sainte-Sabine. Ils n'en étaient plus qu'à quelques cents pas, ajoute l'annaliste, lorsqu'un certain personnage, très-connu dans la ville, se porta à leur rencontre. Il était de noble race, mais couvert d'une lèpre hideuse. Du plus loin qu'il les vit, il s'écria : « Priez pour moi, ô hommes aimés de Dieu, afin que je sois délivré de mon infirmité. » François, Dominique et Ange lui dirent de s'en aller en paix, et au moment même il devint sain de corps. Quant aux trois amis, ils

entrèrent dans le monastère et y passèrent la nuit en prières et en pieux entretiens.

IV

On comptait parmi les premiers compagnons de Dominique sept Espagnols, huit Français, et un Anglais. Le saint les envoya dans leurs patries respectives. Les Frères Prêcheurs s'y répandirent avec la plus merveilleuse rapidité. Saint François également comptait cinq mille disciples, dix ans après s'être retiré du monde. Les deux ordres nouveaux, renonçant aux douceurs et aux joies de la terre pour se dévouer entièrement aux intérêts les plus sacrés de l'humanité, portèrent les lumières de la vraie civilisation dans les pays où ils s'établirent. Prêchant l'Évangile dans les villes et dans les campagnes, ouvrant en tous lieux les premières écoles, rendant la pauvreté respectable, ils allaient partout où l'on avait besoin d'instruction et de consolation.

Dès le 26 janvier 1217, Honorius III lançait une bulle, et s'y exprimait dans les termes suivants sur les fils spirituels de saint Dominique : « Embrasés « par les flammes de la charité, vous répandez « un parfum délicieux qui réjouit les cœurs sains « et guérit les cœurs malades. Semblables à d'ha-

« biles médecins, vous les préservez de la stérilité
« en leur présentant le plus puissant des remèdes,
« c'est-à-dire la semence de la parole divine sous
« l'enveloppe d'une éloquence salutaire. Serviteurs
« fidèles, le talent qui vous a été confié fructifie
« entre vos mains, et vous le rendrez au Seigneur
« avec de riches intérets... Athlètes invincibles de
« Jésus-Christ, affermissez-vous de plus en plus
« en Notre-Seigneur, annoncez la parole, pres-
« sez les hommes à temps et à contre-temps (1),
« continuez à remplir parfaitement les sublimes
« fonctions d'évangélistes. »

L'apostolat des Frères Prêcheurs s'étendit non-seulement sur la France, l'Espagne et l'Angleterre, il gagna promptement les autres parties de l'Europe.

Yves Ordoaz, évêque de Cracovie, était à Rome en 1218 avec ses neveux, Hyacinthe, chanoine de Cracovie, et Ceslas, prévôt de Sandomir, et avec deux autres jeunes prêtres désignés dans les Annales Dominicaines sous les noms de Henri de Moravie et de Hermann l'Allemand. Les quatre lévites prirent l'habit des mains mêmes de saint Dominique à Sainte-Sabine, et passèrent quel-

(1) I Tim., IV, 2.

que temps à Rome afin de bien se pénétrer des règles de l'Ordre, puis ils partirent avec l'évêque Yves. Ils prêchèrent pour la première fois en allemand à Frisach, ville de l'ancienne Norique située entre la Drave et la Muhr. Leur prédication remplit d'enthousiasme la population de la cité et de la contrée environnante ; ce prodigieux succès décida les nouveaux apôtres à fonder un couvent dans ce lieu. Ce premier monastère dominicain sur le sol germanique se peupla promptement. On en confia la direction à Hermann.

Ses compagnons poursuivirent leur voyage. Ceslas fonda les maisons de Prague et de Breslau. Hyacinthe en établit une à Cracovie, pénétra ensuite jusqu'à Kiew, et fixa les Frères Prêcheurs au milieu des hordes tartares et des Grecs schismatiques.

A cette même époque (1219), trente membres de l'Ordre occupaient le couvent de Saint-Jacques à Paris, et y donnaient des cours très-suivis par les jeunes gens qui fréquentaient l'université de la ville. Beaucoup de ces derniers, ravis des leçons des Frères Prêcheurs, prirent l'habit dominicain (1).

(1) De leur nombre fut le célèbre Henri de Marbourg, prédicateur en renom, et ami de saint Louis, qu'il accompagna en Terre-Sainte.

Saint Dominique vint à Paris au commencement de l'année 1220 pour visiter ce même couvent de Saint-Jacques. Jourdain, jeune bachelier saxon, se trouvait parmi les étudiants qui y suivaient les cours. Jourdain appartenait à la noble race des comtes d'Eberstein, mais son illustre naissance était son moindre mérite. Éloquent, du plus aimable caractère, admirablement doué et plein d'ardeur pour la science sacrée, il était venu achever ses études à Paris. Aussitôt qu'il vit Dominique, il se sentit irrésistiblement attiré vers lui; il lui ouvrit son cœur, et lui fit part de l'ardent désir qui le poussait à entrer dans son Ordre. Il ne tarda pas à en revêtir l'habit, et il devint une des colonnes de la milice à laquelle il appartenait. Dès le mois de mai 1220, il fut député, avec trois autres membres de la maison de Paris, à Bologne, où le saint fondateur tenait alors son premier chapitre général. Bientôt après, Jourdain fut élu provincial de Lombardie.

Tandis qu'il remplissait ces fonctions (1223), il monta un jour en chaire dans l'Église des Frères Prêcheurs à Padoue, et parla, avec une entraînante éloquence, des artifices que le monde et le démon mettent en usage pour empêcher les hommes de travailler au salut de leurs âmes.

Un jeune Allemand, natif de Lauingen en Souabe, et venu à Padoue pour y faire ses études, était au nombre des auditeurs de Jourdain. Le discours du Provincial produisit sur lui une impression ineffaçable. Ce jeune homme devint plus tard le célèbre Albert le Grand, dont la science et la sainteté brillèrent d'un si vif éclat dans la chrétienté (1). Albert s'agenouillait souvent dans cette même église des Dominicains, aux pieds d'une image de Marie pour laquelle il était animé d'une dévotion particulière, et il demandait à la Mère de Dieu de le guider dans le choix d'un état. Il advint une fois que la sainte image s'anima tandis qu'il lui adressait sa prière, et lui dit : « Fuis le monde, Albert, « entre dans l'ordre des Frères Prêcheurs; j'ai « demandé sa fondation à mon Fils pour le salut « de l'humanité. Suis-en fidèlement la règle, et « efforce-toi d'acquérir de la science, le Seigneur « te destine le don de la sagesse; et les livres, « fruits de ton érudition, illumineront l'Église. » Cette vision avait eu lieu peu de jours avant le sermon de Jourdain; après avoir assisté à sa prédication, Albert le suivit, se jeta à ses pieds au moment où il allait franchir la porte du monastère

(1) Les traditions les plus accréditées fixent la naissance d'Albert à l'année 1193.

et s'écria : « Vos paroles ont pénétré jusqu'aux en- « trailles de mon cœur, je vous supplie de m'ad- « mettre dans votre milice. » Sa demande fut agréée sur-le-champ. Transplanté dans le jardin du Seigneur, dit le biographe Rodolphe, le jeune prédestiné fit de gigantesques progrès en science et en vertu. Fidèle aux injonctions que lui avait transmises la mère de Dieu, il sut unir à l'étude les exercices de la piété. Marie lui apparut plusieurs fois encore, et lui promit que jamais l'érudition ne ternirait en lui la pureté de la foi.

V

A la mort de saint Dominique, Jourdain de Saxe fut élu supérieur général des Frères Prêcheurs.

Jourdain possédait au plus haut degré le don d'attirer les cœurs. Ainsi que nous le disions, il unissait à un extérieur plein de charmes, à une incomparable dignité personnelle, la plus haute sainteté, l'éclat du savoir, la fermeté, la bonté. L'ordre Dominicain s'étendit de plus en plus sous son généralat. Des professeurs et des docteurs célèbres, des seigneurs et des gens de toutes les classes entrèrent en foule dans ses rangs, et plus

de mille jeunes gens qui étaient venus étudier aux universités de Paris, de Bologne et de Padoue, prirent l'habit (1). Dès l'année 1225, on comptait soixante couvents dominicains dans les huit provinces de l'Europe occidentale.

L'infatigable Jourdain visitait assidûment les diverses maisons, afin d'entretenir en tous lieux l'esprit de piété et de pauvreté, et l'amour de la science. En sa qualité d'Allemand, il travailla puissamment à l'établissement des Frères Prêcheurs dans sa patrie, et il y réussit, car cet Ordre était particulièrement sympathique au caractère et au génie des peuples d'origine germanique. Cinquante et un monastères dominicains d'hommes furent fondés dans l'Empire durant le XIIIe siècle, les couvents de femmes s'y élevèrent plus nombreux encore; lorsque l'on questionnait le supérieur général au sujet des dispositions fondamentales de la règle de son Ordre, il avait coutume de répondre : « L'essence de notre « règle se résume en trois points : elle oblige à mener « une vie édifiante, à s'instruire et à enseigner; c'est

(1) Beaucoup d'entre ceux-ci ont joué postérieurement un grand rôle, tels que : Humbert de Romans, cinquième supérieur général des Dominicains; le cardinal Hugues de Sainte-Sabine, célèbre commentateur des Saintes Écritures; Raymond de Pennafort, illustre docteur en droit canon; Vincentde Beauvais, l'auteur des *Miroirs*, l'encyclopédiste de l'époque, etc. etc.

« précisément ce que le roi David demandait au Sei-
« gneur lorsqu'il lui disait : *Bonitatem et disci-*
« *plinam et scientiam doce me.* »

Arrêtons-nous un moment à quelques-unes des maisons érigées dans les contrées allemandes à l'époque dont nous parlons.

Vers l'année 1224, le frère Salomon et le frère Henri, le pieux ami de Jourdain, établirent à Cologne un couvent qui devint une haute école pour la science et la sainteté, et dans laquelle fleurirent beaucoup d'hommes illustres. Albert le Grand fut chargé d'y enseigner, au temps où le frère Léon venait de remplacer le frère Henri, en qualité de prieur. « De retour dans sa patrie, dit un ancien biographe, Albert s'éleva semblable à un arbre gigantesque, il étendit au loin ses branches puissantes et produisit des fruits de la plus exquise saveur, non-seulement pour son Ordre, mais pour la chrétienté entière. Il prit possession de la chaire qu'il occupa pendant plus d'un demi-siècle, et commença à distribuer aux autres ce qu'il avait puisé lui-même aux sources du Sauveur. Doué des dons de l'intelligence et de la grâce à un degré exceptionnel, il fit faire un progrès immense aux sciences; son étonnant génie les cultiva toutes avec un égal succès; il expliqua admirablement

les écrits du philosophe grec Aristote, tout comme les sentences du théologien chrétien Pierre Lombard, et les œuvres mystiques de Denys l'Aréopagite. En outre, il écrivit un grand nombre d'ouvrages de dévotion et de traités sur la vie contemplative et sur les sciences naturelles (1). »

A l'époque où l'on fondait la célèbre maison de Cologne, l'évêque Henri II de Vehringen faisait venir les Dominicains dans sa cité épiscopale de Strasbourg, et Conrad II, évêque de Hildesheim, leur érigeait un couvent dans cette dernière ville. Le monastère des Frères Prêcheurs de Zurich s'ouvrait en 1230, et deux années plus tard, celui des sœurs d'Unterlinden, objet du travail que nous livrons au public, s'établissait à Colmar. En 1233, Bâle voyait aussi un couvent de Frères Prêcheurs s'élever dans

(1) Voir note I, à la fin du volume. Saint Thomas d'Aquin, auquel l'Église a donné les glorieux surnoms de *Docteur angélique* et d'*Ange de l'école*, se trouva parmi les disciples d'Albert le Grand, à partir du mois de janvier 1245. Pendant les XIIIe et XIVe siècles, l'école de Cologne compta encore parmi ses élèves les dominicains Tauler et Suso, génies puissants qui firent faire de grands progrès à la science contemplative, et contribuèrent à lui imprimer le prodigieux essor qu'elle prit, sous le double rapport spéculatif et pratique, dans les maisons des frères et des sœurs de Saint-Dominique.

Tauler, Suso et d'autres membres de l'Ordre, employèrent souvent l'idiome allemand dans leurs vers et dans leur prose; ils le dépouillèrent de sa rudesse, le rendirent propre à exprimer les idées les plus abstraites, et commencèrent à en faire une langue régulière et savante.

son enceinte, sous la direction du prieur Henri de Westhofen.

L'Ordre continuait à prospérer également en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre et même dans divers pays de l'Orient. Le chapitre général tenu à Paris en 1222 avait chargé le frère Bourcard, Allemand d'origine, de se rendre en Palestine avec quelques religieux, et d'y établir des maisons. Bientôt l'on en compta quarante-six dans la seule île de Chypre, et dix-huit dans la Terre-Sainte; dès la fin du XIIIe siècle, les Dominicains étaient fixés même dans le voisinage des Transylvains païens et des Ruthènes, et en 1245 l'Ordre comptait plus de trente mille membres.

La constitution qui unissait un si grand nombre de couvents et les dirigeait vers un même but, était évidemment le fruit d'une inspiration supérieure.

Reproduisons en les traits les plus saillants.

Chaque monastère dominicain était administré et surveillé par un *prieur;* chaque province, composée d'un certain nombre de couvents situés dans un même pays, avait à sa tête un *provincial;* tout l'Ordre enfin était régi par un chef unique, lequel recevait sa confirmation et sa mission du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi l'autorité suprême venait

d'en haut, se rattachait au siége de Pierre et maintenait une parfaite harmonie dans toutes les parties de cette vaste association; mais en même temps l'élection, qui allait de bas en haut, entretenait, à côté de l'obéissance et de la soumission, l'esprit d'une vraie fraternité.

Les prieurs étaient choisis par tous les membres d'une communauté; les prieurs d'une province, assistés chacun d'un des religieux de leurs maisons respectives, élisaient leur provincial, enfin l'Ordre entier, représenté aux chapitres généraux par tous les provinciaux et par deux délégués de chaque province, nommait le supérieur général; les fonctions de ce dernier étaient à vie, tandis que celles des autres dignitaires de l'Ordre ne s'étendaient pas au delà de trois ans, ou quatre au plus. Les provinciaux confirmaient les prieurs; ils étaient confirmés à leur tour par le Père général, dont l'autorité, nous le répétons, devait être sanctionnée par le Pape. Tout détenteur du pouvoir dans la grande famille dominicaine se trouvait ainsi revêtu d'une double investiture; élu par ses frères et homme de leur choix, il n'exerçait sa puissance qu'après sanction reçue d'en haut.

De très-sages règlements rendaient impossibles les abus de pouvoir aussi bien que les abus de

liberté. Des commissions assistaient et surveillaient les prieurs dans l'exercice de leurs fonctions; de même les provinciaux réunissaient, à plusieurs reprises durant leur provincialat, des chapitres qui contrôlaient leurs actes; enfin des chapitres généraux, fréquemment tenus, formaient le contre-poids de l'autorité du supérieur général. Les auteurs contemporains donnent d'intéressants détails sur les chapitres généraux. Jusque vers le milieu du xve siècle, les Frères Prêcheurs comptaient vingt provinces dans la chrétienté. Lorsque le supérieur de l'Ordre convoquait les provinciaux en chapitre général, ils se rendaient, à pied la plupart du temps, en compagnie de leurs assistants, au lieu désigné pour la tenue de l'assemblée; le supérieur général la présidait. A sa droite prenaient place les provinciaux d'Espagne, de France, de la province romaine, d'Allemagne, d'Angleterre, de Pologne, de Jérusalem, de Bohême, de Provence et de Dalmatie; sa gauche était occupée par ceux de Lombardie, de Toulouse, de Bologne, de Sicile, de Hongrie, de Grèce, de Dacie, d'Aragon, de Saxe et de Trimaclie (1). Ce que décidait l'assemblée devenait loi pour l'Ordre, après avoir été sanctionné par le Siége apostolique.

(1) M. S. Geschichte der Ref. der Klœster Prediger-ordens im 15ten Jahrht.

Une expérience plus que six fois séculaire a prouvé la sagesse de cette forme de gouvernement. Grâce à elle, les Dominicains ont rempli leurs hautes destinées, et ont été préservés du relâchement et de l'oppression. Les Frères Prêcheurs joignaient au respect de l'autorité une sage liberté d'allures; ils agissaient sous l'impulsion de la charité et de la dilection réciproque, et ne connaissaient pas la crainte servile. Aussi, tandis que la plupart des anciens ordres religieux ont subi diverses réformes et se sont subdivisés en différents rameaux, les Dominicains sont restés les mêmes à travers les vicissitudes multipliées de leur longue existence. Leur Ordre s'est étendu sur la terre entière, sans que ses branches se soient détachées de la souche maternelle d'où toutes tiraient la séve et la vie.

VI

Les Dominicains, tout en prenant un si prodigieux développement, conservaient dans leur pureté première les traditions et l'esprit de leur fondateur. On en retrouve la parfaite expression dans la peinture que la bienheureuse Mechtilde (1), l'une des

(1) Voir à la fin du volume, note II, sur la sœur Mechtilde.

filles spirituelles du saint, a tracée, en 1260, des devoirs qui incombent aux prieurs des différentes maisons de l'Ordre. L'écrit de la religieuse est conservé aux archives du couvent d'Einsielden, en Suisse (1). Si nous ne nous trompons, il n'a été publié jusqu'à présent qu'une seule fois, en langue allemande (2); comme il jette une vive lumière sur le sujet que nous traitons, nous estimons qu'il n'est pas hors de propos de le rapporter ici.

Voici la traduction de cette pièce remarquable :

« Qu'une crainte salutaire remplisse le cœur de celui qui se voit investi de l'autorité. Lorsqu'on vient vous dire : *Vous êtes notre prieur ou notre prieure,* sachez, ô ami, que vous êtes exposé à de grandes tentations. Hâtez-vous donc de vous livrer à la pénitence et à la prière; demandez à Dieu de vous soutenir et de vous fortifier. Efforcez-vous, en revêtant la dignité qui vous est dévolue, de renouveler votre cœur, de le remplir de sentiments de charité en Notre-Seigneur, de façon à pouvoir soutenir amoureusement, dans toutes leurs nécessités, les frères ou les sœurs dont la direction vous est confiée. Unissez une tendre sérénité à une bonté sérieuse

(1) M. S., sur parchemin, N° 277, 102. f.

(2) Par Greith. Die deutsche Mystik im Prediger-Orden. (von. 1250-1350).

dans vos rapports avec vos subordonnés; surveillez leurs travaux avec bienveillance. Quand vous les chargez de missions au dehors, engagez-les par de douces paroles à prêcher avec énergie, à remplir dévotement et consciencieusement les devoirs du confesseur; car Dieu les a envoyés dans le monde pour sauver les pécheurs et leur venir en aide, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel a quitté le palais de la sainte Trinité et s'est soumis aux misères de la terre pour racheter l'humanité.

« Lorsque vous parlez à ceux que vous dirigez, que ce soit avec l'humilité d'un cœur pur; sachez leur dire: « Courage, cher frère; pénétré de mon indignité, je veux être, non votre maître, mais votre serviteur dans toutes les circonstances où je peux vous être utile. A la vérité on m'a donné autorité sur vous; mais cette autorité m'effraie, et c'est avec amour que je vous envoie travailler dans la vigne du Seigneur. Je prends part à vos peines et à vos œuvres, et je me réjouis de la haute dignité que vous a réservée notre Père céleste; c'est en son nom que je vous donne votre mission, de même que l'a reçue Jésus lorsqu'il est descendu sur la terre pour aller à la recherche des brebis perdues, et mourir d'amour sur la croix. Que la

divine charité vous accompagne dans vos voies et dans vos saints travaux. Les désirs de mon âme, les prières de mon cœur, les larmes de mes yeux pécheurs, vous accompagneront, afin que le Seigneur, toujours plein de charité, vous sanctifie et vous renvoie dans mes bras riche en mérites. »

« C'est ainsi que vous consolerez les frères quand ils sortiront de la maison pour se livrer aux œuvres apostoliques ; et à leur retour vous vous efforcerez de les réjouir, vous vous porterez à leur rencontre, vous règlerez, avec l'aide de Dieu, toutes choses de manière à assurer leur bien-être. Oh ! oui, ami, lavez vous-même leurs pieds, vous resterez leur maître tout en vous humiliant de la sorte. Maintenez un ordre parfait dans votre couvent ; lorsque vous y recevrez des étrangers, vous ne vous attarderez pas avec eux, vous ne leur permettrez pas de prolonger la veillée outre mesure. Vous ferez une sainte chose en visitant tous les jours les malades ; vous les soutiendrez et les rafraîchirez par de pieuses paroles ; vous veillerez à ce qu'ils ne manquent de rien, vous souvenant que les trésors de Dieu sont inépuisables. »

Puis, quittant le style prosaïque, Mechtilde consacre encore seize vers gracieux à rappeler aux prieurs que les infirmes ont droit à leurs soins et

à leur tendresse, et qu'ils manqueraient à un devoir essentiel en ne s'occupant pas consciencieusement du bien-être matériel de leurs subordonnés. Elle reprend ensuite dans les termes suivants :

« Lorsque vous présidez le chapitre, portez-y un esprit de douceur et jugez selon la justice. Gardez-vous d'user de votre autorité contrairement à la volonté de l'assemblée et de vos frères, car de graves inconvénients en résulteraient. Repoussez avec horreur les pensées d'orgueil qui pourraient s'insinuer dans votre cœur, et vous souffler tout bas ces mots : *C'est moi qui suis en définitive le prieur ou la prieure de ceux qui m'entourent, je puis par conséquent faire ce que bon me semble.* Sachez bien, ô ami, qu'en donnant accès en vous à de semblables pensées, vous détruiriez la sainte paix de Dieu.

« Si la modération, l'humilité et la charité ont leur siége dans votre cœur, les paroles que prononceront vos lèvres seront les suivantes : « Chers frères ou sœurs, que pensez-vous de telle mesure? Vous plaît-elle? » Et agissez ensuite conformément aux avis et aux désirs qui vous seront exprimés. Quand les frères ou les sœurs de votre maison vous rendront des honneurs, rentrez en vous-même ; soyez sur vos gardes, veillez aux mouvements de

votre cœur; que votre contenance extérieure soit modeste et simple. Écoutez les plaintes avec bienveillance; donnez fidèlement vos conseils à ceux qui en auront besoin. Lorsque vous verrez vos frères disposés à se livrer à des projets orgueilleux ou à des pensées de vaine complaisance, vous les en détournerez avec sagesse et douceur, et vous leur direz : « Cherchons, chers frères, à élever dans nos cœurs un palais magnifique en l'honneur de la très-sainte Trinité. La sainte Écriture et les vertus seront le bois et les pierres que nous emploierons à la construction de ce superbe édifice dans lequel le Seigneur veut habiter pour y prodiguer ses plus tendres caresses à l'âme, sa fiancée bien-aimée. Une très-profonde humilité sera la première des pierres dont nous ferons usage; elle nous détachera de tout ce qui est temporel et passager; elle nous rappellera que nous ne devons pas nous considérer comme des seigneurs ou de grandes dames de ce monde, mais comme des princes du ciel, momentanément exilés sur la terre. Si notre manière d'agir est telle, nous nous verrons un jour avec les apôtres auprès de Jésus, qui a été pauvre ici-bas. Chers frères, bâtissons avec joie notre demeure céleste, mais construisons notre habitation terrestre dans les larmes et avec peine,

car nous ne sommes pas sûrs de vivre demain.

« Que votre regard soit perçant comme celui de l'aigle pour veiller aux devoirs de votre charge; que la charité domine dans tous vos rapports avec ceux que vous devez diriger. Que surtout elle éclate envers les frères ou les sœurs que vous voyez livrés à de secrètes tentations; assistez-les avec un ardent amour, et Dieu vous fera gagner ainsi toute leur confiance. »

VII

Tandis que les Dominicains se multipliaient et se répandaient en tous lieux, les Franciscains faisaient des progrès également prodigieux, et l'union intime qui avait existé entre saint Dominique et le séraphin d'Assise se maintenait parmi leur descendance spirituelle. Les deux congrégations grandissaient, semblables à deux arbres de vie, plantés dans le jardin de l'Église pour le salut des peuples. La plupart des grands et généreux esprits de l'époque, les âmes d'élite et les âmes blessées du triste spectacle que présentait le monde, allaient grossir ces saintes phalanges.

En accueillant dans leurs enceintes hospitalières ceux qui fuyaient le désordre et les vices du siècle,

l'ignorance et l'oppression, et qui voulaient se consacrer au service de la société dévoyée; en offrant à leurs compatriotes barbares l'exemple de saintes existences consacrées à la méditation, à la prière, à la science, à la charité, les couvents devinrent les gardiens et les dépositaires des aspirations de l'humanité vers l'idéal.

En même temps aussi ils furent des lieux privilégiés dans lesquels Dieu comblait certaines âmes des grâces les plus exceptionnelles; la vie mystique y prit un développement extraordinaire; le surnaturel, les rapports avec le monde des esprits, les extases, etc., s'y présentèrent avec une fréquence qui permit aux grands théologiens de l'époque d'étudier ces phénomènes d'une manière assez suivie pour pouvoir rédiger des traités complets de mystique (1).

Les hommes qui affluaient de toutes parts dans les ordres nouveaux n'étaient pas exclusivement privilégiés sous ce rapport; loin de là, les dons surnaturels de l'illumination intérieure se déversèrent avec une intensité au moins égale dans les cœurs des femmes, que leurs dispositions morales rendent peut-être plus aptes à recevoir des impressions de

(1) La mystique a été traitée scientifiquement par Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Tauler, Suso, etc.

ce genre. « Nous vîmes, dit le frère Thomas de Cantimpré de Brabant (1), nous vîmes des milliers de nobles vierges, des filles de princes, de comtes et de barons, des veuves et de jeunes personnes de toute condition, renoncer à leurs parents, aux joies et aux richesses de la terre, pour servir le Fils de Dieu, leur céleste fiancé, dans la pénitence, la pauvreté volontaire et l'obéissance. »

Parmi cette foule de femmes poussées à s'adonner à la vie contemplative au fond des monastères, il y en eût beaucoup dans lesquelles cet instinct divin, singulièrement favorisé par la reclusion claustrale, prit un prodigieux essor. Devenues dominicaines, elles trouvaient dans leurs couvents tout ce qui pouvait développer leurs dispositions intérieures. Elles y menaient une existence solitaire, complétement sevrée de distractions; la discipline sévère à laquelle elles étaient soumises leur faisait éviter les combats inutiles, elles se livraient enfin avec amour à une suite non interrompue; pour ainsi dire, de pieux exercices qui les éloignaient de plus en plus des choses de la terre et les faisaient tendre vers de plus hautes régions. Séparées du monde et de ses bruits par les murs des monastères, l'obéissance était pour elles une sauvegarde contre les erreurs

(1) Thom. Cantimpré, lib. de Opere apum.

de la volonté propre; et étant dirigées d'ailleurs par des confesseurs sages, pleins d'expérience, il n'est pas étonnant que celles d'entre elles *que Dieu y appelait,* pénétrassent peu à peu dans les plus hautes régions de la vie mystique.

On possède à ce sujet des monographies contemporaines fort intéressantes; elles proviennent de plusieurs anciens couvents de dominicaines. Les plus remarquables sont celles des monastères d'Unterlinden à Colmar, d'Adelhausen près de Fribourg en Brisgau, de Tœsz près de Winterthur, et de Katharinathal près de Dieszenhofen. Ce sont les derniers débris de documents infiniment plus nombreux, détruits ou égarés pendant les guerres et les révolutions dont l'Europe a été le théâtre depuis plus de trois siècles.

Ces précieux écrits ont été rédigés en général par des religieuses. Celles-ci rapportent ce qu'elles ont vu ou ce qui leur a été raconté par d'autres sœurs plus âgées, parfaitement dignes de foi. Leurs récits offrent, non-seulement une série de tableaux très-curieux au point de vué de la vie contemplative et extatique; ils servent en outre de preuves historiques au puissant réveil des cœurs et des esprits que la mission des deux grands fondateurs d'ordres du XIIIe siècle avait produit dans l'Église catholique.

VIII

Les sœurs du couvent d'Unterlinden (sous les Tilleuls), de Colmar, objet spécial de notre étude, ont été dirigées pendant quarante-trois ans par le célèbre frère Reinherr, homme très-versé dans les voies de la vie contemplative et qui réunissait une grande expérience à une science très-profonde. Sous cette sage direction, elles firent de rapides progrès dans la perfection.

Les monographies d'Unterlinden ont été rédigées par la prieure Catherine de Geweswiler (Gebwiller), en langue latine, sous le titre de : *De perfecta conversione ferventique erga Deum devotione primarum sanctarum sororum monasterii sub Tilia.* Son œuvre, publiée d'abord par le chartreux Matthieu Thanner de Fribourg, l'a été postérieurement dans le tome VIIIe de la *Bibliotheca ascetica* de Bernard Pez (*p.* 1-399), livre devenu fort rare. Nous avons puisé la plupart des matériaux de notre travail dans celui de la prieure.

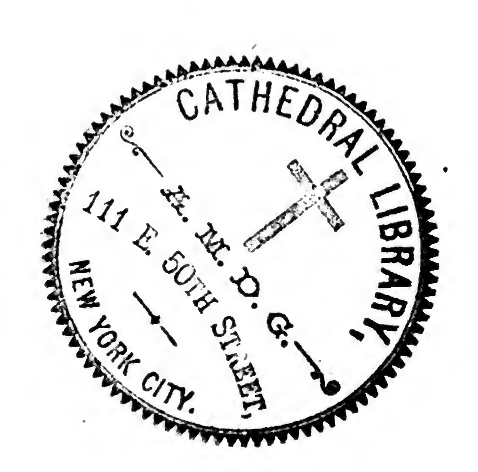
La chronique d'Unterlinden porte que la sœur Catherine de Gebwiller « était une vierge très-sage, « digne de toute révérence et de toute louange, « comblée des grâces de Dieu, et qu'elle se distin- « guait par la plus haute vertu. »

Catherine entra au couvent à l'âge de dix ans, en l'année 1260, en un temps où les nouveaux ordres religieux répandaient sur le monde leur plus vive lumière, ou la puissante impulsion imprimée à l'humanité par saint Dominique et saint François produisait les plus splendides merveilles. Elle fut élevée au monastère; et on la voyait parmi les sœurs, ajoute la chronique, semblable à un brillant flambeau destiné à éclairer les autres. Tout en elle était sainteté, grâce, religion et sagesse. Elle était fort instruite, et avait profondément étudié les Écritures. Les liens d'une sainte amitié l'unissaient aux Pères contemporains les plus célèbres, lors même qu'ils vivaient à de grandes distances; et ceux-ci, à leur tour, la tenaient en singulière estime, et cultivaient avec elle un commerce épistolaire.

Catherine devint prieure; elle mourut à Unterlinden en 1330, ayant atteint sa quatre-vingtième année. Elle écrivit son livre à un âge très-avancé: par conséquent elle avait été témoin pendant soixante-dix ans environ de ce qu'elle rapporte, et elle avait été instruite dans sa jeunesse par d'autres témoins oculaires de ce qui s'était passé dans la maison pendant les trente années antérieures. Elle déclare que tout ce qu'elle raconte provient de cette double source. Son récit embrasse cent ans à peu près.

Aucun doute raisonnable ne saurait s'élever sur son authenticité ; car Catherine rend compte de faits parfaitement connus de celles auxquelles elle s'adresse ; et les êtres privilégiés dont elle raconte l'histoire avaient vécu, agi, aimé et souffert sous les yeux de toute la communauté. C'est, en un mot, un témoin s'adressant, dans un simple but d'édification, à d'autres témoins aussi bien et aussi complétement informés que lui-même.

Les récits de Catherine reçurent d'ailleurs une confirmation surnaturelle attestée par un grand nombre de contemporains. Elle s'était servie, pour écrire ses biographies, de tablettes enduites de cire, qu'elle déposa en divers lieux du monastère. A la grande surprise des religieuses, les tablettes, d'abord inodores, répandirent les senteurs les plus exquises à mesure que la prieure en fit usage pour son travail. Ce parfum, qui pendant fort longtemps embauma la maison, fut considéré comme attestant la vérité de l'écrit et la sainteté de celle qui l'avait rédigé.


CATHEDRAL LIBRARY,
A. M. D. G.
111 E. 50TH STREET,
NEW YORK CITY.

FLEURS DOMINICAINES

OU

LES MYSTIQUES D'UNTERLINDEN

CHAPITRE Ier

La ville de Colmar.

Colmar, où se sont passés les événements que nous nous proposons de raconter, est situé sur la Fecht (en haute Alsace), à une lieue de la chaîne des Vosges, à quatre lieues du Rhin, dans une plaine fertile, admirablement cultivée.

L'opinion la plus généralement admise fait naître la cité alsacienne d'une villa royale et fiscale; suivant toute apparence, celle-ci existait déjà sous nos rois de la première race; car Notker le Bègue, moine de Saint-Gall, parle de deux illustres guerriers nés au *gynécée de Columbra* (1), et qui se sont distingués dans les guerres de Charlemagne contre les Saxons.

Les plus anciennes chartes connues nous apprennent qu'au VIIIe et au IXe siècle de très-grands domaines dépendaient de la villa de Columbra, et que ses immenses forêts s'étendaient jusque sur les sommités les plus

(1) Schœpflin, *Als. Ill.*, t. I, p. 696.

élevées de la vallée de Munster. En 823, Louis le Débonnaire fit don au monastère de Saint-Grégoire, situé dans cette même vallée, d'une partie considérable de ces forêts. Dix années plus tard, les environs de la villa furent le théâtre de la révolte des fils de Louis, et de la déposition momentanée du vieux monarque. L'Alsace fut alors comprise dans le lot de Louis le Germanique, et resta séparée de la France pendant huit siècles, abstraction faite des années durant lesquelles le faible Charles le Gros porta le sceptre.

Dès ces temps reculés, un prieuré bénédictin placé sous l'invocation de saint Pierre existait à la *villa Columbaria* (1). La tradition en attribue la fondation à Bertrade, mère de Charlemagne. Il fut considérablement augmenté à une époque postérieure par la sainte impératrice Adélaïde, qui le soumit à l'abbaye de Payerne, située dans le canton de Vaud. L'empereur Conrad II confirma en 1024 les franchises et les priviléges de ce prieuré, qui servait habituellement de demeure à douze moines (2).

(1) D'anciens documents désignent aussi Colmar sous les noms de *Columba*, *Columbra*, *Columbarium*, quelquefois sous ceux plus barbares de *Colhambourg*, *Cholumbare*, *Cholumpurum*, *Colobourg*, *Colmir*, et *Colmere*. La plupart des étymologistes font dériver ces noms du mot latin *Columba*, et rattachent la naissance de la ville à l'existence d'un vaste colombier dépendant de la villa royale; il en est quelques-uns cependant qui veulent trouver la racine du nom de Colmar dans les mots allemands *Kohlen-Marck* (Marché aux charbons), ou dans l'expression latine *Collis Martis* (colline de Mars). Ces derniers prétendent qu'un temple consacré à Mars existait au lieu où l'on érigea postérieurement la cathédrale; mais la tradition est muette à ce sujet.

(2) Le prieuré fut vendu à la ville de Colmar en 1575, et son église, qui avait été reconstruite en 1530, servit de temple aux protestants. En

Dans le cours du IXe siècle, le chapitre de Munster fonda, également à la villa Columbaria, en raison des droits qu'il y exerçait, une église consacrée à saint Martin. Les abbés de Munster, archiprêtres de cette église, la faisaient administrer par un moine qui portait le titre de *prévôt* (*præpositus*) (1).

Au XIIe siècle, Colmar était encore une *villa regia;* mais un grand village s'était groupé autour de la demeure royale, du prieuré bénédictin et de l'Église de Saint-Martin. La chronique de Munster rapporte qu'il fut entièrement détruit par un incendie en l'année 1106. Il paraît cependant qu'il se releva promptement de ses ruines, car l'empereur Frédéric Ier Barberousse y séjourna trois fois dans la seconde moitié du même siècle (2), et plusieurs des actes de ce prince sont datés de ce lieu. A partir de ce temps, Colmar prit un accroissement rapide, et sa population augmenta de jour en jour.

Albin Wœlfel ou Wœlfelin, préfet (*landvogt*) d'Alsace pour Frédéric II, fit ceindre de murs la localité qui nous occupe, et à laquelle une charte de l'Empereur donna, en 1226, le titre de ville impériale. Les successeurs de Frédéric II dotèrent la cité

1698, Louis XIV livra le prieuré de Saint-Pierre aux Jésuites d'Ensisheim; ils y établirent un collége. L'église actuelle date de 1750. Aujourd'hui le collége communal et la bibliothèque publique occupent les vastes bâtiments de Saint-Pierre.

(1) Schœpflin, *Als. Ill.*, t. 1, p. 365-66. En 1237, l'abbé Frédéric érigea l'église en collégiale, du consentement de Henri de Thun, évêque de Bâle, et y attacha quinze chanoines. Toutefois les abbés de Munster se réservèrent le droit de patronage.

(2) Janv. 1153, 1155, et 1185.

nouvelle de franchises et de privilèges importants.

Nous n'avons pas à nous occuper ici du rôle que Colmar a joué dans l'histoire de l'Alsace; de semblables détails ne rentrent pas dans le cadre de notre récit (1). Nous nous bornons à rappeler que plusieurs ordres religieux des deux sexes s'établirent dans la ville durant le moyen âge. La discipline fleurit dans les couvents qu'ils y fondèrent; des hommes et des femmes du premier mérite s'y formèrent, et la présence de ces congrégations devint pour Colmar une source de bénédictions. Au nombre de ces maisons se trouvait celle d'*Unterlinden* (sous les tilleuls), objet du travail que nous livrons au public (2).

(1) Colmar s'unit étroitement aux autres cités impériales de la province; les dix villes impériales d'Alsace formaient une sorte d'État fédératif soumis à l'Empire. La préfecture de Haguenau était le siége de leur administration supérieure L'*Oberlandvogt* (grand bailli, préfet), y représentait l'Empereur. Les cités y envoyaient leurs députés, Colmar en avait deux. Cette confédération participa à l'existence agitée et parfois factieuse des communes du moyen âge, mais souvent aussi elle concourut au maintien de la paix publique, et ses milices ont souvent paru avec beaucoup d'éclat dans les guerres de l'époque. (Scœhpflin, *Als. Ill.*, t. II, p. 368 et suiv.)

(2) La plupart des édifices érigés à Colmar par les ordres religieux existent encore, mais ils ont reçu des destinations différentes : l'église du couvent des franciscains, construite au XIIIe siècle, a été convertie, au XVIe siècle, en un temple protestant; la capucinière est devenue le gymnase catholique; le couvent des dominicains est aujourd'hui la halle aux blés; on a établi un musée de peinture et de sculpture dans l'église et dans le cloître du monastère des *Unterlinden*; d'autres édifices religieux ont eté convertis en magasins ou en casernes.

CHAPITRE II

Commencements des Unterlinden.

Agnès de Mittelheim, pieuse et noble veuve, vivait à Colmar vers l'année 1230. Elle était étroitement liée avec Agnès de Herckenheim, veuve également, et d'illustre naissance.

Catherine de Gebwiller, l'historiographe des Unterlinden, fait un gracieux portrait d'Agnès de Herckenheim (1). « Elle était, dit Catherine, de très-noble race, mais plus noble encore par la foi et par la vertu que par le sang qui coulait dans ses veines. » Comblée de grâces dès le berceau, elle n'eut jamais d'autre désir que celui de renoncer au monde pour se donner à Jésus. Ses parents en décidèrent autrement, ils exigèrent qu'elle prît un époux. Agnès obéit, et mena une très-sainte vie dans le mariage, occupée uniquement de bonnes œuvres et de l'éducation des deux fils que Dieu lui avait donnés. Ceux-ci entrèrent plus tard dans la milice Dominicaine sous les noms de frère Walther et de frère Jean.

Rendues à la liberté par la mort de leurs époux, les deux amies résolurent de se consacrer entièrement au service du Seigneur et de vivre désormais dans une profonde retraite. Toutefois, avant d'exécuter ce pro-

(1) Pez, *Biblioth. Ascet.*, t. VIII, ch. XXI, p. 148 et seq.

jet, elles voulurent consulter Walther, lecteur et prieur des Frères Prêcheurs, nouvellement établis à Strasbourg. Celui-ci ayant approuvé leur dessein, elles louèrent à des étrangers les maisons qu'elles possédaient dans l'intérieur de Colmar et elles allèrent s'établir avec leurs enfants à *Unterlinden*, habitation située dans l'un des faubourgs de la ville et appartenant à Agnès de Herckenheim (1).

Bénédicte d'Egensheim, sœur d'Agnès, animée des mêmes sentiments, et veuve comme elle, vint bientôt se réunir aux deux fondatrices avec ses filles Tuda et Hedwige, et presque en même temps une quatrième associée se présenta à elles et fut admise dans la communauté naissante. Celle-ci se nommait aussi Bénédicte, était originaire de Mulhouse et vivait à Colmar avec son mari, riche chevalier aussi noble que brave (2). Les liens d'un amour tendre et chrétien unissaient ce couple; cependant, poussés par la grace, le mari et la femme résolurent de renoncer au siècle et de se séparer pour se donner entièrement à Dieu. Le chevalier entra dans l'ordre des Cisterciens, où il vécut et mourut saintement; son épouse se retira à Unterlinden avec une fille encore enfant, nommée Odile.

(1) Cette maison primitive, berceau de la communauté, et habitation privée, où dans l'origine les deux fondatrices s'étaient établies, existe encore. C'est une maison appartenant au XII[e] siècle. Elle forme le seul spécimen de l'architecture civile de la même époque connu aujourd'hui dans la haute Alsace; et par son âge, par son caractère architectonique, par les souvenirs qu'il rappelle, ce précieux monument du moyen âge ajoute encore à l'intérêt que présentent les riches galeries du cloître des Unterlinden. (L. HUGOT, *Livret indicateur du musée de Colmar*, p. 6.)

(2) Pez, op. cit., ch. IX, p. 64.

Deux nouvelles compagnes, Agnès d'Ochsenstein et Hedwige de Laufenbourg, suivirent de près celles que nous venons de nommer, et offrirent aux fondatrices de contribuer de leurs personnes et de leurs biens à leur entreprise.

Or il y avait, dans le voisinage de Colmar, au lieu appelé *Uf Mühlen* (sur les moulins), une chapelle consacrée à saint Jean-Baptiste, pour laquelle Agnès et Hedwige éprouvaient une très-grande dévotion; elles prièrent les dames de Herckenheim et de Mittelheim de transporter leur demeure auprès du sanctuaire du Précurseur. La proposition ayant été agréée, la petite communauté arriva à Uf Mühlen le 23 juin 1232, veille de la Saint-Jean. Au jour de la fête de l'apôtre saint André, les huit sœurs obtinrent du frère Walther de Strasbourg, au temps du généralat de Jourdain de Saxe, la faveur de revêtir l'habit religieux et d'adopter la règle de Saint-Augustin. Agnès de Mitthelheim fut élue supérieure. Dans le cours de la même année on commença les travaux de construction. L'on vit s'élever rapidement plusieurs solides maisons, ainsi qu'un vaste dortoir. La prospérité et les richesses du nouveau couvent augmentèrent de jour, en jour et bientôt les sœurs durent prendre un grand nombre de servantes et de valets pour cultiver leurs champs et leurs vignes.

En 1234, elles furent enlevées à la direction des Frères Prêcheurs de Strasbourg et soumises à celle des frères de Bâle (1). Alors aussi elles eurent un chapelain chargé

(1) En 1268, les Dominicains de Fribourg remplacèrent ceux de Bâle dans la direction des Unterlinden; en 1276, cette direction fut définitive-

de leur célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe.

Dix ans après son installation hors de la ville, le couvent d'Uf Mühlen était déjà un établissement considérable, et il présentait le spectacle de la plus édifiante régularité. Cependant les deux fondatrices, ayant entendu parler des merveilles que la prédication et les exemples de saint Dominique avaient opérées au monastère de Saint-Sixte à Rome, se décidèrent à se rendre à la capitale du monde chrétien, afin d'en juger par elles-mêmes.

Elles entreprirent courageusement ce périlleux voyage, et après avoir fait à Saint-Sixte un séjour assez long pour s'initier à toutes les habitudes de la discipline religieuse, elles supplièrent le pape Innocent IV de les protéger et de les constituer définitivement. Le souverain Pontife accéda à leurs vœux en l'année 1245, par deux bulles datées de Lyon (1); la première est adressée aux sœurs de Colmar; la seconde au provincial de l'ordre Dominicain en Allemagne (2), aux soins duquel Innocent confia la congrégation.

La bulle adressée aux sœurs détaille et confirme leurs droits et leurs priviléges;

Elle maintient pour la maison de Colmar l'observance de la règle de Saint-Augustin (3);

ment confiée aux Frères Prêcheurs de Colmar : ils venaient de s'établir dans cette ville.

(1) Le Pape en était alors au plus fort de sa querelle avec l'empereur Frédéric II; il avait dû fuir de Rome et se réfugier à Lyon.

(2) Voir notes III et IV, à la fin du volume.

(3) On dérogea à cette disposition en 1257. Les sœurs quittèrent la

Lui garantit la propriété entière de l'église et de ses dépendances, ainsi que de tous ses autres biens meubles et immeubles;

L'exempte des charges et des dîmes tant ecclésiastiques que civiles;

Lui accorde le droit de recueillir les personnes dégoûtées du siècle, et défend aux religieuses de quitter le monastère hors le cas d'urgence;

Lui concède le privilége de célébrer les offices à huis clos pendant les interdits;

Ordonne que le cimetière soit libre;

Réserve aux religieuses l'élection de la prieure;

Et reconnaît le droit d'asile à l'église du couvent.

Ce document est écrit dans le latin le plus pur; les grands écrivains classiques ne renieraient pas son style élégant et harmonieux. L'importance des concessions qu'il renferme peut le faire considérer comme la véritable charte de fondation de la maison des Unterlinden.

Il donna son organisation définitive à la communauté établie par les pieuses veuves alsaciennes. A partir de ce moment elle prit des accroissements de plus en plus rapides. Soumise à une discipline sévère, elle devint une véritable école de mystique pratique. Des sœurs nouvelles se réunirent à celles qui avaient formé le premier noyau de la congrégation; des jeunes filles aussi entrèrent dans la maison dès l'âge le plus tendre,

règle de Saint-Augustin, et furent placées à perpétuité sous celle de Saint-Dominique, en vertu d'un acte émané du frère Hugues, cardinal prêtre au titre de Sainte-Sabine, et légat du Saint-Siége. L'acte est daté du 3 des ides de février 1257, sous le pontificat d'Alexandre IV.

et y devinrent un sujet de continuelle édification pour leurs compagnes. Les noms qui nous ont été conservés par Catherine de Gebwiller se placeront naturellement sous notre plume dans le cours de ce récit.

Cependant, vingt ans après la translation des religieuses à Uf Mühlen, elles subirent une épreuve qui eût infailliblement ruiné à jamais une institution moins solidement fondée. Elles durent abandonner les demeures qu'elles avaient élevées au prix de tant de sacrifices et d'efforts, les lieux qu'elles avaient sanctifiés par la méditation et la prière, et par un genre de vie plutôt angélique qu'humain.

L'Allemagne était livrée aux désordres qui suivirent l'extinction de la famille des Hohenstauffen. Le droit du plus fort dominait dans l'Empire, la paix publique n'existait plus. L'Alsace ne fut pas épargnée à cette époque désastreuse, et souvent des hordes pillardes rançonnaient les environs de Colmar et se montraient sous les murs mêmes de la ville. La bourgeoisie fit ceindre les faubourgs d'un double fossé et d'une muraille.

Les sœurs d'Uf Mühlen se trouvèrent alors complétement abandonnées, isolées au milieu de la campagne, et exposées aux plus grands dangers. Leur couvent servait de point de mire aux ennemis du dehors, et de lieu de refuge aux citadins pendant leurs expéditions. Comprenant qu'elles ne pouvaient rester dans un lieu d'où la sécurité était bannie, elles résolurent de retourner à leur demeure primitive d'Unterlinden, que les derniers travaux des bourgeois avaient mis à l'abri d'un coup de main.

Toutefois quelques-unes des anciennes refusaient de quitter le voisinage de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Un événement miraculeux mit un terme à leur opposition. La chronique du couvent (1) en rend compte dans les termes suivants :

« Les religieuses les plus respectables et les plus dignes de foi et plusieurs personnes séculières, dont les parents visitaient souvent Uf Mühlen, nous ont raconté qu'un soir la congrégation, effrayée d'un terrible bruit d'armes et de cris qui retentissaient dans la plaine, s'était réfugiée dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste et adressait à Dieu de ferventes prières, lorsque tout à coup le saint apparut aux sœurs, rayonnant de lumière, et leur dit : « Retournez à Unterlinden, j'y « demeurerai auprès de vous, j'y serai votre protecteur « et votre défenseur. Sans doute des désagréments et « des afflictions vous y attendent, car aucun lieu n'en « est exempt ici-bas, mais je vous viendrai en aide en « toute occasion. »

« Au moment où la vision finit, les sœurs entendirent une voix qui semblait sortir de dessous terre et qui prononça distinctement ces mots : *Gardez-vous de vous éloigner d'ici sans m'emporter ;* et ayant fait creuser le sol, elles trouvèrent, dans une profonde niche, l'image de saint Jean-Baptiste, ciselée en bois et ayant à ses côtés des lampes allumées. Deux anges lumineux se montrèrent en même temps aux religieuses, mais ils disparurent promptement. Pleines de joie, elles pri-

(1) Codex Mss. ejusdem monasterii, publié par Pez, op. cit., t. VIII, p. 30 et seq.

rent la sainte image et la transportèrent processionnellement à Unterlinden.

« Ce fait se passa en l'an de grâce 1252 ; le monastère d'Uf Mühlen resta sans destination et à l'abandon. Les bourgeois de Colmar le démolirent, parce qu'en cas de siége il pouvait gêner les opérations de défense de la ville. »

Le frère Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, approuva le changement de domicile des sœurs, par un acte daté de Strasbourg ; et en la même année 1252, un second acte daté du même lieu, du IV des ides de juin, invitait tous les fidèles de la chrétienté à contribuer à la construction de l'église d'Unterlinden. Ceux-ci ne restèrent pas sourds à l'appel, les religieuses purent ériger successivement de vastes et nombreux bâtiments, et leur établissement devint l'objet d'importantes faveurs, tant de la part des princes et des dignitaires de l'Église que de plusieurs souverains temporels.

Le nouveau couvent et son église (1) furent consacrés en l'honneur de saint Jean-Baptiste, qui devint patron de la maison ; tandis qu'elle avait été placée primitivement sous l'invocation de saint André, parce que les

(1) Le chœur de l'église des Unterlinden fut consacré en 1269 par Albert le Grand, alors évêque de Ratisbonne. Albert se trouva également à Colmar en 1278, lorsque les Dominicains prirent possession de leur maison qu'ils tenaient du chapitre de Saint-Martin. Leur installation eut lieu avec beaucoup de pompe ; ils furent reçus en grande cérémonie par les chanoines, les dames d'Unterlinden, les magistrats et la bourgeoisie. Les religieuses d'Unterlinden avaient généreusement contribué à la construction du couvent des Frères Prêcheurs ; elles vinrent à leur secours avec le même zèle lorsqu'un incendie ravagea leur monastère en 1458. La meilleure harmonie régna toujours entre les deux maisons.

sœurs avaient pris l'habit religieux la veille de la fête de cet apôtre.

La tradition rapporte que l'image du Précurseur, si merveilleusement découverte, avait été vénérée en ces mêmes lieux dès les temps les plus anciens; mais qu'elle avait disparu lors de l'invasion de l'Alsace par les Hongrois; on la plaça dans l'église des Unterlinden, en face de l'autel de la Vierge, entre *deux figures d'anges portant des flambeaux*, afin de perpétuer le souvenir de son invention. De nombreux miracles rendirent cette image l'objet de la vénération populaire. Tous les ans, à la fête du saint, une procession solennelle s'organisait en son honneur (1).

Une très-grande croix surmontée d'une statue en bronze fut placée sur le faîte de l'église des Unterlinden. Il arriva plusieurs fois que des commencements d'incendie firent courir des dangers au monastère. Mais les témoins contemporains attestent qu'en ces occasions on voyait l'image du Précurseur étendre son manteau et repousser les flammes loin de la maison qu'il aimait.

(1) Cette statue existe; elle a environ deux pieds et demi de haut. C'est une œuvre informe, un produit de l'enfance de l'art. La tête du Précurseur est lourde, grosse, sans aucune expression. Il est pesamment drapé et porte sur la poitrine un *agnus Dei*.

CHAPITRE III

La prieure Agnès de Mittelheim. — Hedwige de Steinbach. — Genre de vie des sœurs. — Agnès de Herkenkeim. — Bénédicte d'Egensheim à sa fille Tuda.

Retournons au temps où la congrégation, récemment établie à *Uf Mühlen*, se consolidait et recevait de nombreux sujets. Nous ne reviendrons plus à son changement de résidence; si nous en avons fait mention dans notre précédent chapitre, c'était simplement pour fixer le cadre du tableau que nous nous proposons de tracer. Désormais nous n'avons à nous occuper que de l'esprit qui régnait parmi les sœurs, et des phénomènes auxquels cet esprit a donné naissance.

La communauté n'a porté le nom d'*Unterlinden* qu'à partir de l'année 1252, époque de son retour au lieu où les fondatrices s'étaient primitivement fixées; cependant, pour éviter les confusions et les redites, et tout en reprenant notre récit de plus haut, nous adopterons dès à présent ce nom sous lequel seul les Dominicaines de Colmar sont connues.

On n'a pas oublié qu'Agnès de Mittelheim fut la première supérieure de la maison; la chronique des Unterlinden la qualifie *de modèle des prieures*, *de miroir de dévotion*, *de sainteté et de sagesse*. Comprenant cependant que pour façonner ses filles spirituelles à la

discipline monastique, l'assistance d'une sœur parfaifaitement rompue aux habitudes de la vie claustrale lui était indispensable, elle s'adressa aux Bénédictines de Steinbach (1), et supplia l'abbesse de ce couvent de lui venir en aide.

La requête d'Agnès fut accueillie favorablement; on lui envoya une religieuse déjà âgée, et désignée dans les monographies sous le nom d'Hedwige de Steinbach (2). Le choix était excellent. « Hedwige, dit notre historiographe (3), avait été placée chez les Bénédictines dès sa plus tendre enfance; elle était fort instruite et versée dans les lettres sacrées, elle chantait l'office divin avec une rare perfection, et jamais on ne put lui reprocher la plus légère infraction à la règle. » A ces mérites Hedwige joignait une pureté angélique, pour ainsi dire, une innocence que jamais aucun péché grave n'avait ternie. Douce et bienveillante dans ses rapports avec ses compagnes, elle était très-dure à elle-même; « elle avait soumis parfaitement le corps à l'empire de « l'âme au moyen des jeûnes, des veilles, des oraisons « et de la discipline (4): aussi ne tentait-il plus de se « révolter, et bien qu'Hedwige fût âgée, infirme, et « obligée souvent de se soutenir au moyen d'un bâton, « elle ne se donnait aucun repos, ne renonçait à au- « cune de ses pratiques de pénitence, et se livrait à « tous les exercices religieux avec une assiduité qui

(1) Le couvent de Steinbach ou de Schænensteinbach s'élevait en haute Alsace, non loin de la ville d'Ensisheim.

(2) Ap. Pez., op. cit., ch. XIV, p. 102 et seq.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

« pouvait servir de modèle aux sœurs les plus jeunes « et les plus robustes. »

Pendant longtemps d'étranges scrupules avaient tourmentés Hedwige ; se reprochant les manquements les plus légers comme autant de péchés énormes, elle se considérait comme la plus méprisable des créatures, et cependant le plus grand de ses crimes, celui qu'elle pleura avec le plus d'amertume durant de longues années, avait été un léger sentiment de jalousie conçu envers l'une des sœurs qui souvent était arrivée avant elle au chœur, pour la célébration des offices divins.

Toutefois Notre-Seigneur lui-même avait daigné consoler et rassurer Hedwige. Il lui était apparu pour lui annoncer qu'au moment de la mort il la recevrait dans les demeures éternelles, sans la faire passer par le purgatoire. Dès lors Hedwige s'était vue délivrée à jamais de ses angoisses, et, pleine d'une sainte allégresse, elle aimait à répéter sans cesse les paroles du roi-prophète (1). « Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion des douleurs dont mon cœur avait été pénétré : » *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Semblables à deux flambeaux destinés à éclairer la maison, Agnès de Mittelheim et Hedwige donnaient en toutes choses les plus admirables exemples à celles qu'elles dirigeaient. Toujours on les voyait les plus exactes à observer les jeûnes et les abstinences, les pre-

(1) Ps. XCIII, v. 19.

mières à l'église et au travail. Jalouse du salut du troupeau qui lui était confié, Agnès cherchait constamment à faire avancer ses filles dans la voie étroite; elle les surveillait avec la plus infatigable sollicitude et ne tolérait aucune infraction, aucun manquement, quelque léger qu'il fût, à moins de raisons de santé. Ses soins trouvèrent leur plus douce récompense dans le merveilleux épanouissement que les plus sublimes vertus prirent parmi ses sœurs, et nous pouvons ajouter ici que toutes celles qui remplirent, après Agnès, les fonctions de prieure durant le siècle qu'embrasse le récit de Catherine de Gebwiller, marchèrent sur ses traces, et que jamais aucun symptôme de relâchement ou de diminution de ferveur ne se manifesta parmi les Dominicaines de Colmar.

Notre historiographe entre dans d'édifiants détails sur le spectacle que présentait la maison (1) peu de temps après sa fondation; nous en reproduisons les traits les plus saillants.

« Plusieurs des sœurs d'Unterlinden, dit-elle, nobles et riches selon le monde, avaient renoncé à ces avantages pour embrasser la pauvreté volontaire par amour pour Jésus-Christ; pleines de mépris pour le tumulte et les délices du siècle, elles ne cessaient de remercier le Seigneur de les en avoir tirées, leur seul regret était de ne pas s'être données plus tôt à Dieu; elles considéraient comme perdues les années qui ne lui avaient pas été exclusivement consacrées. Leurs pensées étaient

(1) Ap. Pez, op. cit., p. 39 et seq.

toutes pour lui, les flammes de la plus ardente charité remplissaient leurs cœurs, toujours elles marchaient en présence de Notre-Seigneur, et elles donnaient un prix infini à leurs moindres actions, en les unissant à celles de leur divin modèle.

« Le silence était admirablement observé dans le monastère; car on le considérait comme la base de la vie religieuse, et on se souvenait de l'anathème prononcé contre les excès de la langue dans les saintes Écritures (1). Il arriva un jour, pour citer un exemple de la retenue des sœurs, qu'une de leurs compagnes tomba évanouie; toutes elles s'empressèrent d'accourir pour lui prodiguer leurs soins, mais aucune d'elles ne rompit le silence. En une autre occasion le feu prit à une habitation voisine du couvent; on les vit aussitôt porter de l'eau et prendre les précautions nécessaires en semblable occurrence; cependant elles n'échangèrent pas une parole, et tout en travaillant elles se bornèrent à adresser de ferventes prières à Dieu, afin qu'il lui plût d'éteindre l'incendie et de détourner le danger qui les menaçait.

« Les offices divins se célébraient avec recueillement et solennité. Les sœurs chantaient les heures canoniales au temps voulu avec allégresse et dévotion, *alacriter et devote*.

« Ces heures avaient à leurs yeux une signification d'autant plus auguste qu'on leur avait appris à les considérer comme un mémorial des principales cir-

(1) Ép. de saint Jacques, III, 6.

constances de la passion de Notre-Seigneur, et comme renfermant toutes une grande leçon.

« Les *Matines*, chantées après minuit, retraçaient, au souvenir des religieuses, l'agonie et la capture de Jésus au jardin de Gethsemani et la trahison de Judas; elles leur rappelaient aussi que l'homme, captif du péché, encourt la mort éternelle.

« L'heure de *Prime* était celle à laquelle le Sauveur, conduit en présence de Pilate, avait donné à l'humanité le plus parfait exemple d'humilité, de charité et d'oubli des injures, en opposant une inaltérable douceur aux forcenés qui demandaient sa mort à grands cris.

« A l'heure de *Tierce* la chair divine de Notre-Seigneur avait été flagellée, déchirée en lambeaux; une couronne d'épines avait été enfoncée sur sa tête sacrée; il s'était vu lié à la couronne et couvert du manteau de dérision. Mais la colonne à laquelle de coupables habitudes tiennent le pécheur enchaîné est bien autrement redoutable que celle du prétoire; car, si la créature pécheresse ne fait pénitence, elle perd à jamais le fruit de la rédemption.

« L'heure de *Sixte* rappelait le Sauveur portant sa croix, dépouillé de ses vêtements et cloué à l'instrument de son supplice. Elle inspirait l'horreur du péché, cause des souffrances de Jésus, et elle enseignait à accepter, sinon avec joie, du moins avec résignation, les maux inséparables de la condition humaine.

« Notre-Seigneur mourant à l'heure de *None*, et rouvrant par cet acte les portes du paradis à ses frères d'a-

doption, leur apprenait aussi à remettre leur esprit entre les mains de Dieu avec amour et confiance, à leur heure dernière.

« Le corps du Rédempteur, détaché de la croix, avait été déposé dans les bras de Marie, à l'heure de *Vêpres*, et celle de *Complies* était le mémorial de son ensevelissement. Heureux celui qui ensevelit dans son cœur le Seigneur couvert de blessures, et lui prodigue les marques du plus tendre amour. O âme! apprends à mourir au péché, afin de ne pas te voir condamnée à être ensevelie dans les ténèbres éternelles et privée de la gloire et des joies de la résurrection.

« Telle était la manière dont les sœurs d'Unterlinden saisissaient et célébraient les *heures;* mais la plupart d'entre elles ne se contentaient pas de se rendre au chœur au moment prescrit, elles y arrivaient longtemps à l'avance, et y passaient souvent des nuits entières. Il en était même qui, faibles, infirmes et âgées, ne regagnaient *jamais* leurs humbles couches, après la célébration des matines, et qui persévéraient dans l'oraison jusqu'à l'heure du lever du soleil (1). »

« Elles affligeaient leur corps de différentes manières, surtout pendant les saints temps de l'avent et du carême, au moyen de verges couvertes d'épines, de cordes, de courroies et de chaînes de fer. Elles s'en frappaient impitoyablement, et se déchiraient les chairs avec une sainte cruauté.

« Les religieuses avaient recours à d'autres moyens

(1) Ap. Pez, l. c., ch. IV, p. 47 e seq.

encore pour réduire le corps à l'état d'instrument docile de l'esprit. Elles se privaient de sommeil, de nourriture, en un mot, de tout ce qui pouvait réjouir la nature, et elles tenaient leurs sens en complète servitude. La table conventuelle était de la frugalité la plus exemplaire; cependant beaucoup d'entre elles ne trouvaient pas suffisante l'abstinence prescrite par la règle et en augmentaient les rigueurs. Les unes renonçaient au sel ou au vin, les autres à la boisson pendant le carême, ou bien encore elles ajoutaient de l'eau à leur nourriture pour lui ôter toute saveur, et elles refusaient habituellement de prendre leur part du mets le plus agréable au goût qui paraissait au réfectoire.

« Plusieurs des sœurs portaient de rudes cilices, des cordes très-dures, des ceintures armées de clous, des chaînes fermées au moyen de cadenas, et, malgré les blessures profondes que produisaient ces instruments de torture, rien dans leur extérieur ne trahissait leurs souffrances, elles restaient calmes et sereines au milieu de leurs compagnes. » Ces saintes femmes, dit à ce propos Catherine de Gebwiller (1), participaient ainsi à la gloire des martyrs; car elles répandaient leur sang par amour pour Jésus-Christ, et elles se rendaient imitatrices de la passion du Seigneur, selon la mesure de leurs forces. »

Autant les religieuses d'Unterlinden étaient dures à elles-mêmes, autant elles étaient douces et pleines de charité envers leurs sœurs. On les voyait toujours dis-

(1) L. c., p. 53.

posées à se rendre mutuellement service, avec une affectueuse prévenance. Quand l'une d'entre elles tombait malade, les autres s'empressaient de remplir l'office d'infirmières, et alors aussi, malgré l'amour du silence, elles le rompaient pour encourager celle qui souffrait, et pour lui prodiguer des consolations lorsqu'elles la voyaient inquiète ou agitée.

Dieu, que l'on ne surpasse jamais en générosité, récompensa magnifiquement le zèle et la fidélité des humbles filles de saint Dominique; il les combla des plus insignes faveurs, et les phénomènes mystiques de l'ordre le plus élevé se manifestèrent parmi elles.

Nous avons rapporté qu'Agnès de Herckenheim, veuve de très-sainte vie, avait renoncé à une haute position et à tous les avantages que présente le monde pour contribuer à la fondation du couvent. « Elle fut pour ses compagnes un modèle accompli de dévotion et de piété. Les aimant d'une affection pure, et, pour ainsi dire, maternelle, elle ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à leur avancement et à leur bien-être; ses énergiques prières, semblables à un bouclier, les protégeaient contre les traits de l'ennemi (1). » Elle était prévoyante et discrète dans ses actions, ajoute notre historienne, et d'une pureté telle, qu'au dire de ceux qui l'ont connue, jamais elle ne commit de péché grave, bien qu'elle eût vécu longtemps dans le siècle, au milieu de circonstances difficiles, et qu'elle eût été engagée dans les liens du mariage. »

(1) Ap. Pez, op. c., ch. XXI, p. 150 et seq.

Dieu étant l'objet unique de ses désirs et de son amour, elle ne perdait jamais sa présence et était constamment en colloque avec lui : et le Seigneur parlait à son cœur, lui révélait de profonds mystères et la ravissait souvent hors d'elle-même.

Dix années avant sa mort, Jésus lui apparut, et lui annonça que ses péchés lui étaient remis et qu'elle ne passerait point par le purgatoire.

Dans les derniers temps de sa vie, elle fut livrée à de grandes souffrances; elle les supporta avec une inaltérable patience. Plus ses douleurs étaient vives, plus elle remerciait le Sauveur qui la faisait participer à son martyre, selon la mesure de ses forces, et plus elle se montrait douce et aimable envers les sœurs qui la soignaient. Lorsque Agnès avait quelques heures de relâche, elle priait et chantait de beaux cantiques, ou bien encore elle s'adressait à Jésus avec tant de confiance, qu'elle semblait le voir de ses yeux corporels. « Mon bien-aimé, lui disait-elle alors, vous êtes mon père et ma mère, mon frère et ma sœur, vous êtes tout ce que j'aime et tout ce que je désire. »

L'avant-veille de sa mort, l'une des religieuses entra chez elle, après le chant des matines, et, lui trouvant une expression de joie céleste, lui demanda ce qui lui était arrivé d'heureux? « Ah! répondit la malade, le visage brillant comme celui d'un séraphin, Notre-Seigneur et Notre-Dame ont été auprès de moi, ils m'ont promis que jamais je ne serais séparée d'eux. »

La même religieuse eut une vision remarquable

pendant la nuit suivante. Il lui parut qu'une caisse en bois, ornée de pierres précieuses et remplie d'or très-pur, avait été déposée d'abord auprès de la salle du chapitre, et ensevelie ensuite dans le cimetière des sœurs. Or le lieu où elle avait été mise en terre fut précisément celui qu'occupa deux jours plus tard le corps d'Agnès de Herckenheim, dont le Seigneur voulut faire connaître ainsi la sainteté.

Bénédicte d'Egensheim, sœur d'Agnès, l'égalait en humilité et en amour de Dieu. Elle remplit longtemps les fonctions de sous-prieure, à la satisfaction et au grand avantage de la communauté. Au moment où elle s'était retirée du monde avec ses deux filles, elle avait également offert en sacrifice à Dieu son fils, qui entra dans l'ordre des Frères Prêcheurs, et elle s'était dépouillée de tous ses biens temporels.

Ayant rompu aussi complétement avec le siècle, Bénédicte ne songea plus qu'à servir le Seigneur, et elle resta jusqu'à sa dernière heure un modèle accompli de mansuétude, de charité et de dévotion. Et, bien qu'elle marchât avec une ardeur sans égale dans la voie étroite, elle se considérait de bonne foi comme la dernière des sœurs de la maison. Elle se proposa en conséquence de devenir l'imitatrice très-exacte de celles qu'elle considérait comme les plus parfaites. « Plût au Ciel, dit à ce propos Catherine de Gebwiller (1), que les exemples admirables de nos devancières nous portassent au moins à être humbles comme elles l'ont été, misérables pécheresses que nous sommes! »

(1) Loc. cit.

Mais la sainte religieuse savait que les vertus, semblables à la plus belle et à la plus parfumée des fleurs, s'épanouissent sur les épines de la mortification. Durant les hivers les plus rudes, elle passait de longues heures au chœur; deux fois par jour elle se disciplinait impitoyablement. Jamais elle ne parlait pendant le temps de l'avent et du carême, ni les vendredis. Comme elle était fort silencieuse d'habitude, sa retenue passait, pour ainsi dire, inaperçue. Quelque froid qu'il fît, elle se tenait éloignée du feu et des lieux chauffés, car elle savait que l'amour-propre et la sensualité réclament souvent comme nécessaires bien des choses dont la nature peut se passer. Bénédicte avait coutume aussi de se priver de tout ce qui plaît au goût, et de ne prendre que la quantité de nourriture absolument nécessaire au soutien de la vie. En général elle se contentait des débris de pain et des miettes qui restaient sur la table commune, elle les mangeait en se souvenant des cinq pains distribués à cinq mille personnes par Notre-Seigneur. Lorsqu'on l'engageait à se permettre quelque aliment plus substantiel, elle disait : « Hélas! mon âme se trouve si bien de ce régime! moins le corps est flatté et soutenu, plus elle se remplit de joie et de douceur. »

Le prochain était l'objet de la tendre compassion de cette admirable femme. Sa charité était telle, qu'elle eût sacrifié sa vie pour procurer à ses frères en Jésus-Christ des grâces propres à assurer leur salut. Son ingénieuse tendresse s'étendait aux âmes du purgatoire ; elle soupirait et pleurait en pensant aux souffrances que ces âmes,

créées à l'image de Dieu, endurent dans le feu purificateur, et chaque jour elle s'efforçait de les soulager par ses jeûnes et ses prières. Elle suppliait aussi quotidiennement le Seigneur d'accorder la grâce inappréciable de la persévérance finale à tous les chrétiens agonisants, afin qu'il en résultât pour lui un accroissement de gloire accidentelle, et que ces âmes, rachetées à si haut prix, ne fussent pas perdues pour l'éternité.

« Semblable à un innocent agneau, elle traversait le couvent, silencieuse et sans qu'on entendît le bruit de ses pas. Elle tenait les yeux constamment baissés, et son attitude exprimait le recueillement et la modestie. »

Bénédicte arriva ainsi à la possession des plus sublimes vertus, et à l'union la plus intime et la plus constante avec Dieu. La grâce opérait en elle de très-grandes merveilles. Elle mettait un soin extrême à les cacher, car elle eût craint de s'attirer l'estime et les louanges de ses sœurs en les publiant. Mais, après un certain temps, le Seigneur agit en elle avec une puissance telle, qu'il ne fut plus possible à l'humble religieuse de la celer. Souvent l'Esprit divin s'emparait d'elle avec une impétuosité si grande, que son corps était comme réduit à l'agonie, tandis que les flamme de la plus pure charité remplissaient son âme d'une ineffable douceur. Parfois aussi son visage devenait lumineux et brillant : on eût dit un ange; alors son langage prenait le caractère de l'inspiration, et elle parlait de Dieu, de la grâce, de la miséricorde infinie du Rédemp-

teur, avec une éloquence qui n'avait plus rien de terrestre.

Il advint un jour qu'au moment de la communion elle entendit très-distinctement les mots suivants : *Reçois-moi, ma bien-aimée, je suis vraiment ton Dieu; reste-moi toujours soumise par amour, sois parfaitement humble, et sache t'abaisser au-dessous de toutes les créatures*. En même temps elle sentit que le sang de Jésus parcourait tous ses membres avec l'impétuosité d'un torrent, parvenait jusqu'à la partie la plus intime de son âme, y consumait toutes les scories du péché, et la rendait entièrement pure et sainte. La parole du prophète Ézéchiel se trouva réalisée de la sorte en Bénédicte : *Effundam super vos aquam mundam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris* (1).

Dans la même matinée, la prédestinée tomba gravement malade, et à partir de ce moment elle resta faible et infirme. Ses souffrances furent souvent excessives; mais, loin de s'en plaindre, elle les supporta avec une invincible patience, et en demanda de plus grandes encore, car elle ne pouvait se lasser d'être sur la croix avec son bien-aimé.

Bientôt après elle eut une merveilleuse vision. Se trouvant en oraison, elle fut ravie en extase, et Jésus-Christ lui-même l'introduisit dans les lieux ou régnent la paix et le bonheur éternels. Cette âme bénie, bien qu'habitant encore un corps mortel, eut une intuition de la très-sainte Trinité et un avant-goût des joies

(1) Ézéchiel, XXXVI. « Je répandrai sur vous une eau très-pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures. »

que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, et que le cœur de l'homme ne saurait comprendre. Elle put dire en vérité avec le patriarche Jacob : *Vidi Dominum facie ad faciem, et salva facta est anima mea* (1).

Cette vision se répéta trois fois, à de longs intervalles. Bénédicte la révéla secrètement, quatorze ans plus tard, à une sœur de très-sainte vie qui était alors prieure. Peu de jours après elle fit une mort glorieuse.

Nous avons dit qu'elle était entrée à Unterlinden avec ses deux filles qui prirent le voile et furent des religieuses exemplaires. Catherine de Gebwiller (2) fait surtout un grand éloge de Tuda, l'une d'elles. « Imitatrice de sa mère, dit notre historienne, elle se condamna à une vie très-rigide, et elle réussit à soumettre parfaitement le corps à l'empire de l'esprit, en lui refusant tout ce qui n'est pas indispensable au soutien de la vie, et en faisant un très-fréquent usage des instruments de pénitence. Elle était d'une pureté plutôt angélique qu'humaine; jamais elle ne ternit l'éclat de cette aimable vertu par une pensée, une parole ou un regard, car Dieu lui avait révélé qu'un cœur vierge dans un corps pur était le lieu où il établissait de préférence sa demeure, et où il se plaisait à répandre ses grâces les plus abondantes.

« Tuda eut à subir plusieurs fois les attaques de

(1) Genes., XXXII. « J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée. »

(2) Ap. Pez, op. cit., l. c., ch. XIII, p. 97 et seq.

l'esprit des ténèbres; il se montra un jour à elle sous la figure du plus immonde des animaux, mais elle le mit en fuite par un simple signe de croix.

« Tuda avait une dévotion particulière pour saint Pierre et saint Paul. Ils lui apparurent un matin tandis qu'elle était en oraison; leur aspect était vénérable et plein d'une douce majesté; ils lui dirent : « Nous som-
« mes ceux que tu aimes avec sincérité, et auxquels tu
« adresses de ferventes prières; le Seigneur nous en-
« voie vers toi, afin de t'accorder la requête que tu
« nous adresseras. »

Un peu effrayée d'abord à la vue de l'éclat qui entourait les princes des Apôtres, la jeune religieuse se remit promptement et répondit dans les termes suivants (1) : « Seigneurs très-aimés, je demande avant
« toutes choses d'être sauvée et admise promptement
« après ma mort dans les demeures célestes, grâce à
« votre intercession et à vos mérites; ensuite je désire
« ne quitter ce monde que lorsque ma chère mère n'y
« sera plus, car elle est malade et paralysée, et mes
« soins lui sont agréables. »

« Sache, ma fille, lui dit alors saint Pierre avec
« bienveillance, qu'il sera fait selon ton désir, car nous
« le demanderons au Seigneur, et tu mourras peu de
« jours après ta mère. »

« Cette promesse remplit Tuda d'une sainte allégresse. Le Tout-Puissant lui fit encore d'autres grâces très-grandes, mais elle les cela par humilité.

(1) Ap. Pez, op. cit., l. c., ch. XIII, p. 97 et seq.

« Elle mourut comblée de joie, treize jours après sa mère Bénédicte, et alla se réunir à Jésus-Christ, lequel soit béni dans tous les siècles. Amen. »

CHAPITRE IV

Les plaies de Notre-Seigneur et la sainte Eucharistie. — Odile de Mulhouse. — Agnès d'Ochsenstein. — Hedwige de Laufenbourg.

L'amour que les sœurs d'Unterlinden portaient à Notre-Seigneur se manifestait surtout par l'ardeur de leur dévotion pour ses plaies sacrées, pour le sacrifice de la messe et pour la très-sainte Eucharistie.

« L'abeille, dit Tauler, l'abeille butine dans les campagnes, et recueille le suc des fleurs que caresse la brise printanière; sachons l'imiter : les plaies du Rédempteur sont des fleurs divines, efforçons-nous d'y pénétrer ; nourrissons-nous du suc qu'elles renferment ; nous lui trouverons une douceur telle, que tout autre aliment nous semblera fade, et sa séve surnaturelle donnera une très-grande valeur à tous les actes de notre vie. »

C'est ce que comprenaient et pratiquaient parfaitement les religieuses de Colmar. Elles reconnaissaien dans les plaies du Christ la voie qu'il a ouverte à l'humanité pour arriver à lui, et elles savaient que l'imitation de Jésus dans sa passion conduit à la perfection.

Mais le Seigneur ne s'est pas contenté d'endurer pour nous les horreurs de la croix, ses stigmates ne sont pas la seule preuve qu'il nous ait laissée de son amour; il a voulu rester auprès de nous jusqu'à la consommation des siècles; nous le possédons aussi réellement sur nos autels que le possède le ciel, où il règne dans l'éclat de sa gloire. Cet auguste secret, œuvre de la toute-puissance divine, passe la portée de l'intelligence humaine; mais le fidèle le saisit par la foi en la parole de Celui qui est l'éternelle et infaillible vérité, de Celui qui a tiré l'univers du néant.

Le saint sacrifice de la messe, dans lequel le corps et le sang du Seigneur sont consacrés et qui rend toujours présents, ici-bas, les mérites infinis de la vie, de la passion et de la mort du Christ, est le plus magnifique des dons que le Rédempteur ait faits à l'Église, sa pure et chaste épouse. C'est ainsi que le considéraient les sœurs d'Unterlinden; la messe était pour elles ce qu'elle doit être pour tout catholique, l'acte essentiel du service divin, la source première de toutes les grâces; et jamais elles ne se lassaient d'offrir à Jésus, présent dans les saints tabernacles, le pur encens de leurs méditations, de leurs prières et de leurs chants.

Toutefois le don magnifique du sacrifice perpétuel n'a point paru suffisant à l'amour du Seigneur; il a fait plus encore, il a voulu se donner à chacun de nous tout entier et devenir notre nourriture dans l'adorable Eucharistie. Nous ne saurions mieux exprimer ce qui se passait dans le cœur des religieuses lorsqu'elles se

disposaient à s'unir à Jésus par la communion, qu'en empruntant les expressions d'un célèbre docteur dominicain (1); il traduit leurs pensées dans les termes suivants : « Fort souvent, ô Seigneur bien-aimé, j'aurais voulu vous recevoir dans mes bras, comme vous reçut le juste Siméon, au jour de votre présentation au temple, et vous imprimer dans mon cœur et dans mon âme. Mais je reconnais aujourd'hui que je vous reçois tout aussi réellement que lui et d'une façon plus auguste, car maintenant votre corps est glorieux et impassible. Je voudrais que mon cœur renfermât autant d'amour que tous les cœurs réunis, que ma conscience fût pure comme celle des anges, que mon âme fût parfaitement belle, afin de vous ensevelir dans les dernières profondeurs de mon être, de telle sorte qu'à la vie et à la mort rien ne pût jamais me séparer de vous. Ah! le plus aimable des seigneurs, si vous vous contentiez de m'envoyer un de vos messagers, je ne saurais, en vérité, comment m'y prendre pour lui faire un accueil digne de lui! Mais ce n'est pas un simple messager que vous me députez, vous daignez venir vous-MÊME à moi; que ferai-je donc? Vous êtes ce qu'il y a de plus beau et de plus doux, vous êtes Celui que je chéris par-dessus toutes choses!... Votre présence m'enflamme, mais votre grandeur me remplit d'une sainte frayeur! Mon intelligence veut vous rendre la gloire et l'honneur qui vous sont dus, et en même temps mon cœur aspire à vous prodiguer les témoignages de son pur amour, de son inexprimable ten-

(1) Henri Suso, liv. *de la Vérité*, ch. XXIII, p. 100.

dresse. Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, vous êtes aussi mon frère et mon ami, et, oserai-je le dire? l'époux adoré de mon âme.

« ..... Vous me nourrissez de votre sang précieux; vous le faites pénétrer dans ce qu'il y a de plus intime en moi : est-il après cela quelque chose qui puisse me réjouir et me charmer en ce monde? C'est avec raison qu'on appelle ce sacrement le *Sacrement de l'amour*, puisque c'est l'auteur même de l'amour qu'on y reçoit et en qui l'on est transformé... »

La vie que menaient les religieuses d'Unterlinden était d'ailleurs une constante préparation au banquet eucharistique. Elles comprenaient qu'il ne suffisait pas d'avoir de grandes pensées, de vives affections, ni même de faire de ferventes prières et d'éprouver d'ardents désirs pour communier dignement, car l'imagination et la sensibilité naturelle peuvent produire de semblables effets.

Elles se disposaient constamment, à toute heure, à s'unir au bien-aimé de leurs âmes : par le renoncement à toutes choses, par une grande pureté, par une extrême vigilance sur l'amour-propre, et en ayant soin d'éviter les pensées inutiles ou vaines, de conserver la paix intérieure et de se tenir tranquillement en présence de Dieu, afin d'être attentives à ses volontés et toujours prêtes à les accomplir. Et quand alors elles avaient reçu le Seigneur, elles s'abandonnaient à Lui de la manière la plus complète, et elles persévéraient dans ce doux et paisible exercice sans que rien pût jamais les en distraire.

Lorsque la communion est accompagnée de semblables actes, elle produit de surprenants effets. Elle élève l'âme au-dessus de tout ce qui est terrestre; elle illumine l'intelligence, et la rend capable de saisir les vérités éternelles; elle remplit le cœur de joie, et y affermit la foi, l'espérance et la charité. « L'union entre l'âme et le Seigneur qui s'opère dans la communion, dit le célèbre dominicain Eckart, est un avant-goût de la béatitude dont elle jouira dans l'éternité; elle est le prélude de l'union plus intime qui aura lieu dans le royaume céleste. »

Citons quelques exemples des admirables résultats que la dévotion aux plaies de Notre-Seigneur et à la très-sainte Eucharistie, avait produits parmi les Unterlinden.

On n'a pas oublié que Bénédicte de Mulhouse, en se séparant d'un mari qu'elle chérissait et en renonçant à une haute position et à une grande fortune, pour se réunir aux fondatrices de la maison, y avait amené avec elle sa filie Odile, encore en bas âge. Dès son entrée au couvent, cette enfant donna des signes d'une piété extraordinaire (1). Lorsqu'elle aperçut pour la première fois un crucifix, elle demanda aux religieuses ce que signifiait cette image? « C'est la représentation du Fils de Dieu qui a répandu tout son sang sur la croix, pour nous arracher au pouvoir de satan, » lui répondit avec beaucoup de gravité l'une des sœurs. La petite Odile saisit parfaitement le sens de ces paroles; se mettant

(1) Tiré d'un abrégé historique composé sur d'anciens documents et publié en 1771.

à genoux, elle s'écria en fondant en larmes : « Je me donne à vous, mon très-aimable Sauveur, et je veux vous appartenir à jamais. » A partir de ce jour, la sainte enfant s'agenouillait toutes les fois qu'elle apercevait le signe sacré de la rédemption, et elle adressait de ferventes actions de grâces à Jésus. Agée de sept ans, elle fit vœu de n'avoir d'autre époux que lui et se ceignit les reins d'un très-rude cilice. Alors aussi Odile fut prise d'une immense ardeur pour la prière, et elle fit de rapides progrès dans l'exercice des plus sublimes vertus. Constamment en présence de Dieu, on lui entendait répéter, même pendant son sommeil, les mots : *Que Jésus soit avec moi, que Jésus soit béni.* On pouvait lui appliquer en toute vérité les paroles du cantique : *Elle dort, mais son cœur veille.*

Cependant, à mesure que l'enfant prédestinée croissait en sagesse, les grâces de l'adolescence se développaient en elle; ses traits étaient d'une finesse et d'une perfection incomparables, son teint avait la pureté et l'éclat du lis et de la rose, et, parvenue à l'âge de quinze ans, elle passait pour la plus belle personne de son temps. Sa famille étant très-illustre, plusieurs puissants princes la demandèrent en mariage (1). Odile n'hésita pas à repousser tous les prétendants, et comme on lui disait que le Pape pourrait la relever de son vœu de n'appartenir qu'à Jésus-Christ, elle s'écria : « Sachez que je me laisserais arracher les yeux et « mutiler le nez et les lèvres, de manière à devenir

(1) Les chroniqueurs citent le fils du roi de Pologne et les rois de Bohême et de Sicile.

« affreuse, plutôt que de consentir à me marier. »

Pour couper court à toutes ces sollicitations, elle renouvela son vœu de virginité perpétuelle entre les mains de l'évêque hongrois de Gran, lequel se trouvait par hasard en Alsace, et lorsqu'elle eut atteint l'âge voulu, elle reçut l'habit religieux des mains du frère Walther, prieur des dominicains de Strasbourg. « Sa beauté parut plus éclatante que jamais sous ce nouvel habit, ajoute le récit que nous suivons, et tant qu'elle vécut elle fut pour toutes ses compagnes un modèle accompli de perfection. »

Nous avons eu occasion de nommer déjà Agnès d'Ochsenstein, l'une des premières sœurs de la maison. Dès l'enfance elle avait eu le très-vif désir de se consacrer au Seigneur; elle était vierge et fort jeune quand elle se réunit aux fondatrices des Unterlinden (1).

« Le cœur d'Agnès surabondait de douceur et de charité, dit notre biographe. Lorsque ses compagnes se sentaient troublées ou affligées, elles recouraient à elle pour trouver de la consolation, et ce n'était jamais en vain. L'amour immense qu'elle ressentait pour Jésus la poussait à s'efforcer de gagner à cet aimable Sauveur tous ceux qui l'entouraient. Dans ce but, elle ne cessait d'adresser de touchantes exhortations à ses sœurs et aux étrangers auxquels elle était obligée de parler pendant qu'elle remplissait l'office de tourière. »

Elle se vit chargée de diverses autres fonctions dans le monastère, et s'en acquitta avec beaucoup de zèle;

(1) Op. cit. ap. Pez, ch. xi, p. 77 et seq.

elle fut longtemps supérieure, et sut se faire chérir et respecter de toutes les religieuses.

Agnès cherchait à imiter en toutes choses Jésus souffrant, *car les stigmates du Seigneur étaient gravés dans son cœur*. Elle poussait à un degré extraordinaire le jeûne et l'abstinence. Bien portante ou malade, elle passait au chœur des nuits entières; tous les jours elle se disciplinait en mémoire de la flagellation du Rédempteur, et durant trois années elle se ceignit le corps, sur la chair nue, de trois véritables instruments de torture : l'un des trois était composé de lames de fer armées de clous très-pointus; venaient ensuite une chaîne et une grosse corde à nœuds. Ces terribles ceintures lui firent de profondes blessures; mais on ne découvrit qu'après sa mort le supplice auquel elle s'était condamnée : rien ne le trahissait dans son apparence, toujours douce et paisible.

Agnès avançait rapidement dans la perfection, lorsque Dieu permit que tout à coup elle fût tourmentée par une tentation très-cruelle. Elle sentit sa foi ébranlée, et le démon lui jeta dans la tête d'étranges doutes touchant la présence réelle de Jésus dans le très-saint Sacrement. Agnès eut beau multiplier les actes de foi et les prières, protester contre les suggestions du malin esprit, et rester attachée par la volonté à l'enseignement de l'Église; elle ne parvenait pas à chasser les pensées qui l'obsédaient.

Enfin Dieu eut pitié de sa profonde douleur. Un jour, tandis qu'elle assistait à la célébration d'une messe solennelle, elle vit une lumière très-brillante des-

cendre du ciel, s'abaisser vers la sainte hostie au moment de l'élévation et dessiner autour d'elle les rayons éclatants d'un merveilleux ostensoir. Au même instant lés doutes de l'humble religieuse disparurent à jamais, et son cœur fut rempli d'un si immense amour du Seigneur qu'elle semblait ne plus pouvoir vivre qu'en présence des saints tabernacles; partout ailleurs elle languissait, et l'abondance de ses larmes prouvait l'ardeur avec laquelle elle aspirait à retourner auprès de son bien-aimé.

La pureté parfaite, la tendresse infinie d'Agnès, lui avaient fait trouver grâce aux yeux de Jésus, dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes. Il lui accorda une faveur plus insigne encore que celle dont nous venons de rendre compte. Il advint qu'elle fut ravie en extase après avoir communié; elle se vit alors entourée d'une nombreuse légion d'anges de la plus éclatante beauté. Les messagers célestes s'étant approchés d'elle, la saluèrent avec bienveillance, l'enlevèrent à travers l'espace, et la conduisirent au pied du trône sur lequel siégeait le Seigneur. Tandis qu'elle contemplait sa majesté incomparable, il fixa sur elle un regard d'une ineffable douceur, et lui dit, en présence des esprits bienheureux, qu'il l'acceptait comme épouse et qu'elle serait éternellement à lui.

Cette glorieuse vision fit une si profonde impression sur Agnès, qu'elle n'eut plus dès lors qu'un désir, celui de quitter la terre et d'être délivrée de son corps, afin d'aller se réunir à son céleste époux.

Toutefois elle soumettait héroïquement ce vœu de son cœur à la volonté divine, à laquelle elle avait fait le complet abandon de la sienne propre.

Dieu donna aussi à Agnès d'Ochsenstein une surprenante intelligence des saintes Écritures. Elle fit part des faveurs surnaturelles dont elle avait été comblée à une sœur de très-haute vertu, à la condition que le secret en serait gardé jusqu'après sa mort. Peu de temps après son décès, un autre des membres de la congrégation eut une vision remarquable. Il lui sembla que le tombeau de la défunte était ouvert; elle y plongea le regard, et y aperçut une statue de cristal d'une transparence parfaite, ayant la forme et les dimensions du corps d'Agnès. Trois cercles d'or et d'argent, brillants de l'éclat du soleil et séparés entre eux, entouraient la statue.

Hedwige de Laufenbourg s'était associée aux premières sœurs d'Unterlinden, à la même époque qu'Agnès d'Ochsenstein. « Le Seigneur opéra en elle de très-grandes choses, dit Catherine de Gebwiller (1); fort souvent il l'attira à Lui, la ravit hors d'elle-même, et lui fit d'admirables révélations. Ce que j'en sais, ajoute notre historienne, m'a été raconté par quelques religieuses très-vénérables, qui ont vécu avec Hedwige, et qui ont eu le bonheur d'entendre de sa bouche ce que je vais raconter. J'exposerai en peu de mots et en toute simplicité ce que je sais être parfaitement vrai, car il ne faut pas que des faits d'un ordre aussi élevé tombent

(1) Ap. Pez, l. c., ch. XXVI, p. 269 et seq.

dans l'oubli; ils peuvent contribuer à l'édification et au progrès spirituel de bien des âmes. J'espère que les sœurs bienheureuses dont je rapporte les actes dans cet écrit m'assisteront de leurs prières, et qu'elles demanderont à notre commun juge et maître, Jésus-Christ, de me venir en aide.

« Hedwige était arrivée à une très-haute sainteté, et à un détachement complet de ce qui est terrestre. Or un jour, pendant la récréation du soir, les sœurs étaient réunies et se livraient à de pieux entretiens. Hedwige résolut de se priver de la société de ses compagnes pour aller trouver le Seigneur, et elle se rendit au chœur. Mais au moment où elle se mit en prière, elle eut un ravissement, se sentit enlevée en quelque sorte à la terre, et transportée en un lieu d'une splendeur inouïe ou régnaient la paix et la joie; une douceur inconnue pénétra au plus profond de son âme, et elle se trouva aux pieds du trône de l'éternelle majesté, autour duquel était groupée une foule innombrable de bienheureux. Hedwige vit parmi eux plusieurs personnes qu'elle avait connues ici-bas, et qui, revêtues de gloire et de lumière, jouissaient de la présence de Dieu; son extase dura plus d'une heure; on remarqua que depuis ce jour elle grandit encore en perfection, et que, loin de rechercher les consolations humaines, elle les évitait avec un soin tout particulier. »

Elle était souvent fort malade; mais elle recevait la douleur physique avec joie, *comme un hôte très-cher que lui envoyait le Seigneur*. « Lorsqu'elle se trouvait

« seule dans l'infirmerie, les sœurs défuntes venaient
« fréquemment la visiter, et quand le moment de la
« célébration des heures arrivait, ces mêmes sœurs les
« chantaient avec elle; leurs voix semblaient un écho
« du ciel (1). »

Cependant les phénomènes mystiques de l'ordre le plus élevé devenaient de plus en plus fréquents dans la vie d'Hedwige. Il advint une fois, c'était pendant la solennité de Noël, qu'elle commença ses oraisons avant l'heure de Matines; tout à coup le lieu dans lequel elle était se remplit d'une éclatante lumière, et elle vit arriver les ancêtres de Notre-Seigneur, selon la chair; leur apparence était auguste et joyeuse, ils se disposaient à participer à la célébration de la fête dont l'honneur rejaillissait sur eux, et ils regardaient Hedwige avec bienveillance. Mais tandis qu'elle se réjouissait de se trouver en présence de tant de saints patriarches, et qu'elle repassait dans sa mémoire tout ce que Dieu a fait pour sauver le genre humain, elle entendit le chant des sœurs qui entonnaient les Matines au chœur. Elle n'hésita pas à quitter la glorieuse société des habitants de la Jérusalem céleste, pour se rendre là où le devoir l'appelait. Le Seigneur voulut lui prouver que cet acte de renoncement et de fidélité à la règle lui était souverainement agréable; car, au moment où elle se réunissait à ses compagnes, une voix pleine de majesté, qui paraissait dominer le tabernacle, prononça les paroles suivantes : *Hic est Fi-*

(1) Ap. Pez, l. c., ch. XXXVI, p. 269 et seq.

lius meus dilectus, in quo complacuit mihi. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. » Un instant après la même voix dit encore : *Aperi cor tuum et intellige in quanto charitatis affectu Unigenitum meum charissimum incarnari constitui, misique mundum redimere :* « Ouvre ton cœur pour comprendre l'immensité de la charité qui m'a poussé à décréter l'incarnation de mon Fils unique pour le rachat du monde. » Après avoir entendu ces mots, Hedwige eut un nouveau ravissement, et fut admise à sonder la profondeur des conseils de Dieu ; elle pénétra, autant que le peut une créature, dans les abîmes de l'amour divin ; puis la voix se fit entendre pour la troisième fois, mais en prenant une inflexion très-douce, en quelque sorte paternelle, et dit : *Scito et vide quam pronus et facilis sum ad ignoscendum homini omnia sua peccata, in isto et propter istum Filium meum charissimum :* « Sache que je suis toujours porté à accorder à l'homme le facile pardon de tous ses péchés, en vue et à cause de ce Fils qui m'est très-cher. » Bientôt après Hedwige rentra dans son état habituel, mais le feu et la dévotion que cette sublime révélation avait allumés dans son cœur ne s'éteignirent jamais.

A quelque temps de là, celle dont nous écrivons l'histoire était au chœur pendant la célébration de la messe. Ravie hors d'elle-même au moment de la consécration, inondée de la paix, de la joie, de la douceur ineffable que Dieu accorde à ses élus dans les demeures éternelles, elle se sentit rapidement entraînée dans le sein même de l'adorable Trinité. Elle vit

comment le Fils procède du Père, le Saint-Esprit du Père et du Fils, et comment les trois Personnes divines ne font qu'un seul Dieu. « En un mot, elle contempla « durant cette vision le mystère de la majesté su- « prême, mystère que la parole humaine est impuis- « sante à exprimer. »

Dans une autre occasion, Hedwige eut encore une extase; tandis qu'elle était au chœur, elle vit Notre-Seigneur Jésus-Christ, revêtu d'ornements sacerdotaux, célébrer le saint sacrifice sur l'autel de l'église conventuelle. Un très-grand nombre d'anges l'entoutouraient et l'assistaient. Lorsque arriva le moment de la communion, Jésus se tourna vers l'assistance et fit signe aux sœurs d'approcher, afin de leur donner lui-même le pain de vie. En cet instant la glorieuse Mère de Dieu apparut suivie de l'archange Gabriel. Marie était incomparablement belle, un somptueux manteau la couvrait, et une étincelante couronne ceignait sa tête; elle s'agenouilla à la droite de l'autel, tenant à la main une longue et fine pièce de toile de lin, dont Gabriel, agenouillé du côté gauche, soutenait l'autre extrémité. Hedwige s'avança la première et reçut la communion de la main de Jésus, ses compagnes la suivirent deux à deux et communièrent toutes, puis la vision disparut.

Hedwige, comblée de faveurs surnaturelles, était avec Notre-Seigneur dans des rapports de douce intimité et d'une familiarité tempérée par l'amour et le respect. Un soir, après Complies, elle s'adressa à lui dans les termes suivants (1) : « O très-aimable Sei-

(1) Ap. Pez, l. c., ch. XXXVI, p. 269 et seq.

« gneur, toujours vous exaucez les prières de ceux « qui ont recours à vous avec confiance, écoutez-moi, « je vous en supplie, pardonnez-moi mes offenses, « agréez le peu de bien que j'ai pu faire, et donnez-« lui du prix en l'unissant à vos propres mérites; « afin qu'au moment de ma mort rien ne puisse re-« tarder l'instant de notre éternelle réunion. » Elle continua pendant quelque temps ses amoureuses supplications, lorsque soudain elle entendit la réponse suivante : « Demain, pendant la célébration de la « messe, je m'offrirai moi-même à mon Père pour « l'expiation de vos péchés, et ils seront effacés à ja-« mais. » Le jour suivant, Hedwige se rendit à l'église de très-bonne heure, le cœur rempli d'espérance; elle resta longtemps prosternée devant le saint tabernacle. Après le sacrifice, la voix lui dit : « L'offrande « a été agréée, à votre mort vous entrerez au ciel sans « passer par le purgatoire. »

Divers autres traits de la vie de notre bienheureuse religieuse, racontés par l'historiographe des Dominicaines de Colmar, sont également dignes d'être rapportés.

En prenant le voile à Unterlinden, Hedwige y avait amené sa sœur Mechtilde, encore enfant, fleur tendre et précoce, qui embauma la maison de la bonne odeur de ses vertus, et qui, mûre pour le ciel, mourut avant d'avoir atteint sa quinzième année. Peu après son décès, Mechtilde visita sa sœur, laquelle était en oraison à côté de sa couche. Mechtilde avait la même apparence calme et sereine que pendant sa vie ter-

restre, et elle portait l'habit dominicain. Hedwige, transportée de joie, s'approcha vivement d'elle, et voulut la saisir pour la serrer sur son cœur; mais ses mains s'agitèrent dans le vide, et sa sœur lui dit avec un doux sourire : *Putas quod palpare me valeas quæ caro non sum, sed spiritus?* « Crois-tu pouvoir me toucher, moi qui ne suis plus chair, mais esprit? » Cette vision se renouvela fort souvent, et toujours sous la même forme, tant qu'Hedwige vécut; Mechtilde, ajoute la biographe, lui révéla de merveilleuses choses, et lui parla souvent de la parfaite béatitude dont elle jouissait.

Godefroy, comte de Habsbourg, se trouvait un jour (en 1271) à la petite fenêtre du parloir d'Unterlinden; Hedwige fut obligée par les devoirs de sa charge d'aller lui parler, et ce seigneur, très-frappé de l'expression de sainteté de la religieuse, se recommanda vivement à ses prières. La demande de Godefroy, et la manière dont elle avait été formulée, impressionnèrent Hedwige à tel point, qu'il lui devint impossible de n'y pas penser toutes les fois qu'elle se mettait en oraison. Quelque temps après elle apprit la mort du comte, elle s'empressa de se prosterner à terre et de supplier le Tout-Puissant d'accorder le repos éternel à l'âme de l'illustre défunt. Tandis qu'elle multipliait ses prières, Notre-Seigneur Jésus-Christ se présenta à ses regards, et lui montrant ses plaies sacrées il lui dit : « Je veille au salut des âmes, car je les aime du « plus tendre amour, et je les ai très-chèrement ache- « tées. » Puis, découvrant sa blessure au côté, il fit

voir à Hedwige que l'âme de Godefroy y était en sûreté. Frappée de l'éclat que répandait le Sauveur, la fille de saint Dominique ferma les paupières, mais elle continua à le voir des yeux intérieurs; la vision se prolongea pendant une heure, et la remplit d'une ineffable consolation.

Plus Hedwige approchait du terme de sa vie, plus aussi les grâces et les faveurs dont elle était l'objet se multipliaient.

Quelque temps après l'événement dont nous venons de rendre compte, elle se trouvait seule au chœur. Trois personnages d'apparence auguste, lumineux, et dont la radieuse beauté avait un caractère céleste, y entrèrent. Hedwige, intérieurement éclairée, reconnut que c'étaient des anges du Seigneur. Le premier des trois, plus grand et plus beau que ses compagnons, portait un ornement sacerdotal de la dernière magnificence. Les deux autres étaient vêtus en diacre et en sous-diacre, et tenaient des cierges allumés. Ils semblaient plutôt glisser que marcher sur le sol. S'étant dirigés vers l'autel, ils en montèrent les degrés, se prosternèrent devant le tabernacle, l'ouvrirent et y prirent une hostie consacrée. Puis ils se remirent en marche : le diacre et le sous-diacre précédaient le prêtre avec leurs cierges; ils se rendirent à l'infirmerie, où gisait une sœur de très-sainte vie, atteinte d'une grave infirmité. Hedwige suivit les messagers célestes, elle leur vit donner la communion à la malade avec tous les dehors du plus profond respect, puis ils disparurent. S'approchant alors de sa compagne,

Hedwige lui demanda comment elle se trouvait : « Je ne sais ce qui vient de m'arriver, répondit-elle avec l'expression de la béatitude, je n'ai rien vu ; mais j'ai senti tout à coup mon âme pénétrée d'une joie et d'une douceur toutes célestes, la grâce divine inonde mon cœur, et je suis incapable d'exprimer le bonheur que je goûte en ce moment. » Hedwige lui raconta sa vision, et bientôt après la sœur mourut de la mort des prédestinées.

Notre pieuse dominicaine était fort souvent obligée de remplir les fonctions de portière du monastère. Amie du silence et du recueillement, c'était pour elle une pénible charge. Un jour entre autres, elle dut quitter le chœur, et interrompre son colloque avec Notre-Seigneur, avant la fin de l'office divin, pour se rendre à la porte ; malgré le chagrin qu'elle en éprouva intérieurement, elle fit, suivant sa coutume, acte de prompte soumission, et alla paisible et résignée à son poste. Le glorieux patron d'Unterlinden voulut récompenser cet acte d'obéissance. Il apparut à Hedwige pendant qu'elle traversait le cloître, et fixa sur elle un regard affectueux qui la remplit d'une sainte allégresse. L'aspect du Précurseur était à la fois doux et grave ; il portait sur son bras droit un jeune agneau de la plus éclatante blancheur.

La tendresse d'Hedwige pour Notre-Seigneur et la compassion que lui inspiraient ses douleurs, la poussèrent à se faire sur la poitrine, avec un instrument tranchant, une profonde blessure en forme de croix.

Dès que cette blessure commençait à guérir, Hedwige la renouvelait, afin de porter toujours en son corps un mémorial du martyre de Celui qu'elle aimait uniquement.

Jésus voulut accorder une grâce spéciale à cette fidèle servante durant sa dernière maladie. Il lui apparut entouré d'un nombreux cortége d'esprits célestes, peu de temps avant sa mort, lui adressa de consolantes paroles, la communia et lui administra le sacrement de l'extrême-onction. Puis il lui dit : « Bien que je vienne « de vous donner moi-même les derniers secours de « la religion, ma fille, vous les recevrez encore une « fois de la main du prêtre, selon les rites établis par « l'Église. Gardez-vous de les refuser, car toutes cho- « ses doivent se passer suivant l'ordre divinement « institué. Je vous assisterai au moment de votre pas- « sage, et je vous conduirai aux lieux où la paix et la « joie règnent éternellement. » Après avoir prononcé ces mots, Jésus bénit la religieuse, puis il disparut.

Hedwige fut ensuite administrée par son confesseur, conformément à l'injonction qu'elle avait reçue, et le jour suivant elle s'endormit doucement dans la paix du Seigneur.

CHAPITRE V

Apparitions de Notre-Seigneur à plusieurs des religieuses d'Unterlinden. — Herburge et Gertrude de Herckenheim. — Agnès de Blotzenheim. — Gertrude de Bruck. — Élisabeth de Rouffach. — Adélaïde de Torolzheim.

D'autres religieuses d'Unterlinden, éprises du même amour pour les plaies sacrées du Rédempteur et pour la très-sainte Eucharistie, recevaient, du céleste Époux des âmes chastes, des grâces semblables à celles que nous venons de faire connaître.

Deux sœurs, Herburge et Gertrude, dites de Herckenheim, du lieu de leur naissance, étaient entrées jeunes et vierges dans la maison des Dominicaines de Colmar. L'aînée, Herburge, instruite et très-versée dans la connaissance des saintes Écritures, prit le voile; Gertrude, la cadette, était illettrée, et resta simple sœur converse. Mais si les deux sœurs ne se ressemblaient pas sous le rapport de la science, la vertu et la charité qui remplissaient leurs cœurs établissaient, au contraire, entre elles une parfaite parité. Elles furent toutes deux l'objet des faveurs les plus signalées de Notre-Seigneur.

Au rapport de Catherine de Gebwiller (1), Herburge, pure comme les anges, servait jour et nuit son céleste fiancé avec une vigilance qui jamais ne se trouva en

(1) Ap. Pez, l. c., ch. XXII, p. 154 ad 167.

défaut. « Elle aimait Dieu et le prochain, conformément au précepte évangélique, ajoute notre historienne; sa bénignité, sa compassion, sa douceur affectueuse, la rendirent très-chère à ses compagnes, et sa mémoire est restée en haute vénération parmi nous. »

Herburge, pleine de charité envers les autres, était très-dure à elle-même; elle traitait rudement son corps; la prière et les bonnes œuvres remplissaient sa vie. Lorsque la nature épuisée exigeait quelques instants de repos, elle s'étendait sur douze pierres d'inégale grosseur, qu'elle avait réunies en l'honneur des douze apôtres; jamais elle ne consentit à faire usage d'un autre lit. Elle passait la plus grande partie de ses nuits au pied des autels. Maîtresse d'elle-même, et voulant que rien ne pût la détourner de la méditation et de la contemplation, elle était parvenue, autant que cela est possible à la fragilité humaine, à empêcher son esprit de se laisser aller aux distractions, aux divagations, aux pensées vaines ou frivoles.

Le Seigneur lui révéla de célestes secrets, inconnus aux sages et aux prudents selon le monde. Un soir après Complies, elle se rendit en un lieu solitaire pour y vaquer à la prière. Au moment où elle venait de s'agenouiller, elle vit le ciel ouvert et la majesté du Tout-Puissant; son extase se prolongea jusqu'au lendemain matin à l'heure du lever du soleil. — Revenue à elle, Herburge s'empressa de se diriger vers la porte du monastère qu'elle devait garder durant cette journée; mais Marie, la glorieuse Reine du ciel, couverte d'un large et magnifique manteau,

vint à sa rencontre, et, ayant écarté son vêtement, lui montra le petit Jésus qui reposait dans ses bras. La très-pure beauté, la sereine majesté de la Mère et de l'Enfant divin, remplirent la sœur d'une joie surnaturelle, et cette joie jeta de si profondes racines dans son cœur, que depuis cet instant jusqu'à celui de sa mort rien n'eut le pouvoir de l'en distraire, et que par la violence de son amour elle semblait plutôt un séraphin qu'une créature humaine.

Une autre fois, Herburge alla au jardin, après l'office de matines, et se mit en oraison dans un endroit où elle se trouvait à l'abri des regards. Soudain un sentiment d'une douceur inexprimable s'empara d'elle, il lui parutqu'une merveilleuse source d'eau vive jaillissait dans son intérieur et la pénétrait en tout sens, et que son âme ravie, semblable à un aigle aux ailes puissantes, se disposait à prendre son essor vers de plus hautes régions et à quitter son corps. Ne pouvant supporter cette plénitude de bonheur, elle tomba la face contre terre, et s'écria en termes entrecoupés: « Arrêtez, Seigneur, ou laissez-moi mourir, cette joie est au-dessus de mes forces. » Mais, l'opération divine n'ayant pas été suspendue, elle demeura étendue pendant plusieurs heures, plus semblable à une morte qu'à une créature vivante. Enfin Herburge reprit ses sens et fut capable, quoique avec beaucoup de peine, d'aller rejoindre ses compagnes.

Dès lors, les merveilles succédèrent aux merveilles dans la vie de la sainte religieuse. Embrasée par

l'amour, consumée par le feu que le Sauveur lui-même est venu allumer sur la terre, elle ne trouvait plus de repos ici-bas, son exil lui semblait démesurément long; elle poussait d'ardents soupirs vers le ciel, et ses yeux étaient changés en deux sources de larmes. Elle resta entièrement privée de sommeil, et passa toutes ses nuits en tendres colloques. *Quare tristis es, anima mea?* « Pourquoi êtes-vous triste, ô mon âme! disait-elle alors avec le Roi-Prophète (1); que voulez-vous, que cherchez-vous? » Puis elle se répondait à elle-même: « C'est mon Dieu, c'est mon bien-aimé que je désire et que j'attends, c'est lui seul que cherchent toutes les puissances de mon âme; qu'il se hâte de venir, je ne saurais vivre sans lui. »

Or, une nuit, les gémissements de Herburge avaient été plus ardents, plus prolongés encore que de coutume; le Seigneur voulut la consoler. Il lui apparut plein de tendresse et de majesté, et lui dit: « Vous m'avez appelé, ma bien-aimée, me voici, *Ecce adsum*, je suis votre Dieu, votre salut éternel; puisque vous le voulez, je vous serai à jamais uni: » *Ecce ego sum Deus tuus, salus tua sempiterna : teneas et constringas me tibi in æternum ad tua placitum voluntatis*. Et tandis que le Seigneur parlait à Herburge, elle devint elle-même lumineuse et comme transparente.

« Ceux-là seuls, dit l'historienne des Unterlinden (2), ceux-là seuls auxquels la miséricorde infinie de Dieu

(1) Ps. XLI.
(2) Loc. cit.

accorde les mêmes grâces qu'à Herburge, peuvent avoir une idée du torrent de délices dont elle fut inondée à la suite de cette vision ; c'était plus qu'elle ne pouvait porter ; aussi resta-t-elle longtemps faible et languissante. Mais le Seigneur la restaura merveilleusement par de nouvelles faveurs et en se donnant lui-même à elle ; il la communia plusieurs fois de sa propre main. Il lui annonça aussi à trois reprises, et à assez longs intervalles, la rémission de tous ses péchés. »

Étant un jour au chœur, elle vit deux de ses compagnes devenir complétement diaphanes après la communion, et entourées de rayons éclatants. Dieu lui révéla ainsi que ces âmes avaient atteint un très-haut degré de pureté, et qu'elles lui étaient particulièrement chères.

Malgré le soin avec lequel Herburge célait les dons surnaturels qui lui étaient départis, les sœurs d'Unterlinden la considéraient comme une sainte et recouraient à elle dans toutes leurs nécessités. Un soir, une des religieuses vint la trouver en larmes, et la supplia de prier pour deux de ses frères, qui, livrés à un sentiment de haine implacable, se faisaient une guerre acharnée et ne cessaient de se dresser des embûches. La sœur redoutait l'issue de cette lutte fratricide, et elle tremblait pour le salut de ces deux âmes qui lui étaient très-chères. Touchée à la vue de cette profonde douleur, Herburge, bien qu'âgée et accablée d'infirmités, passa la nuit à implorer la miséricorde divine ; le matin elle dit à sa compagne que l'hostilité entre ses frères n'était pas près de finir ; que

cependant Dieu ne permettrait pas qu'ils se fissent aucun mal, et qu'au bout d'un certain nombre d'années ils se réconcilieraient parfaitement. L'événement justifia en tous points cette prédiction.

La dernière fois qu'Herburge assista à la fête de Noël, elle fut ravie hors d'elle-même, pendant qu'elle se trouvait au chœur. Elle devait chanter à son tour une des Leçons. Placée devant le pupitre, perdue dans la contemplation, les yeux levés vers le ciel qui s'ouvrait devant son regard de voyante, la tête ceinte d'une auréole, et ayant plutôt l'apparence d'un esprit bienheureux que d'une personne encore revêtue d'un corps mortel, elle fut incapable de proférer un son. Les sœurs la considéraient avec un respectueux étonnement, et l'une d'elles chanta la Leçon à sa place. Bientôt après Herburge, enlevée aux misères de la terre, alla se réunir pour l'éternité à l'objet de son pur amour.

Sa sœur Gertrude, simple et illettrée, n'en était pas moins, pour nous servir de l'expression de Catherine de Gebwiller (1), un des joyaux les plus précieux de la maison, un vase d'élection, rempli des vertus les plus suaves, un modèle de sainteté pour ses compagnes. « Le Seigneur, épris de cette âme candide, lui fit de grandes révélations. Elle était, à la vérité, fort peu instruite des choses de ce monde, mais il la rendit très-savante dans celles du ciel. »

Gertrude aimait à se retirer dans les endroits les plus solitaires du jardin du couvent, en contemplant la

(1) Ap. Pez, loc. cit., ch. XXIV, p. 195 et seq.

création visible son esprit s'élevait vers le Créateur; elle se rappelait que le Verbe éternel a tiré du néant tout ce qui existe, que le ciel et la terre, avec ce qu'ils renferment, sont l'œuvre de ses mains, et elle apercevait partout un reflet de son amour et de sa bonté. La nature entière avait pour son oreille intérieure une voix qui proclamait la gloire et la toute-puissance de son Auteur; et semblable au roi-prophète, elle la conviait à s'associer à elle pour chanter les louanges du Seigneur. Elle découvrait un côté symbolique plein de la plus aimable poésie, au firmament, aux arbres, aux plantes, aux animaux. Le chant des oiseaux, le bourdonnement des insectes, lui semblaient une prière, un hymne de reconnaissance adressés à l'Auteur de toutes choses. La rose épanouie était à ses yeux une image de l'amour chaste et ardent; le lis lui représentait l'innocence; la violette, l'humilité et la pureté. Et lorsque les fleurs des champs, agitées par la brise, balançaient leurs corolles et répandaient leurs parfums, elle trouvait des accents aussi charmants que ceux du séraphin d'Assise, pour les nommer ses petites sœurs chéries et les engager à encenser toujours Celui qui leur avait donné leurs brillantes couleurs et leurs senteurs si douces. Le mois de mai, qui porte à la terre la chaleur, la verdure et les fleurs, et lui promet les fruits de l'été et de l'automne, rappelait à Gertrude, Marie, la douce reine du ciel, la nouvelle Ève dont le consentement avait été nécessaire pour la rédemption du genre humain, et qui a donné au monde le véritable fruit de vie.

Telles étaient les pensées habituelles de l'humble

sœur converse, *et ces pensées étaient pour elle une très-douce compagnie*. Notre-Seigneur, voulant récompenser son amour, lui apparut en plusieurs occasions sous différentes formes.

Un jour, entre autres, elle se rendait à la porte du monastère, selon sa coutume, pour chercher de l'eau à une fontaine voisine. Au moment où elle se disposait à rentrer au couvent, un pauvre lépreux, couvert d'ulcères, se présenta à elle et lui dit : « Voulez-vous me donner, au nom du Seigneur, un « peu de l'eau que contient votre cruche? » Gertrude s'empressa de baisser son vase, et de le tendre au malheureux étranger ; celui-ci but quelques gorgées, puis il disparut. La sœur, très-étonnée, ne comprenait pas ce qu'il pouvait être devenu, mais alors une voix prononça distinctement ces mots à son oreille : « En vérité, celui que vous venez de « désaltérer était Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-« même. » Gertrude, ivre de joie, s'empressa de convoquer les sœurs d'Unterlinden, et, après leur avoir raconté ce qui venait d'arriver, elle s'écria : « Hâtez-vous, chères sœurs, de boire l'eau contenue dans ce vase que notre très-aimable Sauveur a touché de ses lèvres divines. » Toutes les religieuses s'empressèrent d'obéir à cette injonction.

Une autre fois, notre sœur était chargée de la garde de la porte. Au moment où elle l'ouvrit, elle vit un très-petit enfant de la plus rare beauté, qui se tenait seul à quelques pas du couvent. Elle le regarda avec amour, et, s'étonnant de le trouver ainsi livré à lui-

même, elle s'écria : « Qui êtes-vous, ô charmant « enfant? D'où venez-vous? Comment se nomment « votre père et votre mère? » Mais l'enfant, dans lequel les grâces du premier âge s'alliaient à la majesté suprême, répondit : *Notre Père est mon père, et je vous salue Marie est ma mère. — Pater noster est ipse pater meus, et Ave Maria mater mea est;* puis il disparut. Gertrude, hors d'elle-même, se mit à parcourir le cloître, le monastère et les dortoirs, en répétant à haute voix les paroles qu'elle avait entendues : *Pater noster ipse est pater meus, et Ave Maria est mater mea.* Et tandis qu'elle articulait ces mots, sa personne brillait d'un éclat extraordinaire.

Bientôt après elle eut une vision plus admirable encore. On venait de célébrer très-solennellement l'office du dimanche de Pâques. Les religieuses d'Unterlinden, réunies au réfectoire, commençaient à prendre leur repas. Sœur Gertrude, assise à la table commune avec ses compagnes, ne mangeait pas; elle était baignée de larmes, car elle repassait dans son esprit les offices et les leçons des jours précédents, et le souvenir de la passion et de l'ensevelissement de Celui qu'elle aimait du plus ardent amour était toujours présent à sa pensée. Mais soudain elle aperçut en face d'elle, au milieu de la salle, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il avait l'apparence d'un homme de trente ans à peu près, et il était de la plus radieuse beauté. Fixant sur Gertrude un regard d'une douceur et d'une placidité toutes célestes, il lui dit : *Quare in die resurrectionis meæ et lætitiæ tristis es atque ploras? Ego enim*

a morte vere hodie resurrexi, et non solus resurrexi, sed tu hodie quoque resurrexisti mecum æternaliter in gloria victura. « Pourquoi êtes-vous triste et pleurez-vous au « jour de ma résurrection et de ma joie? Car je suis « véritablement ressuscité aujourd'hui, et je ne suis pas « ressuscité seul ; vous aussi, vous êtes ressuscitée au- « jourd'hui pour vivre éternellement avec moi dans « la gloire. »

A la vue du Seigneur, les larmes de Gertrude se séchèrent, et sa tristesse se changea en jubilation. Dans son ravissement, elle ne savait que faire. L'amour la poussait à se précipiter au milieu de la salle pour baiser les pieds du Sauveur, l'humilité la tenait clouée sur son siége. Mais alors la vision disparut. Gertrude, incapable de supporter davantage la plénitude des sentiments qui bouillonnaient dans son cœur, perdit connaissance; on la transporta à l'infirmerie; elle y resta assez longtemps faible et languissante.

En l'année suivante, le 2 février, la communauté des Unterlinden était réunie au chœur pour célébrer la fête de la purification. Les douces voix des sœurs chantaient les grandeurs de Marie, lorsque tout à coup Gertrude vit à la droite de l'autel la glorieuse Mère de Dieu entourée d'un céleste éclat. Elle portait, assis sur son bras, l'enfant Jésus. La Reine des cieux descendit lentement et avec majesté les degrés de l'autel; puis elle traversa les deux côtés du chœur et s'arrêta devant chacune des religieuses; le petit Sauveur les bénit et les embrassa toutes, sauf l'une d'entre elles, parce

que, ainsi qu'elle le reconnut ensuite publiquement, elle avait négligé de s'accuser d'une faute, d'ailleurs assez légère.

Fort souvent, lorsque Gertrude était en prière, ses compagnes voyaient sortir de sa bouche des rayons de lumière très-brillants qui s'élevaient vers le ciel sans perdre leur éclat, symboles touchants de l'ardeur de ses oraisons et de la bienveillance avec laquelle le Seigneur les recevait.

Cependant la pieuse fille devait subir aussi l'épreuve de la sécheresse et de l'abandon, la plus cruelle de toutes pour un cœur aimant comme le sien. Il advint que, dans la matinée du jeudi saint, elle s'approcha de la sainte table avec les religieuses; immédiatement après avoir communié, Dieu lui enleva toute dévotion sensible : loin d'éprouver comme de coutume la douceur infinie de la présence du Seigneur, elle se sentit froide, délaissée, plongée dans d'affreuses ténèbres et le cœur absolument vide d'amour. Elle resta ainsi pendant plusieurs heures, en proie à la désolation, versant des torrents de larmes, attribuant l'état dans lequel elle se trouvait, et que jamais elle n'avait connu précédemment, à ses péchés et à ses négligences. Après avoir longtemps gémi, elle se tourna vers Jésus avec une humble confiance et lui dit : « Très-doux Sei-
« gneur, rendez-moi la joie de votre présence, ne
« vous souvenez plus de mes iniquités, oubliez-les à
« jamais. Oh! mon Sauveur et mon Dieu, aurais-je eu
« le malheur de vous recevoir indignement aujour-
« d'hui? Serais-je devenue semblable à votre disciple

« coupable, à l'indigne Judas, dont le nom a été ef-
« facé du livre de vie? »

Gertrude répéta plusieurs fois les mêmes paroles avec un accent de plus en plus désolé, enfin le Sauveur, touché de sa profonde douleur; et qui sans doute avait permis cette épreuve dans des vues très-miséricordieuses, prononça ces mots : *Non accepisti me hodie sicut Judas, inimicus meus, nec etiam tantum ut cæteri amici mei, sed sicut intimi mei et gratissimi.* « Vous ne m'avez « pas reçu aujourd'hui comme Judas, mon ennemi, ni « même comme le commun de mes amis, mais comme « ceux qui me sont les plus intimes et les plus agréa- « bles. » Au moment où cette assurance fut donnée à Gertrude elle sentit, ainsi qu'elle le dit elle-même, l'amour, la joie et la reconnaissance faire invasion dans son cœur, avec la puissance d'un torrent impétueux qui se précipite du haut des rochers; il lui sembla désormais que c'était à dater de ce jour seulement qu'elle avait commencé à aimer *véritablement* le Seigneur.

Gertrude, si douce, si patiente dans ses rapports avec ses compagnes, ne tenait point ces qualités de la nature; c'étaient des vertus acquises, fruit d'un long travail et d'une pénible lutte intérieure. Les religieuses ne s'en doutaient pas. Un jour, cependant, elle était moins sur ses gardes que de coutume, et l'une des sœurs l'ayant contrariée, elle lui répondit avec une certaine irritation, et quelques paroles blessantes s'échappèrent de ses lèvres. Rentrant en elle-même aussitôt après les avoir proférées, elle alla se prosterner en larmes devant l'autel du chœur, et s'écria;

« Voilà encore un fruit de mon jardin, ô très-aima-
« ble Seigneur, il est juste que vous punissiez mon
« humeur colère et que vous ne m'épargniez pas; hé-
« las! après avoir reçu tant de grâces et de si nom-
« breux témoignages de votre miséricorde, j'ai été
« ingrate, je vous ai offensé par mon impatience et j'ai
« fait le mal en votre présence! » Tandis qu'elle s'accusait et s'affligeait de la sorte, elle entendit de nouveau la voix de Jésus qui lui répondait: « Séchez vos
« yeux, ma fille, cessez de vous lamenter, car dès
« que j'ai vu couler vos pleurs, je vous ai pardonné
« votre péché. »

Bientôt après, Gertrude, vierge sage, dont la lampe était toujours prête, fut conviée aux noces éternelles.

Agnès dite de Blotzenheim (1) était, comme Gertrude de Herckenheim, une simple sœur converse (2); comme Gertrude également, elle avait voué un culte particulier aux plaies sacrées de Notre-Seigneur et à la très-sainte eucharistie, et elle fut comblée de faveurs exceptionnelles.

Agnès reconnaissait Jésus souffrant dans tous les infirmes; aussi donnait-elle les soins les plus assidus aux sœurs malades : les maux les plus invétérés, les plus répugnants à la nature, n'avaient jamais le pouvoir de ralentir son zèle. Dieu récompensa cette infatigable charité; car, un jour qu'elle était en prières, elle vit un rayon lumineux partir du ciel et frapper

(1) Blotzenheim est un village d'Alsace.
(2) Ap. Pez, l. c., ch. XLIV, p. 336 et seq.

son propre cœur; ce cœur fut rempli aussitôt d'un amour tellement violent, que la sœur y eût succombé si le Seigneur n'en eût quelquefois tempéré les ardeurs.

Agnès avait coutume de se retirer tous les jours en un lieu solitaire, à l'heure à laquelle Notre-Seigneur avait remis son esprit entre les mains de son père, pour méditer sur les souffrances du Rédempteur et le remercier d'avoir racheté le genre humain. Or il advint qu'étant dans sa retraite habituelle, pendant les derniers jours de la semaine sainte, elle eut une merveilleuse et terrible vision. Elle vit se dérouler devant elle les scènes de la passion, dans tous leurs détails et avec toute leur horreur. Elle assista à l'agonie du jardin des Oliviers, à la capture de Jésus, à la trahison de Judas; elle vit le Seigneur devant Caïphe, et conduit de Pilate à Hérode; elle le vit flagellé, couronné d'épines, couvert du manteau de dérision, insulté, conspué, blasphémé par les Juifs forcenés qui luipréféraient Barabbas. Elle le suivit au Calvaire; elle entendit les coups de marteau au moment du crucifiement, et les sept paroles de Jésus; enfin elle fut témoin de l'ouverture du côté du Sauveur; mais dans cet instant il lui sembla que le fer de la lance traversait son propre cœur; elle ressentit une douleur dont aucune parole ne saurait exprimer la violence, et tomba sans connaissance en jetant un grand cri. On la trouva étendue à terre, et on la porta sur sa couche. « Après avoir assisté à un « spectacle semblable, dit la biographe, il était im- « possible qu'elle vécût; elle fut prise d'une fièvre très-

« violente, et peu de jours après elle passa heureuse-
« ment à une meilleure vie. »

La religieuse Gertrude de Bruck eut une vision absolument semblable à celle d'Agnès, et en fit le récit détaillé à la prieure en la priant de n'en parler qu'après sa mort.

Catherine de Gebwiller (1) fait un très-grand éloge de la sœur de Bruck; elle la cite comme un modèle de vertu, et dit *que le Saint-Esprit lui avait appris à être douce et humble de cœur.*

Gertrude se trouvait un jour agenouillée dans l'église des Unterlinden, devant l'image de la Vierge portant l'enfant Jésus. Elle suppliait Marie de lui obtenir le pardon de ses péchés et l'assurance du salut éternel. Soudain elle vit s'animer les deux figures de la sainte image; la Mère de Dieu la regarda avec le plus doux sourire; l'enfant lui tendit la main et prononça très-intelligiblement les paroles suivantes: « Jamais, ma fille
« bien-aimée, vous ne serez éloignée, ni de moi, ni
« de ma Mère chérie; je ne me souviendrai plus de vos
« péchés; ils sont pardonnés et oubliés. » Gertrude saisit avec transport la petite main qui lui était présentée, mais cette main se sépara de la statue et resta dans la sienne. On essaya à diverses reprises de rajuster le membre détaché, jamais on ne put y parvenir, quelque soin que l'on y mît; on se décida enfin à le conserver dans une châsse particulière (2).

Le Seigneur se plaisait surtout à visiter ses fidèles

(1) Op. cit. ap. Pez., ch. XXVII, p. 214 et seq.

(2) Ce fait a été confirmé postérieurement par Conrad Zittard (mort en 1606), dans sa chronique allemande, f. 143.

servantes sous la figure d'un enfant. Ce fut ainsi qu'il se montra entre autres à Élisabeth de Rouffach. Élisabeth était jeune, riche, belle, de complexion délicate et de noble naissance. Ses parents l'avaient mariée fort jeune; devenue veuve après deux à trois années de mariage, elle renonça au monde et à ses pompes pour entrer à Unterlinden. Sa profonde humilité la poussait à rechercher les plus bas emplois dans le couvent; elle se fit la servante de ses compagnes, et Dieu lui accorda les dons de l'oraison et des larmes, à un degré extraordinaire.

Tandis qu'elle était encore novice, elle fut prise d'une fièvre très-violente, dont aucun remède ne put calmer les ardeurs. Ses souffrances devinrent presque intolérables, et pendant une certaine nuit, une soif brûlante les rendit de plus en plus intenses. Se trouvant seule, n'ayant personne à qui elle pût demander un peu d'eau, elle se mit à pleurer; mais alors elle vit venir un enfant d'une beauté ravissante. L'enfant posa une lampe auprès de la sœur, s'assit sur son lit, la caressa doucement, lui toucha les lèvres, et se livra pendant plusieurs heures à des jeux aimables et gracieux. La fièvre d'Élisabeth avait disparu, son gosier rafraîchi ne sentait plus la soif; cependant elle ne devinait pas qui pouvait être ce petit étranger si plein de charmes, et elle ne s'expliquait pas sa présence. « Comment donc avez-vous pu pénétrer dans ce monastère, « très-aimable enfant? » lui dit-elle; et il lui répondit : « Je suis grand et puissant au ciel, je me suis fait petit « et humble sur la terre pour te consoler. » Et au mo-

ment où il disait ces mots la cloche du couvent appela les sœurs aux matines; alors le Seigneur ajouta : « Tes « compagnes vont se rendre auprès de toi, et tu auras « le secours des consolations humaines; tu ne me ver- « ras plus, mais ma grâce restera éternellement au- « près de toi. » Puis il disparut. Bientôt après la maîtresse des novices entra, et trouvant Élisabeth guérie, elle lui ordonna de lui dire ce qui lui était arrivé; celle-ci lui fit le récit fidèle des faveurs dont le Sauveur l'avait comblée.

Élisabeth de Rouffach eut à subir de cruelles épreuves. Elle fut fort souvent malade. Dans les dernières années de sa vie, l'hydropisie, se joignant à ses autres maux, la tint clouée sur son grabat et en proie à d'affreuses douleurs qu'elle endurait avec une incomparable sérénité; elle les unissait à celles de Jésus mourant sur la croix. Sa patience lui valut de grandes grâces. Peu de jours avant son décès, elle eut un ravissement; toutes ses souffrances disparurent; elle se sentit enlevée à la terre par un chœur d'anges, et menée à un des palais de la céleste Jérusalem. L'or, le jaspe, le porphyre, les pierres précieuses et les perles brillaient dans ce splendide édifice; les parfums les plus vivifiants et les plus exquis imprégnaient la pure atmosphère qui régnait en ce lieu. Jésus, le roi du ciel et de la terre, était assis dans toute sa majesté sur son trône; sa très-sainte mère en occupait un autre à sa droite; une foule d'esprits bienheureux et de saints leur faisaient cortége. Ils chantaient joyeusement les louanges du Très-Haut, et aucune symphonie

terrestre ne pourrait donner d'idée de la suave harmonie de leurs voix. Plusieurs siéges très-magnifiques se trouvaient vides au milieu de la salle, et dans leur nombre il en était un plus élevé et plus riche que les autres. Sur un signe de Jésus, les anges allèrent prendre Élisabeth pour l'y faire monter. L'humilité de la sœur fut effrayée de tant d'honneur, elle voulut se retirer à la dernière place, et s'écria : *Je ne suis pas digne d'une faveur semblable, je ne l'ai point méritée.* Mais le Seigneur la regardant avec une ineffable tendresse, lui répondit : *Vous ne l'avez point méritée, ma fille, mais vous avez supporté avec amour et résignation les douleurs et les misères dont j'ai jugé à propos de vous affliger durant votre vie.* Alors le Saint-Esprit inspira à Élisabeth un nouveau et sublime cantique sur les grandeurs de Dieu et sur les magnificences de la céleste Jérusalem; elle le chanta à haute voix en présence des religieuses, et lorsqu'elle revint à son état naturel elle n'en perdit pas le souvenir (1).

Ce fut une apparition de Notre-Seigneur enfant qui détermina la vocation religieuse d'Adélaïde de Torolzheim (2). Elle était fille de parents nobles et fortunés, et comptait sept ans à peu près lorsqu'elle se joignit à une troupe nombreuse de fidèles qui suivaient un prêtre allant porter les derniers sacrements à un malade. Au moment où le prêtre, arrivé auprès du lit du

(1) Malheureusement ce cantique, dont Catherine de Gebwiller parle comme d'une poésie connue des sœurs, n'est pas rapporté dans son écrit.

(2) Torolsheim, village alsacien voisin de la petite ville de Molsheim.— Voyez Pez, op. cit., ch. XXVIII, p. 218 et seq.

mourant, lui présenta la sainte hostie, Adélaïde y aperçut un petit garçon de la plus éblouissante beauté, revêtu d'ornements sacerdotaux, et dont les cheveux bouclés avaient l'éclat de l'or. Elle remplit la maison de ses cris de joie, et voulut s'emparer du bel enfant; mais elle le vit déposé par le prêtre sur les lèvres du malade, puis il disparut à ses regards. Elle en fut inconsolable.

Cette vision fut pour Adélaïde le passage du premier âge à la jeunesse. Dès lors les jeux enfantins n'eurent aucun attrait pour elle, et elle n'eut plus qu'un désir, celui d'être admise dans un couvent et de se consacrer entièrement au service de Notre-Seigneur. Ses vœux furent exaucés quelques années plus tard.

La veille de son entrée au monastère, une très-pieuse religieuse entendit une voix qui semblait venir du ciel et qui lui dit: *Hæc puella, quæ in crastino ad vos intrabit, assumens habitum sororum, est procul dubio ab æterno vas prævisum et electum, vas honoris et cœlestis gratiæ.* « La jeune fille qui entrera demain « chez vous, pour prendre l'habit des sœurs, a été de « toute éternité un vaisseau prévu et élu, un vaisseau « d'honneur et de grâce céleste. »

Le Seigneur avait donné à Adélaïde une voix magnifique; elle n'en usa que pour chanter ses louanges, et pendant bien des années elle fut chargée de diriger les offices au chœur. L'esprit des ténèbres, irrité de son humilité et de sa profonde piété, essaya vainement, à plusieurs reprises, de jeter le trouble dans son âme par diverses apparitions.

Comme Élisabeth de Rouffach, Adélaïde de Torolzheim fut sujette, pendant de longues années, à de très-cruelles infirmités. Elle les supporta avec une invincible constance. Dans les derniers jours de sa vie, le démon voulut encore la pousser au désespoir; il se présenta à elle sous une forme hideuse; elle eut un moment de terreur, et les sœurs qui la veillaient parvinrent difficilement à la maintenir sur sa couche. Bientôt cependant elles virent un joyeux sourire illuminer son visage, et elles l'entendirent remercier à haute voix le Seigneur de l'avoir assistée; puis elle resta calme et confiante jusqu'à son dernier soupir.

CHAPITRE VI

Dévotion pour la sainte Vierge. — Adélaïde et Sophie de Rheinfelden. — Adélaïde de Siegolsheim. — Heilrade de Horbourg.

Nous avons vu plusieurs fois déjà la très-sainte Mère de Dieu apparaître dans les scènes mystiques que nous racontons; nous l'y verrons figurer souvent encore.

La dévotion pour Marie, la mère virginale du Seigneur, était vivante dans le couvent des Unterlinden comme dans toutes les maisons de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Cette dévotion faisait en quelque sorte partie de l'héritage spirituel de saint Dominique; elle avait d'ailleurs jeté dès longtemps de profondes ra-

cines sur le sol allemand; il était couvert de monastères, de pieuses fondations et d'hospices érigés en l'honneur de la Vierge, et la plupart de ses splendides cathédrales étaient placées sous l'invocation de Notre-Dame. La poésie et les arts avaient contribué à l'envi à la glorification de celle qui a donné le Sauveur à la terre, et les vers les plus charmants des *Meistersænger* ont célébré ses grandeurs. Tous ils ont chanté « les « louanges de la très-pure et douce servante (*die reine* « *süsse Magd*) à laquelle nous devons le Soleil de jus- « tice. Elle est, disent-ils, la porte lumineuse par la- « quelle le Roi du ciel est arrivé; et de même que le « soleil luit à travers le cristal sans en ternir la pureté, « de même aussi la plus chaste des mères est restée « vierge, en nous donnant le Christ qui nous a déli- « vrés du péché. Elle a porté dans son sein Celui qui a « détruit l'empire de la mort en mourant sur la croix; « elle a réparé par sa parfaite obéissance les maux « qu'avait causés la désobéissance d'Ève. Une merveil- « leuse couronne composée de douze étoiles brille « sur sa tête avec un incomparable éclat. La rosée de « Dieu est tombée sur ce sol fertile et y a produit le « fruit de vie; la vigne du Seigneur n'a vu naître « que ce seul cep qui fût digne de porter le raisin « céleste. »

Nous trouvons dans les écrits de Henri de Suzo (1) l'expression la plus touchante et la plus complète de la dévotion et de l'amour que les enfants spirituels de

(1) *Livre de la Sagesse*, II, 16.

saint Dominique avaient voués à Marie. « O richesse infinie de la sagesse de Dieu, s'écrie-t-il, que vos jugements sont incompréhensibles et que vos voies sont inconnues!... Jamais l'homme pécheur n'eût retrouvé les priviléges et la gloire de sa première origine, si le Seigneur ne lui avait donné son Fils unique, l'éternelle sagesse, pour le guider, et jamais aussi la créature déchue n'eût osé présenter sa corruption devant la pureté infinie, si la Mère des miséricordes ne lui avait été octroyée en qualité de protectrice. C'est par cette Mère que le Christ, la seconde personne de la Trinité, est devenu notre frère et notre Seigneur. Levons donc les yeux vers la Reine du ciel, lorsque nos misères et nos faiblesses nous jettent dans le découragement. Elle est le miroir sans tache qui réfléchit l'éclatante lumière du soleil de justice; elle est la retraite cachée de l'infinie miséricorde divine, l'Épouse chérie, et choisie entre toutes, du Saint-Esprit, la couronne d'or de la sagesse incréée. Le pécheur s'approche d'elle sans avoir recours à un médiateur, car elle est elle-même notre médiatrice pleine de grâces. Elle plaide notre cause auprès de Celui qui a reposé dans ses chastes entrailles, et qui, en la rendant Mère de Dieu, l'a faite du même coup Mère des miséricordes. Et comment n'aurait-elle pas pitié de nous? notre pauvreté l'a enrichie, nos faiblesses ont été la cause première de sa noblesse et de ses grandeurs... Lorsque je pense à vous, ô Reine du ciel, mon cœur est transporté de joie, mes yeux se remplissent de larmes; votre nom est plus doux à ma bouche que le miel le plus excel-

lent. Toutes les têtes devraient s'incliner, tous les genoux devraient ployer, lorsque ce saint nom est prononcé. Que de fois il a mis en fuite les puissances des ténèbres! que de fois il a arrêté le bras du Juge suprême au moment où il allait nous frapper! que de fois enfin il nous a procuré des grâces et des consolations! Je ne saurais, ô Marie, parler en termes convenables de votre très-excellente dignité, car les esprits célestes et les bienheureux eux-mêmes ne trouvent pas d'expressions assez élevées pour célébrer vos grandeurs! La première Ève a été maudite pour avoir mangé le fruit défendu; la seconde Ève est bénie; elle nous a donné Jésus, le véritable fruit de vie qui ressuscite les morts, Jésus, dont les mains et les pieds percés et le côté ouvert ont fait jaillir les sources de la miséricorde, de la sagesse, de la douceur, de l'amour et de la vie éternelle. Ne nous plaignons plus d'avoir perdu le paradis terrestre, celui que nous possédons lui est infiniment supérieur; ou plutôt nous avons deux paradis maintenant, car nous avons Jésus et Marie. Marie est la porte toujours ouverte de la grâce; son divin Fils ne refuse rien à la plus tendre, à la plus fidèle des Mères, et jamais elle ne repousse ceux qui s'adressent avec confiance à elle. Le ciel et la terre passeront, la bonté de Marie est immuable. »

La dignité incomparable de *Mère de Dieu* rendait Marie l'objet de la vénération de tous les fidèles; en même temps les douleurs de Marie au pied de la croix poussaient les affligés vers elle. A l'époque à laquelle se passaient les faits que nous rapportons dans cet

écrit, de graves désordres affligeaient la société ; elle se voyait menacée de grands malheurs. La dévotion à la *Mère des douleurs* devint ainsi de plus en plus générale, et pour la première fois on entendit dans les églises le chant du *Stabat*, expression sublime de l'affliction, de la sympathie et de la résignation chrétiennes.

La très-sainte Vierge reconnaissait par d'insignes faveurs l'amour et la confiance de ses serviteurs. L'histoire des Unterlinden nous en fournit de nombreux exemples.

Nous devons citer en première ligne, parmi les sœurs du couvent de Colmar auxquelles Marie a accordé des grâces spéciales, Adelaïde de Rheinfelden, qui devint prieure du monastère dans la seconde moitié du XIIIe siècle.

Adélaïde était de naissance illustre, très-riche, et mariée à un jeune chevalier digne de toute son affection (1) ; elle avait deux enfants, un fils et une fille. Les nobles époux résolurent de renoncer au monde et à ses avantages, et de faire même le sacrifice de leur mutuel attachement, pour se donner entièrement à Dieu. Le chevalier fit profession dans un couvent de Dominicains, et y fut accompagné par son fils, qui mourut bientôt après. Adélaïde entra à Unterlinden avec sa fille, et celle-ci légua plus tard sa fortune au monastère (2).

Adélaïde, pour nous servir de l'expression de la

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXIII, p. 168 et seq.

(2) La fille d'Adélaïde était encore en très-bas âge lorsque sa mère devint religieuse.

biographe, *était une splendide colonne de sainteté qui atteignit du premier coup le faîte de la perfection.* Le Seigneur permit que peu de temps après son entrée au couvent elle fût affligée de très-violentes tentations; elle eut en vain recours aux veilles, aux jeûnes, aux larmes, aux pénitences les plus austères, pour en être délivrée; Dieu semblait l'avoir abandonnée. Cependant elle résista héroïquement à toutes les suggestions de l'esprit des ténèbres; enfin Jésus, touché de sa constance, fit succéder le calme à la tempête. Il lui apparut un dimanche au dortoir, et se montra à elle flagellé, couronné d'épines, ayant les mains, les pieds et le côté percés, répandant du sang par toutes ses plaies. Il regarda Adélaïde avec la plus tendre compassion; aussitôt elle se sentit délivrée de tout ce qui avait causé son tourment, et remplie de paix et de contentement.

Bien qu'elle fût souvent malade et sujette à des fièvres très-opiniâtres, elle ne quitta plus la voie de la mortification dans laquelle elle était résolûment entrée.

Amie du silence, on ne lui entendit jamais proférer une parole inutile pendant les longues années qu'elle passa à Unterlinden.

Aucune de ses compagnes ne fut plus assidue qu'elle aux offices; elle ne manqua d'y assister qu'en de très-rares occasions, alors que les forces physiques lui faisaient absolument défaut. Ce fut au chœur que la très-sainte Vierge commença à avoir avec elle de mystérieux entretiens. Souvent Adélaïde passait de longues

heures agenouillée aux pieds de l'image de Marie, et perdue dans la contemplation; les autres religieuses lui ayant demandé si la Mère de Dieu ne lui parlait pas, elle leur répondit avec un mouvement de joie extrême : *Oui, oui, elle me parle, elle sourit en me regardant.* Quelquefois aussi, lorsqu'on entonnait le *Salve Regina*, elle semblait hors d'elle-même et s'écriait : *Chantez, chantez, mes sœurs, car la Reine du ciel est ici.*

Bientôt les phénomènes mystiques les plus remarquables se multiplièrent dans la vie d'Adélaïde de Rheinfelden; le Seigneur rémunérait ainsi la parfaite fidélité avec laquelle elle correspondait à la grâce.

Un jour, tandis qu'elle traversait le cloître, elle vit le ciel ouvert, la gloire et le bonheur des élus; parlant par obéissance de cette admirable vision, elle se borna à répéter les paroles de l'Apôtre : « L'œil n'a point vu, « l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a « jamais compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'ai- « ment. »

En une autre occasion, elle était réunie à ses compagnes pour le travail commun, et elle tenait son fuseau. L'extase s'empara d'elle, et telle était l'ardeur de l'amour qui remplissait son cœur, que tout à coup les religieuses aperçurent des rayons très-brillants qui s'échappaient de l'extrémité de ses doigts.

Plusieurs fois le Seigneur daigna la communier lui-même. Cette participation surnaturelle au très-saint sacrement de l'Eucharistie était accompagnée de lumières extraordinaires.

Adélaïde, comblée des faveurs célestes, avançait à pas rapides dans la voie étroite; son seul désir était de plaire à l'auteur de tout bien, de se donner entièrement à Lui, et de conserver la parfaite pureté de sa conscience. Éveillée ou endormie, elle était toujours en présence de Dieu; des prières, des oraisons jaculatoires s'échappaient de ses lèvres tandis qu'elle était livrée au sommeil; elle avait su réduire son corps à l'état de docile instrument de l'âme; et n'ayant d'attache pour rien de ce qui est passager, les biens de la terre ne lui inspiraient que du mépris, ou au moins une complète indifférence.

Souvent les sœurs défuntes d'Unterlinden se présentaient à elle toutes lumineuses et lui révélaient de célestes secrets. S'il advenait, tandis qu'elle jouissait de ces entretiens si pleins de charmes, que la cloche donnât le signal de se rendre soit au chœur, soit en quelque autre lieu, elle se hâtait de se séparer de *ses chères défuntes*, pour aller là où le devoir l'appelait, car elle était l'observatrice fidèle de tout ce que prescrivait la règle.

Plusieurs années après avoir prononcé ses vœux, Adélaïde reçut la nouvelle de la mort du révérend frère Rodolphe de Rheinfelden, dominicain de la maison de Bâle, et autrefois son époux. Elle se rendit au chœur sans perdre un instant, et se prosterna tout en larmes devant le saint tabernacle, en priant Dieu de donner le repos éternel à cette âme si chère. Mais alors elle vit Rodolphe au milieu des flammes du purgatoire, en proie à de très-cruels tourments; il fixa sur elle un

long regard profondément triste, comme pour réclamer ses suffrages, puis il disparut. Adélaïde résolut de ne cesser de prier et de redoubler ses mortifications, afin d'obtenir la prompte délivrance de celui qui avait été le compagnon de sa jeunesse. Quelques jours plus tard, Rodolphe se présenta de nouveau à elle; cette fois il était pénétré de lumière, et son extérieur exprimait une joie et un bonheur ineffables. Il remercia Adélaïde de l'avoir secouru, et lorsqu'elle lui demanda quel était son état actuel, il lui répondit : *Je jouis de la vision de Dieu, d'une félicité parfaite, qu'aucune vicissitude ne trouble et qui durera éternellement.*

Bientôt après, la religieuse dont nous écrivons l'histoire fut ravie en extase et conduite par son ange gardien au purgatoire. Elle y vit une quantité innombrable d'âmes livrées à de très-vives souffrances. Chaque péché y avait son châtiment particulier proportionné à sa gravité, et les âmes enfermées dans ce lieu terrible ne pouvaient ni mériter ni démériter, et étaient complétement passives.

Adélaïde vit que toute faute, grave ou légère, doit être expiée et punie pour satisfaire à la justice divine, et que les tourments du purgatoire, égaux en intensité à ceux de l'enfer, n'en diffèrent que parce qu'ils ne sont ni éternels, ni accompagnés de la peine du dam. Cependant il lui fut montré également que les âmes détenues dans le lieu de l'expiation sont parfaitement satisfaites de s'y trouver ; elles supportent avec joie les douleurs qui détruisent en elles la rouille du péché, c'est-à-dire l'obstacle qui les tient éloignées du

bien suprême, à la possession duquel elles aspirent avec une ardeur qu'aucune expression ne saurait peindre. Adélaïde reconnut dans le purgatoire plusieurs personnes avec lesquelles elle avait eu des rapports sur la terre; elle ne voulut d'ailleurs pas dire tout ce qui lui avait été révélé dans cette vision, et n'en parla jamais que par obéissance et en termes très-brefs.

Elle en eut, peu de moments après, une seconde, infiniment consolante. Elle entendit dans les airs un bruit semblable à celui que produirait le mouvement d'une grande armée, et qu'accompagnaient des chants de triomphe. S'étant précipitée à la fenêtre, elle aperçut, au milieu d'un immense foyer de lumière, une troupe nombreuse d'âmes délivrées du feu purificateur. Elles s'élevaient vers les régions célestes avec une jubilation impossible à décrire. Ces âmes bienheureuses, brillantes et belles, s'avançaient deux à deux, dans un ordre admirable; elles traversaient légèrement l'atmosphère, en chantant des cantiques d'action de grâces d'une douceur infinie. Une innombrable quantité d'anges leur faisait cortége et les comblait d'honneurs. Adélaïde, lorsqu'elle rendit compte de cette vision à son directeur spirituel, ajouta que la parole humaine ne pouvait faire comprendre l'immensité de la félicité et de la gloire que le Seigneur accordait à ses élus. Le souvenir en resta toujours vivant dans son cœur et dans sa mémoire.

A quelque temps de là, vers l'heure du lever du soleil, elle fut encore ravie en extase. Elle vit la sainte Vierge couronnée d'étoiles, assise dans le labora-

toire (1) du couvent. Les sœurs du monastère et une foule de personnages des deux sexes l'entouraient. Marie écoutait avec bienveillance les prières qui lui était adressées, et donnait des avis et des conseils à ceux qui lui en demandaient. Adélaïde, placée à distance, n'osait s'approcher; mais la Mère de Dieu lui ayant fait signe de la main, elle s'avança en disant : *Très-pieuse dame, mes péchés me sont-ils remis?* Et Marie lui répondit : *Mon Fils les a tous effacés.* Après avoir ouï ces paroles, Adélaïde revint à elle; rentrée dans son état naturel, elle éprouva un regret si poignant de n'avoir pas sollicité également la rémission des péchés de sa fille Sophie, religieuse à Unterlinden, qu'elle passa la journée et la nuit suivantes dans les gémissements et les sanglots. Mais la sainte Vierge, touchée de sa douleur, lui apparut et lui annonça que Sophie avait obtenu la même grâce qu'elle.

Ces deux apparitions de la Mère de Dieu furent le prélude d'une faveur plus grande encore. Adélaïde était en prières peu avant les matines, lorsque soudain elle sentit une vive flamme descendre du ciel, faire invasion dans son cœur, le remplir et y détruire jusqu'à la dernière trace du péché; puis elle éprouva un inexrimable sentiment de bien-être, et elle vit, à la clarté de la lumière divine, son âme, parfaitement pure, séparée de son corps, planant au-dessus de lui, et pénétrée de gloire et d'amour.

Adélaïde s'efforça dès lors, avec plus d'énergie que

(1) Lieu où se réunissaient les religieuses pour travailler en commun

jamais de tenir ses sens en servitude, afin que rien ne pût ni ternir la pureté que Dieu avait miséricordieusement accordée à son âme, ni y faire rentrer la souillure du péché. La vision dont nous venons de rendre compte se renouvela après un assez long intervalle, et en cette occurrence Adélaïde vit son âme encore plus belle, plus élevée en dignité et plus pénétrée de lumière que la première fois, car elle avait accompli depuis lors un grand nombre d'actes héroïques et de bonnes œuvres, et la justice éternelle récompense avec la plus magnifique libéralité chaque progrès dans la vertu.

Étant au chœur la veille du dimanche des Rameaux, Adélaïde entendit *une voix qui résonnait très-doucement dans la partie la plus intime de son cœur* et qui lui dit: « Je suis votre but et votre terme. » Un instant après la voix ajouta : « J'ai tourné vers moi votre vie et toutes « vos intentions, je vous ai affermie en moi pour l'é« ternité ; j'ai rendu votre volonté tellement conforme à « la mienne, qu'aussitôt après avoir terminé votre exis« tence terrestre, vous viendrez à moi qui suis votre fin « dernière ; et vous me serez immédiatement unie à ja« mais, sans pouvoir être retardée par aucun obstacle. »

Dans le temps où Adélaïde remplissait les fonctions de prieure, un frère convers, au service de la maison, négligea à plusieurs reprises l'accomplissement de ses devoirs. Adélaïde lui adressa quelques reproches à ce sujet ; mais elle y mit moins de sévérité, peut-être, qu'une rigoureuse justice ne l'eût exigé. Sa conscience fut ensuite étrangement troublée à ce propos ; elle se

dit qu'elle avait manqué au devoir le plus essentiel d'une bonne supérieure, et que sa lâcheté pourrait compromettre le salut du frère en question. Dans son angoisse, elle passa la veille de la fête de Noël à prier pour cet homme, à implorer pour lui la miséricorde divine, et pour elle-même le pardon de la faute qu'elle se reprochait avec tant d'amertume. Mais vers le milieu de la nuit elle fut ravie en extase, et transportée dans la céleste Jérusalem, où elle contempla la gloire de Dieu et de ses élus. Elle se vit ensuite ramenée vers la terre, et introduite dans la grotte de Bethléhem. Le petit Sauveur venait de naître et reposait dans la crèche; sa Mère et saint Joseph étaient à ses côtés dans l'attitude de l'adoration, et une multitude d'anges l'entouraient. Il était le plus beau des enfants des hommes, lumineux et souriant; on voyait réunies dans sa personne une majesté infinie et les grâces du premier âge. Adélaïde s'agenouilla à côté de la crèche; elle y resta longtemps plongée dans la contemplation, et plus elle regardait l'enfant divin, plus aussi son cœur s'unissait à celui du Sauveur et se remplissait d'amour et de consolation. Jésus fixa sur elle un long et bienveillant regard, et lui révéla, sans toutefois lui parler, qu'elle ne devait plus avoir aucune inquiétude pour le frère convers, cause de ses angoisses et de ses larmes, parce que son bonheur éternel était assuré.

Adélaïde eut plusieurs révélations semblables à celle dont nous venons de parler; le Seigneur lui donna l'assurance du salut de diverses personnes qui s'étaient recommandées à ses prières.

« Jésus se plut aussi à faire connaître aux compagnes de la bienheureuse sœur qui nous occupe (1), la grandeur des vertus et des mérites de cette sainte âme. Il apparut à une très-pieuse religieuse de la maison, et lui désignant Adélaïde, il dit : *Humilitas ipsius profunda atque vera exaltat eam semper in conspectu meo : patientia vero ejus firma ac constans multiplicat eam valde in præmiis meritorum, charitas autem illius erga Deum perfecta fundat eam in gratia Dei et radicat, nec adversitate aliqua commovebitur in æternum.* « Sa pro-
« fonde et vraie humilité l'exalte sans cesse en ma pré-
« sence ; sa patience ferme et constante multiplie de
« plus en plus ses mérites ; sa charité parfaite envers
« Dieu l'affermit et l'enracine dans la grâce, et jamais
« aucune adversité ne pourra l'ébranler. »

Le Seigneur voulut manifester une seconde fois à quel point Adélaïde lui était chère. La religieuse dont nous venons de parler la vit un jour parfaitement pénétrée de lumière ; elle aperçut son cœur, semblable à un cristal très-pur, brillant d'un éclat extraordinaire, et elle entendit une voix qui disait : *Talis est dilecta mea, nec mentis ipsius puritas poterit vitiorum maculis obscurari :* « Telle est ma bien-aimée, les taches des
« vices ne pourront ternir la pureté de son esprit. »

Bientôt après, tandis qu'Adélaïde était en prière, ses compagnes la virent entourée de rayons éclatants qui pénétraient dans la partie la plus intime de son être.

(1) Ap. Pez, l. c., p. 192.

Comblée des faveurs célestes, ayant reçu du Seigneur l'assurance que tous ses péchés étaient effacés et oubliés, et qu'elle arriverait au ciel sans passer par le purgatoire, Adélaïde éprouvait une peine profonde d'avoir offensé quelquefois un Dieu si bon et si miséricordieux. Bien que toutes ses fautes eussent été fort légères, elle se les reprochait comme autant de crimes et d'actes de révolte de la plus vile des créatures contre le Roi des rois. Emportée par le zèle, par l'amour, et par le sentiment de ce qui est dû à la justice éternelle, elle entra un jour en lutte contre le Seigneur, et lui demanda avec une sainte hardiesse et un courage héroïque de ne point l'épargner, de punir rigoureusement ses iniquités sans lui faire grâce de rien. Jamais, peut-être, elle n'avait prié avec plus de ferveur et d'énergie qu'en cette occasion. Les péchés de sa vie entière lui revenaient à la mémoire, aucune circonstance n'y était oubliée; humble et contrite, elle les présentait à Dieu l'un après l'autre, et le suppliait de venger sa gloire outragée et de la châtier comme elle le méritait.

Mais Jésus, après avoir écouté longtemps les plaintes de la bienheureuse sœur, prit à son tour la parole et lui dit : « J'oublie les fautes de ceux qui m'aiment; les « vôtres sont depuis longtemps effacées, ma fille; ces- « sez donc de me demander de les punir. »

Nous savons qu'Adélaïde, en entrant au couvent des Unterlinden, y était venue avec sa fille Sophie, alors encore en bas âge. Élevée par sa mère, Sophie marcha sur les traces d'une aussi parfaite institutrice. Elle

était, au rapport de Catherine de Gebwiller (1), un modèle de pureté et d'innocence, et jamais elle ne ternit la blancheur de sa robe baptismale. Elle se reprocha, jusqu'au moment de la mort, d'avoir éprouvé un léger sentiment d'envie, une fois et étant enfant, en pensant aux demoiselles du monde qui sont couvertes d'ornements lorsqu'elles se marient et qui s'entendent appeler *Domina*. C'était là le grand péché de sa vie; elle s'en accusait souvent avec un vif repentir et une confusion extrêmes.

Sophie de Rheinfelden, observatrice très-scrupuleuse de la règle, était d'une assiduité exemplaire au chœur et au travail. Elle se distinguait surtout par l'humilité et l'obéissance. « Jamais, dit notre biographe, tant qu'elle vécut, on ne la vit chercher une excuse, ou faire un mouvement indiquant la contrariété, lorsqu'un ordre lui était donné. Semblable à la violette, modestement cachée sous l'herbe, elle réjouissait ses compagnes par le doux parfum de ses vertus sans en avoir conscience, et elle célait le plus possible les grâces dont la comblaient Notre-Seigneur et Notre-Dame. »

Sophie mourut à un âge peu avancé. Au moment où elle touchait à ses derniers moments et où les signes avant-coureurs de la fin se manifestaient déjà, les religieuses, rangées autour de sa couche, commencèrent à réciter les prières des agonisants. Mais alors le visage de la mourante s'illumina; une béatitude céleste anima son regard et fit comprendre

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXXIV, p. 256 et seq.

aux assistantes qu'elle était admise à participer à la félicité des élus avant d'avoir quitté son corps mortel. Puis, tout à coup, Sophie, pénétrée de lumière, parut devenir diaphane, et sa joie, trop puissante pour rester contenue dans son cœur, s'épancha. Elle entonna un merveilleux cantique dans lequel elle célébra les grandeurs du Sauveur des hommes et de sa Mère immaculée. Ce chant doux et sublime, comme celui que les anges accompagnent de leurs harpes d'or, dura deux heures. Lorsque Sophie se tut, les sœurs lui présentèrent à boire; elle leur répondit : *Je ne boirai plus ici-bas, je vais boire bientôt aux sources de la vie éternelle*. Après avoir prononcé ces mots, elle recommença à chanter; mais dans ce dernier chant elle n'articula plus que la parole *amen*, qu'elle modula à l'infini en accents dont la suavité surpassa encore celle de son premier cantique. Ses compagnes lui ayant demandé pourquoi elle répétait si souvent le même mot, elle leur dit avec quelque difficulté : « Je veux chanter « tant que je vivrai ; je ne puis plus prononcer de lon« gues phrases..., et je cherche à exprimer, par les « modulations que je fais subir à l'expression *amen*, le « bonheur que je ressens et la beauté de ce que j'ai « vu. » Ayant parlé ainsi, elle reprit son chant; ses *amen* devinrent de plus en plus doux, de plus en plus joyeux, et se confondirent enfin avec son dernier soupir.

Un mois après la mort de Sophie de Rheinfelden, l'une des sœurs veillait dans le dortoir; elle vit apparaître la défunte; elle était belle, glorieuse et brillante,

et la regarda pendant fort longtemps avec le sourire des bienheureux. La vision disparut lorsque le soleil commença à blanchir à l'horizon.

Au temps où Adélaïde et Sophie de Rheinfelden entrèrent à Unterlinden, une femme très-pieuse vivait à Siegolsheim, bourg voisin de Colmar (1). Elle se nommait aussi Adélaïde, et pratiqua sa vie durant la mortification à un degré héroïque ; ses parents l'avaient forcée, étant très-jeune encore, à épouser un mari brutal et impie. Adélaïde avait fait vœu, au sortir de l'enfance, de consacrer sa virginité au Seigneur et de vivre pour lui seul. Elle eut recours à la Mère de Dieu et la supplia de lui venir en aide, afin qu'elle pût rester fidèle à sa promesse, et Marie agréa la requête. Tous les soirs, quand arrivait l'heure du coucher, Adélaïde s'agenouillait et se mettait en oraison ; elle passait ainsi les nuits entières, et lorsque parfois le sommeil s'emparait d'elle d'une manière insurmontable, elle s'étendait une heure ou deux sur la pierre nue, en été aussi bien qu'en hiver ; pendant vingt années elle ne connut pas d'autre lit. Son mari l'accablait de mauvais traitements ; bien qu'il fût riche, il la privait de nourriture et lui donnait à peine quelques haillons pour couvrir sa nudité. « Adélaïde (2) ne se plaignait jamais et suppor-
« tait tout avec joie ; elle n'avait qu'un désir, celui de
« se conserver chaste et pure à son céleste fiancé ;
« qu'une espérance, celle de posséder un jour les biens
« éternels. » Non contente de ce qu'elle avait à endu-

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLV, p. 340 et seq.
(2) *Ibid.*

rer de la part de son époux, elle se condamnait à de longues abstinences, à de rudes travaux, et elle consacrait à l'accomplissement de bonnes œuvres le temps qu'elle ne donnait pas à la prière.

Dieu prouva par un éclatant miracle que la conduite d'Adélaïde lui était agréable. On était au temps des vendanges. Des religieux mendiants qui faisaient la quête suivant leur coutume, et passaient de porte en porte, en demandant qu'on leur fît don des vivres nécessaires à leur entretien, se présentèrent à la maison d'Adélaïde. Son mari était absent; mais, touchée de l'air humble et mortifié des frères, elle n'hésita pas et vida dans le tonnelet qu'ils traînaient avec eux quatre grandes amphores pleines de vin nouveau. Puis, après avoir versé de l'eau dans les amphores, elle eut recours à Dieu avec une confiance enfantine et lui dit : « Seigneur, vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent « en votre miséricorde; je vous supplie de convertir « en vin, par votre toute-puissance, l'eau qui est contenue dans ces vases; car vous savez qu'autrement « le maître de ces lieux me tuera à son retour, pour « me punir d'avoir été charitable. » Et au moment où elle achevait sa prière l'eau fut changée en un vin parfait. « L'excellence du liquide fit découvrir au mari ce qu'Adélaïde avait fait, ajoute l'historienne; mais comme il y trouva son avantage, il ne la châtia pas. »

Après qu'Adélaïde eut supporté son martyre durant vingt années, son époux mourut; lui rendant le bien pour le mal, elle lui prodigua ses soins les plus assidus pendant sa dernière maladie, et lui rouvrit les portes

du ciel en lui faisant accepter avec reconnaissance des douleurs très-vives en expiation des péchés de sa vie passée. Demeurée vierge, et fidèle au vœu qu'elle avait fait dans sa première jeunesse, Adélaïde voulut consacrer au Seigneur, sans aucun partage, les années qu'elle avait à passer encore sur la terre. Elle alla frapper à la porte des Unterlinden, demanda aux religieuses de l'admettre en qualité de servante de cuisine, et fit à la maison l'abandon des propriétés qu'elle avait héritées de son mari. On ne put jamais lui faire accepter d'emploi plus élevé que celui qu'elle avait postulé. Mais Dieu se plaît à exalter les humbles; il combla Adélaïde de grâces et de richesses spirituelles, et la fit arriver à un très-haut degré de sainteté.

Elle avait toujours été très-dure à elle-même, cependant elle redoubla de sévérité après son entrée au couvent; elle se flagella avec des branches armées de longues épines, se ceignit les reins de cordes et de chaînes, se priva de sommeil et de nourriture, passa de froides nuits d'hiver plongée jusqu'au cou dans de l'eau glacée : en un mot, elle considéra son corps comme son esclave rebelle, qui ne pouvait être tenu en respect qu'à force de mauvais traitements.

Sa vie était une prière continuelle, et telle était l'ardeur de son amour, que ce feu intérieur réagissait sur la nature physique; souvent ses membres devenaient brûlants au toucher, et l'on voyait une sueur perlée s'échapper de tous ses pores et couler en grosses gouttes jusqu'à terre.

La très-sainte Vierge, sa protectrice, pour laquelle elle continuait à avoir la plus tendre dévotion, et Notre-Seigneur lui-même, lui apparaissaient et avaient avec elle de mystérieux entretiens. Jésus lui annonça que les péchés de sa vie entière étaient effacés, et qu'au moment de la mort il la recevrait immédiatement dans les tabernacles éternels.

Adélaïde de Rheinfelden était prieure d'Unterlinden lors du décès d'Adélaïde de Siegolzheim. Dans les journées qui suivirent le passage de la pieuse servante à une meilleure vie, la prieure la vit plusieurs fois « resplendissante à l'égal du soleil, rassasiée de gloire et de bonheur et planant doucement au-dessus des lieux où elle avait pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque (1). »

Heltrade, simple sœur converse, qui se trouvait dans la maison d'Unterlinden en même temps qu'Adélaïde de Siegolzheim, fut la digne émule de ses vertus et de sa dévotion envers la sainte Vierge. Pour faire connaître cette bienheureuse sœur, il importe de reprendre son histoire d'un peu plus haut, et de reproduire les détails que nous transmet la biographe contemporaine (2).

Heilrade, originaire du village de Horbourg (3), y avait épousé, étant fort jeune, un homme qui possédait un domaine assez considérable. « Le mari et la femme étaient deux personnes justes devant Dieu, dit notre

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLV, p. 340 et seq.
(2) Ap. Pez, op. cit., ch. XXXIX, p. 306 et seq.
(3) Horbourg, village voisin de Colmar, occupe, à ce que l'on croit, l'emplacement de l'antique cité d'Argentuaria.

historienne, en se servant des expressions de l'Évangéliste (1); ils marchaient dans la voie de tous les commandements et de toutes les lois du Seigneur, sans qu'on leur pût rien reprocher, » et ils se distinguaient surtout par le zèle qu'ils mettaient à l'accomplissement des œuvres de charité et de miséricorde.

Mais au temps où ils vivaient, les partis divisaient l'Alsace; des guerres fréquentes désolaient le pays; des hordes pillardes, qui exerçaient d'affreux ravages, le sillonnaient en tout sens. Or, une nuit, l'une de ces hordes arriva à Horbourg, et fit invasion dans la demeure du mari de Heilrade avec l'intention de l'égorger. Les hommes qui la composaient, armés de torches, se mirent à parcourir la maison en proférant d'affreux blasphèmes; mais, bien qu'ils passassent à plusieurs reprises devant la porte, simplement entrebâillée, de la chambre où se trouvait le vertueux couple, ils ne la virent point, car Heilrade et son mari s'étaient agenouillés et demandaient à la Mère de Dieu de les protéger, et Marie, qu'on n'invoque jamais en vain, avait fait disparaître cette porte aux yeux de la troupe ennemie. Fatiguée de l'inutilité de ses recherches, celle-ci partit enfin, en emmenant les chevaux et le nombreux bétail qui se trouvaient dans les écuries de la maison. Aussitôt qu'elle se fut éloignée, les deux époux se rendirent à l'église et passèrent le reste de la nuit en prière, devant une image de la sainte Vierge qui y était exposée à la vénération des fidèles. En

(1) Luc, I, 6.

rentrant chez eux, ils virent avec autant de surprise que de joie toutes leurs bêtes rangées auprès des étables, et attendant leur nourriture accoutumée.

Heilrade, ayant perdu son mari, se fit recevoir à Unterlinden en qualité de sœur converse; elle y fut accompagnée de sa fille unique, et y servit le Seigneur jusqu'au jour de sa mort.

Se souvenant toujours de la manière miraculeuse dont elle et son époux avaient été préservés lors de l'invasion de leur maison, elle ne cessait de rendre grâces à Jésus et à sa très-sainte mère. Bien que chargée d'une grande partie des travaux intérieurs du monastère, ses nombreuses occupations ne lui faisaient jamais négliger la prière; sa vie était en quelque sorte une oraison non interrompue; elle trouvait une douceur particulière au *Pater* et à la *Salutation angélique;* elle les répétait *mille* fois au moins chaque jour, et leur découvrait toujours un charme nouveau.

Au bout d'un certain temps Heilrade tomba gravement malade. La sainte Vierge soutint le courage de sa dévouée servante par plusieurs aimables apparitions. Un jour aussi la pieuse sœur entendit pendant une heure une céleste mélodie qu'accompagnaient des voix angéliques; leur suavité et leur harmonie la remplirent d'une joie extrême, et elle sentit un nouveau principe de vie, une séve inconnue qui pénétrait dans toutes les parties de son corps et y détruisait les germes de la maladie. Lorsque les voix venues d'en haut cessèrent de se faire entendre, elle quitta sa couche parfaitement guérie. Mais le céleste

concert se répéta trois fois encore dans les trois journées suivantes. La prieure ayant ordonné à Heilrade de lui rendre compte de ce qui lui était advenu, elle lui en fit le récit fidèle, et elle ajouta : « Je vous assure, « ma très-vénérée mère, que j'ai été si comblée de « grâces, et qu'une si claire vue de la magnificence « et de la bonté de Dieu m'a été donnée durant cette « heure bénie, qu'elle eût été suffisante pour compen- « ser quarante années des plus rudes labeurs et des « plus effroyables pénitences. »

La sœur dont nous parlons passa une fois toute la nuit de Noël agenouillée à côté de la crèche, en contemplation du mystère de la Nativité. Vers le matin, se sentant très-fatiguée, elle s'assit un instant sur un escabeau, et alors elle entendit la voix de Jésus qui lui disait : *Pete a me quod vis :* « Demandes- « moi ce que tu voudras. » Ivre de joie et ravie hors d'elle-même, elle se précipita à genoux, répandit toute son âme, tout son cœur, tout son esprit devant le Seigneur, et lui demanda le parfait accomplissement de son adorable volonté en elle-même et en toutes ses compagnes.

A quelque temps de là, Heilrade s'approcha avec sa dévotion habituelle du banquet eucharistique; mais au moment où elle venait de recevoir le pain de vie, toute douceur, toute consolation sensible lui furent enlevées. Jamais pareille chose ne lui était arrivée. Pleine d'épouvante, elle se mit à verser des larmes très-amères, et à examiner douloureusement sa conduite pour découvrir le péché qui lui faisait encourir un si terrible

châtiment. Toutefois le Seigneur, touché de sa profonde affliction, s'empressa de la rassurer, et une voix très-douce lui dit : « Que puis-je faire de plus pour vous, « ma fille, après vous avoir donné mon Fils bien-« aimé? » Alors toutes les joies du ciel firent invasion dans le cœur de Heilrade.

CHAPITRE VII

Suite du précédent. — Stéphanie de Ferrette. — Berthe de Rouffach. — Hedwige de Gundolsheim. — Tuda de Colmar. — Élisabeth de Senheim. — Éligente de Soulzmatt. — Rinlinde de Biseck. — Adélaïde de Muntzenheim. – Mechthilde de Colmar. — Gertrude de Saxe.

Stéphanie de Ferrette était la contemporaine des religieuses dont nous venons de raconter l'histoire (1). Fille de Frédéric comte de Ferrette, l'un des plus illustres seigneurs de la province, d'une beauté peu commune, riche et intelligente, tous les biens de la terre lui étaient échus en partage; mais Stéphanie méprisait ces avantages; ses pensées étaient toutes pour le ciel. Dès sa première enfance, elle se distingua par une dévotion très-tendre envers la sainte Vierge; elle fit de la Reine du ciel la confidente de ses désirs, de ses pensées, de ses espérances. Elle aimait à se retirer dans le lieu le plus soli-

(1) Op. cit. Ap. Pez, ch. XVI, p. 112 et seq.

taire du vaste château de son père pour épancher son cœur devant Marie.

Lorsque Stéphanie eut atteint sa dix-huitième année, ses parents voulurent la marier; plusieurs très-grands personnages briguèrent sa main. Toutefois les pensées de mariage n'inspiraient qu'horreur et répugnance à la jeune comtesse; elle voulait vivre pour Dieu seul et consacrer sa virginité à Jésus.

Ce fut, suivant sa coutume, à la Mère de Dieu qu'elle s'adressa dans cette occasion critique. Elle fit vœu de réciter tous les jours, à genoux et pendant une année, cent cinquante fois la *Salutation angélique*, suppliant Marie d'intercéder, afin qu'elle devînt contrefaite, épileptique, ou qu'une autre maladie quelconque la rendît incapable de se marier. Stéphanie fut exaucée; sa santé avait été jusqu'alors très-florissante; elle la perdit d'un moment à l'autre, et fut livrée aux souffrances les plus cruelles et les plus variées. Ses parents, la voyant dans cet état, la firent entrer au monastère des Unterlinden. « La comtesse de Ferrette y passa cin-
« quante années, sujette à de si terribles misères
« physiques, qu'elle put dire en toute vérité avec le
« roi-prophète (1) : *Defecit in dolore vita mea, et anni*
« *mei in gemitibus* : « Ma vie s'est écoulée dans la dou-
« leur, mes années se sont passées dans les gémisse-
« ments. »

Cette âme privilégiée sortit enfin de ce long purgatoire pure comme l'or qui a passé par la fournaise. Au

(1) Ps. xxx.

moment où elle mourut, une odeur délicieuse se répandit dans le monastère ; ce doux parfum, véritable émanation du ciel, rendit immédiatement la santé à l'une des sœurs qui était gravement malade.

Comme Stéphanie de Ferrette, Berthe de Rouffach était noble, riche et belle ; comme Stéphanie également, elle fut, dès l'enfance, une fidèle servante de la Mère de Dieu (1), et lorsqu'elle arriva à l'âge de raison, elle résolut de consacrer sa virginité au Seigneur. Elle prit l'habit dominicain dans la maison des Unterlinden.

Voici le portrait qu'en fait notre biographe : « Berthe, dit-elle, suivit avec courage la voie que nous a tracée le Sauveur ; jamais elle ne s'en détourna. Elle fut une zélée imitatrice de toutes les vertus dont Jésus a été le plus parfait modèle. On peut dire non-seulement qu'elle marcha dans cette voie divine, mais qu'elle y courut, ou plutôt encore qu'elle y vola. Elle remplissait avec délices toutes les prescriptions des constitutions de l'ordre dominicain ; et elle fut une des colonnes les plus fermes de notre monastère. »

Bien que très-délicate de santé, Berthe ne regagna jamais sa couche après le chant des matines, pendant quarante ans. Elle se privait des douceurs du sommeil, pour rester prosternée au pied des autels et rendre de continuelles actions de grâces à Dieu. Tout son temps était consacré au travail et à la prière.

(1) Op. cit. Ap Pez, ch. xx, p. 139 et seq.

Arrivée à l'âge de soixante-dix ans, elle fut frappée de paralysie et perdit si complétement l'usage de ses membres, qu'elle ne put plus faire le moindre mouvement sans assistance étrangère. Elle resta ainsi bien des années en proie à de vives douleurs; mais, loin de se laisser aller à l'impatience, elle ne cessait de remercier le Seigneur qui daignait la visiter; malgré son état de langueur, elle ne voulut jamais être dispensée du jeûne, ni d'aucune des sévérités de la règle.

Berthe se trouvait un jour seule, étendue sur son grabat; les sœurs d'Unterlinden étaient réunies à l'église pour la célébration du saint sacrifice de la messe. Soudain une harmonie incomparable frappa ses oreilles; elle entendit d'innombrables voix angéliques qui formaient un chœur; modulées à l'infini, elles chantaient un cantique dans lequel dominaient les mots *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus Deus Sabaoth*. Les voix les plus hautes lançaient à travers l'espace, avec l'intonation de la jubilation et du triomphe, ces paroles sacrées et mystérieuses qui proclament l'unité de Dieu en trois personnes. Le concert divin finit au moment où les religieuses, sortant de l'église, revinrent auprès de leur compagne; mais il recommença le lendemain à la même heure; tous les jours, pendant plus de deux ans, les anges récréèrent Berthe de leurs chants tandis qu'elle se trouvait seule, et telle fut la joie qui remplit son cœur, qu'elle sembla avoir perdu complétement la conscience et le sentiment de ses infirmités.

Cependant Berthe devait obtenir des grâces plus

grandes encore; elle approchait du moment où le juste Juge se disposait à lui décerner la couronne qu'elle avait méritée par sa constance dans un long et pénible combat; déjà les signes précurseurs de l'agonie se manifestaient, lorsque la malade se vit entourée d'une très-vive lumière. Au milieu de la céleste clarté se trouvaient Notre-Séigneur et sa Mère, qu'accompagnaient un grand nombre d'anges et de saints. Marie prit d'abord la parole, et dit à Berthe qu'elle venait la récompenser de la fidélité avec laquelle elle l'avait toujours servie, en l'assistant à l'article de la mort; puis Jésus lui remit tous ses péchés, et lui annonça que bientôt elle lui serait unie pour l'éternité. La vision disparut, laissant la mourante pleine d'une ineffable consolation.

La sœur qui la veillait depuis fort longtemps, étonnée de la voir calme, joyeuse au moment suprême, la supplia de lui dire ce qui lui était advenu, et Berthe, ravie, s'écria : *Notre-Seigneur Jésus et la sainte Vierge m'ont comblée de biens et d'un bonheur que je ne saurais exprimer*. Puis, après s'être recueillie un instant, elle raconta à sa compagne tout ce qui lui était arrivé depuis deux années; elle n'oublia ni les concerts angéliques ni la vision, et elle ajouta que Jésus et Marie lui avaient promis de l'assister encore à ses derniers instants. La sœur ayant entendu ce merveilleux récit, s'empressa d'en faire part à la prieure et à la communauté. Toutes les religieuses accoururent autour de la couche de Berthe, et celle-ci leur répéta ce qu'elles venaient d'entendre, le sourire sur

les lèvres, la joie dans le regard, mais d'une voix déjà brisée par la mort. Alors les sœurs la supplièrent, si la parole devait lui être ôtée, de lever la main lorsqu'elle verrait le Seigneur, sa très-sainte mère et leur glorieux cortége. Elle y consentit; après un moment de silence elle dit : *J'entends déjà la suave harmonie des chants angéliques, où est la prieure?* Et celle-ci lui ayant demandé si elle éprouvait de vives douleurs et si elle redoutait les angoisses de la mort, elle répondit : *Je n'ai ni crainte ni horreur de la mort, je ne souffre pas.* La douceur des bénédictions du Seigneur, ajoute la narratrice, avait fait disparaître toute tristesse de son cœur, toute douleur de ses membres; bientôt après le signe convenu fit comprendre à l'assistance que Berthe se trouvait en présence de la cour céleste, un joyeux éclair illumina son regard, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir. C'est ainsi que cette âme bienheureuse quitta sa prison terrestre pour aller participer au bonheur des élus; que le Seigneur soit béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il. »

Le récit de ce qui était arrivé à Heilrade de Horbourg (1) a fait connaître au lecteur la situation de l'Alsace au temps où se passaient les événements dont nous rendons compte. C'était une époque de troubles, de luttes incessantes, de guerres privées. La société présentait, à côté du spectacle des plus héroïques vertus, celui de la licence et de la barbarie poussées à l'extrême. L'histoire de Hedwige de Gundols-

(1) Ch. VI.

heim (1) nous en fournit un remarquable exemple.

Hedwige, née au château de Heidewiller, appartenait à une famille noble et riche. Douée d'une piété précoce, elle choisit, dès l'enfance, la Reine du ciel comme protectrice et modèle, et résolut de l'imiter en toutes choses, selon la mesure de ses forces, de consacrer sa virginité à Notre-Seigneur, et de se vouer entièrement à son service. Mais le père d'Hedwige avait de tout autres pensées. Cette fille était l'objet de ses préférences, et il voulait lui assurer un brillant établissement. Lorsqu'elle fut en âge de contracter mariage, il promit sa main à un jeune et puissant seigneur, sans la consulter, ni même la prévenir. Quand les parents des conjoints se trouvèrent d'accord, on réunit les deux familles, on annonça à Hedwige ce qu'on attendait d'elle, et on la présenta à celui à qui elle devait être unie. Suivant l'usage du temps, une épée nue fut apportée, afin que les futurs y posassent leurs pouces en se prêtant mutuellement le serment de fidélité. Mais la courageuse vierge, après avoir invoqué dans son cœur l'assistance de Marie, déclara qu'elle était décidée à ne jamais se marier, et elle ferma si énergiquement son poing, qu'il devint impossible de lui dégager le pouce, et même de lui faire remuer le bras. Le comte de Gundolsheim, irrité de cette résistance inaccoutumée à sa volonté, fut saisi d'un épouvantable accès de colère; sa prédilection se changea en haine; il s'écria qu'Hed-

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XVIII, p. 118 et seq. Gundolsheim est le nom d'un village alsacien voisin de Rouffach.

wige était possédée du diable, l'accabla d'une grêle de coups de pieds et de soufflets, et engagea les assistants à en faire autant. Chacun se rua sur la malheureuse enfant; on lui déchira le cou et le visage, on mit ses vêtements en lambeaux, on la traîna de chambre en chambre par les cheveux, et enfin on la jeta sur un immense tas de ronces et d'épines; bientôt tout son corps ne fut plus qu'une plaie. Pendant cette exécution barbare, Hedwige suppliait la Mère de Dieu de ne pas l'abandonner, persistait dans ses refus, et répétait qu'ayant fait vœu de virginité, rien au monde ne la rendrait parjure. Le futur, touché de cette constance héroïque, renonça à ses droits et se retira.

Mais ce n'était pas le compte de la famille de Gundolsheim. Un des oncles de la victime affirma que si on voulait la lui remettre, et l'autoriser à la traiter comme bon lui semblerait, il parviendrait infailliblement à briser son obstination. Hedwige lui fut livrée; il la lia en travers sur son cheval et partit pour son domicile, situé à une distance assez considérable; bientôt le sang coula avec abondance de la bouche et des narines de la jeune fille, son bourreau n'en fut pas touché. Arrivé chez lui, il la suspendit par les mains à une poutre très-haut placée, et lui tortura les doigts de telle façon qu'elle perdit les ongles.

Après lui avoir fait subir ce supplice pendant quelques heures, il la jeta dans une étable à porcs, et lui dit que ce lieu immonde lui servirait désormais de demeure. Ces indignes traitements ne purent ébranler la résolution d'Hedwige; seule au milieu des pour-

ceaux, privée d'air et de nourriture, elle passait ses journées et ses nuits en colloques avec la sainte Vierge et à prier pour ses persécuteurs. Enfin l'excès de la misère et de la souffrance la fit tomber malade; elle commença à languir, et sa vie parut sérieusement menacée. Son geôlier fut alors saisi de remords; il vit planer devant son âme le crime de parricide; bourreau de son propre sang, il n'eut plus un instant de repos; il alla se confesser de son péché, conduisit quelques ecclésiastiques de haute vertu auprès d'Hedwige, et leur demanda de lui tracer sa ligne de conduite future. Ils le condamnèrent à la pénitence publique, et déclarèrent que si la jeune martyre recouvrait la santé, on devait la laisser libre de suivre sa vocation et de faire profession dans une maison religieuse.

Ces conditions ayant été acceptées, Hedwige se rétablit promptement et entra à Unterlinden. Son caractère aimable la rendit chère à toutes les sœurs; elle devint une religieuse modèle, et fut pendant dix-sept ans prieure du couvent. Voici le portrait qu'en fait Catherine de Gebwiller (1): « Notre prieure et pieuse mère Hedwige de Gundolsheim, dit-elle, a été un vase d'honneur et de grâce; on ne saurait faire assez l'éloge de sa vertu, de sa ferveur et de sa pureté. Tandis qu'elle était à notre tête et placée sur le chandelier, elle a su allier la douceur à la force et à la sagesse, et se faire aimer et respecter de toutes celles qu'elle dirigeait. »

(1) Loc. cit.

Pendant son priorat, le monastère d'Unterlinden éprouva le contre-coup des malheurs publics, et se trouva plusieurs fois dans des embarras pécuniaires, bien que la maison fût une des plus riches de la province. Elle fut tirée de peine par des inconnus qui venaient remettre à la congrégation les sommes dont elle avait besoin ; ces inconnus assuraient que saint Jean-Baptiste leur était apparu, et leur avait ordonné de venir en aide au couvent dont il était le patron.

Hedwige passa à Unterlinden quarante-deux ans et cinq jours ; elle mourut trois jours après la fête de l'Épiphanie. Son confesseur, le frère Bourchard, prédicateur célèbre de l'ordre dominicain, assista à ses derniers moments. Peu de temps avant de mourir, elle lui dit : « J'ai confiance en la miséricorde de mon Sauveur, et je suis convaincue que j'aurai le bonheur de lui être unie pour l'éternité bientôt après avoir rendu le dernier soupir, si notre Père provincial et les autres vaillants et fidèles soldats du Christ, membres de notre ordre, m'assistent de leurs suffrages et de leurs oraisons. »

Le décès d'Hedwige causa à Unterlinden une douleur profonde et générale. Les sœurs, voulant se conformer au dernier désir exprimé par leur mère chérie, s'empressèrent d'écrire au Père provincial résidant à Esslingen, afin de la recommander aux prières des Frères Prêcheurs. Leur lettre existe encore (1) ; on y remarque les passages suivants : « Nous avons perdu notre

(1) Ap. Pez, loc. cit.

« prieure bien-aimée, nous sommes privées de la « direction de celle qui nous guidait dans les voies de « la religion, de la charité et de la paix. Elle a quitté « ce monde riche en mérites, et sa fin a été admi-« rable.... Nous vous supplions du plus profond de « nos cœurs de vous souvenir de cette âme si chère et « de la recommander aux suffrages des Frères et des « Sœurs de l'ordre.... Oh! que ne l'avez-vous vue, « modèle de patience et de dévotion, pendant les dix « journées qu'a duré sa dernière maladie! Que n'avez-« vous entendu les maternelles et salutaires exhor-« tations qu'elles nous a adressées!... »

Le Père Bourchard célébra les obsèques d'Hedwige en présence de la congrégation désolée, et grava les vers suivants sur son sarcophage :

Moribus ornata jacet hic soror intumulata.
Istud Prælata claustrum rexit bene grata,
Est augmentata sub ea res, laus cumulata.

Tuda de Colmar fut la contemporaine d'Hedwige. Elle était veuve (1), riche et très-considérée dans sa ville natale; ses enfants la chérissaient, et jamais les malheureux ne frappaient en vain à sa porte. Après avoir établi ses fils et ses filles, Tuda se décida à quitter le monde, où elle avait consciencieusement accompli ses devoirs, et à ne plus s'occuper que de la grande affaire de son salut. Elle entra au couvent des Unterlinden, et y servit Dieu jour et nuit, avec une

(1) Ap. Pez, op. c., ch. XXXII, p. 245 et seq.

fidélité exemplaire. « Le Seigneur et sa très-sainte mère, ajoute la narratrice, la comblaient de grâces; je raconterai en peu de mots ce que je juge propre à exciter la dévotion de ceux qui me liront; ce que je dirai m'a été rapporté par une sœur fidèle et discrète, que la pieuse veuve avait prise pour confidente de ses pensées les plus intimes. »

Une nuit, tandis que Tuda était en prière, suivant sa coutume, Jésus et la Vierge Marie lui apparurent resplendissants de gloire; en même temps il lui sembla que tout son être se liquéfiait, tant l'amour que la présence du Seigneur avait allumé dans son cœur était ardent. Jésus, s'approchant d'elle, lui dit avec l'accent du reproche tempéré par la tendresse : « Ma fille, vous ne portez pas votre croix avec « la patience et la joie dont mon bien-aimé disciple « André vous a donné l'exemple; les désagréments et « les chagrins excitent parfois vos murmures. » Après que le Seigneur eut prononcé ces paroles la vision disparut; mais Tuda, prosternée à terre, ne cessa, jusqu'à l'heure du lever du soleil, de remercier Jésus de son infinie condescendance, et loin de porter la croix à regret, elle en devint dès lors l'amante passionnée.

Le lendemain, la sœur, se trouvant encore en oraison, entendit distinctement le bruit de pas à ses côtés, sans toutefois voir personne. *Qui êtes-vous?* dit-elle. La réponse suivante lui fut adressée : *Je suis Celui qui est, et que vous avez vu la nuit dernière.* Et dans ce moment elle sentit qu'une vive flamme illuminait son esprit, et lui donnait une surprenante intelligence des lettres

sacrées, dont jusqu'alors elle n'avait eu aucune connaissance. A partir de ce jour, les offices, les leçons, les lectures pendant les repas, prirent à ses yeux une signification toute nouvelle, elle en pénétra les mystérieuses profondeurs, elle en saisit les grandeurs et les magnificences, tout ce qui jusqu'alors lui avait semblé obscur ou incompréhensible fut parfaitement clair pour elle. Tuda était devenue théologienne par infusion. Elle conserva ce don merveilleux pendant deux ans; une parole sentant l'orgueil et qu'elle adressa à l'une de ses compagnes, le lui fit perdre. A l'instant où elle venait de la proférer, le flambeau qui l'éclairait s'éteignit soudain, les saintes Écritures, les prophéties redevinrent pour elle ce qu'elles avaient été autrefois, et sa science théologique disparut à jamais; cependant les autres grâces qui lui avaient été accordées ne subirent aucune diminution.

Tuda resta la plus aimante et la plus fidèle des servantes du Seigneur, et continua à se voir l'objet de faveurs toutes spéciales. Peu de temps après l'événement que nous venons de rapporter, elle fut ravie en extase et admise aux joies inénarrables de la Jérusalem céleste. Elle se sentit tellement perdue en Dieu, qu'elle se crut délivrée de son corps, et déjà en possession de la béatitude éternelle. Mais alors la pensée lui vint qu'elle n'avait pas reçu les derniers sacrements; l'état surnaturel cessa peu à peu; « et Tuda comprit que ce qu'elle venait de voir lui avait été montré afin d'exciter de plus en plus, dans son cœur, le désir des seuls biens véritables. »

Quelques jours plus tard, elle priait avec beaucoup de ferveur, pendant la célébration de la messe, pour l'un de ses fils qui était malade et qu'elle aimait particulièrement. Au moment de l'élévation, ce fils lui apparut ; il exhalait le dernier soupir, et elle le vit présenté au Juge suprême, avec la victime auguste qui efface les péchés du monde. A ce spectacle, ses entrailles maternelles s'émurent ; elle fondit en larmes. Ses compagnes lui ayant demandé la cause de ses sanglots et de ses pleurs, elle leur répondit : *Mon fils bien-aimé vient de mourir.* En effet, elle l'avait perdu à l'instant même où il lui était apparu.

Tuda avait un second fils qui, par sa conduite, mettait en péril son salut éternel. La courageuse mère demanda à Dieu de lui enlever cet enfant, mais de permettre qu'il reçût d'abord les secours de la religion dans de chrétiennes dispositions. Elle fut immédiatement exaucée.

Élisabeth de Senheim, autre religieuse d'Unterlinden (1), « était pleine de grâces et de vertus, et sa mémoire est restée plus douce au cœur de toutes les sœurs qui l'ont connue, que le miel le plus excellent ne l'est aux lèvres de ceux qui le goûtent. » Élisabeth était animée de la dévotion la plus tendre pour la Mère du Sauveur. Sa charité envers ses compagnes ne connaissait point de bornes ; toujours elle s'efforçait de les assister dans leurs nécessités spirituelles et corporelles, et jamais, tant qu'elle vécut, on ne lui vit

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXXVII, p. 291 et seq.

un mouvement d'irritation ou d'impatience. Plusieurs fois, tandis qu'elle était en oraison, elle entendit de célestes concerts et des voix angéliques.

Élisabeth tomba gravement malade, ses souffrances furent très-grandes; elle les supporta patiemment, et sans diminuer le nombre de ses heures d'oraison. Un jour, plus accablée que de coutume, elle unissait, avec une entière résignation, sa croix à celle du Sauveur expirant, lorsqu'elle entendit la voix de Jésus qui lui disait : « Sachez, ma fille, que j'ai ordonné à « l'évangéliste saint Luc, ami particulier de ma Mère, « de vous guérir de toutes vos infirmités. » Et en ce moment Élisabeth se sentit complétement délivrée de ses douleurs; en même temps aussi une lumière céleste pénétra son esprit, et lui donna la connaissance surnaturelle des saintes Écritures qu'avait eue sa compagne Tuda. Élisabeth conserva ce don admirable tant qu'elle vécut.

Lorsqu'elle venait de rendre le dernier soupir, l'une des sœurs, affligée depuis plusieurs années de maux de tête et de dents presque intolérables, eut recours à son intercession pour obtenir sa guérison; elle fut exaucée sur-le-champ, et la congrégation rendit grâces au Seigneur qui venait de lui donner une nouvelle protectrice au ciel.

Éligente de Soulzmatt se trouvait à Unterlinden à la même époque qu'Élisabeth de Senheim. Ses parents l'avaient mariée, étant fort jeune, à un brave et loyal capitaine. A la mort de son époux, Éligente se fit recevoir parmi les Dominicaines de Colmar, avec ses

trois filles déjà en âge nubile, et elle fit l'abandon de ses biens au monastère. La mère et les filles furent des religieuses irréprochables. Éligente, en particulier, avait appris du Seigneur à être charitable, douce et humble de cœur (1). Elle servait Dieu dans les jeûnes, les veilles et les mortifications, et se disciplinait tous les jours jusqu'au sang.

Le démon s'efforça, à plusieurs reprises, de jeter le trouble dans cette sainte âme. Il lui apparut, entre autres, une nuit sous la figure d'une sœur défunte et lui dit: « Tu ne te sauveras pas, le lieu que tu occupe-« ras parmi les damnés est déjà prêt à te recevoir. » En entendant ces terribles paroles, Éligente fut saisie d'une terreur extrême; cependant elle ne perdit pas l'espérance; elle courut au chœur, s'agenouilla devant l'autel et s'écria : « Seigneur miséricordieux, ayez pitié « de moi, malgré ma profonde indignité; ne me « rejetez pas de votre face, ni dans le temps présent ni « dans la vie à venir ! » Le Seigneur, touché de sa vive douleur, lui répondit d'une voix parfaitement distincte : « Je me donnerai moi-même à vous, et nous « vous donnerons pour l'éternité tout ce que nous « possédons, mon Père céleste et moi. » Cette assurance bénie détruisit à jamais tout sentiment de crainte dans le cœur d'Éligente, une joie très-pure le remplit désormais, et elle put dire avec le Psalmiste (2) : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo conso-*

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLIII, p. 295 et seq.
(2) Ps. XCIII.

lationes tuæ lætificaverunt animam meam : « Vos consola-
« tions ont rempli mon âme de joie, à proportion des
« douleurs dont mon cœur avait été pénétré. »

Éligonte éprouvait le plus filial amour pour la sainte Vierge. Un jour qu'elle se trouvait au chœur, pendant l'office des matines, elle se mit à méditer, dans l'intervalle des Leçons, sur les grandeurs de Marie, et s'adressant à son image, elle lui dit : « O très-clémente Mère « de Dieu, Vierge glorieuse, que je suis misérable et « indigne, moi qui ne sais vous offrir tous les jours « que quelques arides salutations angéliques! » Mais au moment où elle venait de formuler cette pensée, elle se sentit doucement caressée au visage, et elle entendit une voix au timbre céleste qui prononçait les paroles suivantes : « Ma bien-aimée, vos *Ave Maria* ne « sont jamais arides, et toujours je les reçois avec joie. » « Ces mots, ajoute la biographe, rendirent encore plus ardents les sentiments dont la sœur était embrasée pour l'auguste Reine du ciel. » Éligente atteignit un âge avancé. Questionnée par la prieure, peu avant de mourir, au sujet des faveurs dont Dieu l'avait comblée, elle lui répondit avec une humble obéissance : « Jamais, dans le cours de ma vie, je n'ai demandé en « vain au Seigneur de m'accorder une grâce, tou- « jours j'ai été exaucée. »

Rinlinde de Biseck (1) était de très-illustre naissance, et abondamment pourvue des biens de la fortune. Mariée à un noble et preux chevalier, elle avait

(1) Ap. Pez, l. c., ch. XL, p. 313 et seq.

huit enfants charmants, six filles et deux garçons. Rien ne manquait au bonheur des deux époux, ils s'aimaient de l'amour le plus tendre; cependant ils résolurent de renoncer à leur félicité terrestre, et de se séparer pour se donner entièrement à Dieu et à sa très-sainte mère. Le chevalier de Biseck « quitta les « pompes et les joies du monde, dit Catherine de Geb-« willer, et se soumit au joug très-doux de Jésus-« Christ; il entra avec ses jeunes fils dans l'ordre « des chevaliers Teutoniques et en prit l'habit; il « consacra également au Seigneur ses six filles en-« core enfants, et les plaça dans différentes maisons « dominicaines; la dame de Biseck n'en conserva que « deux auprès d'elle, en faisant profession dans le mo-« nastère des Unterlinden; elle en fit de très-fidèles « servantes du Sauveur des hommes et de son auguste « mère. »

Rinlinde avait une extrême délicatesse de conscience; elle se jugeait avec la plus excessive sévérité, pleurait les moindres imperfections comme autant de péchés graves, et se regardait de bonne foi comme la plus méprisable des créatures. « Ses yeux semblaient s'être changés en deux sources de larmes, et tandis qu'elle était en prière, ou qu'elle assistait à la célébration des offices, elle en répandait sans interruption par torrents. »

Un jour, après les matines, elle entra au laboratoire, et, y ayant repris ses oraisons, elle se mit à pleurer et à sangloter avec plus d'amertume que jamais. Tandis qu'elle était livrée à cette profonde désolation, la voix

de Notre-Seigneur se fit entendre dans la partie la plus intime de son être, et lui dit : *Cur ploras et quamobrem affligitur anima tua? ego enim præsto sum tibi et in æternum tecum ero, nec te deseram, eroque merces tua sempiterna*: « Pourquoi pleurez-vous, et pour quelle « raison votre âme s'afflige-t-elle? voilà que je suis « auprès de vous, jamais je ne vous abandonnerai, et « je serai votre éternelle récompense. »

Une douce confiance succéda aux anxiétés habituelles de Rinlinde, après qu'elle eut entendu cette consolante promesse; elle fit part à ses filles de ce qui lui était advenu, en leur défendant d'en parler avant sa mort.

La sœur de Biseck continua pendant longtemps à servir le Seigneur et la sainte Vierge avec un zèle qui ne se trouva jamais en défaut, et Jésus et Marie la comblèrent de grâces.

« Je ne rapporterai, dit à ce propos Catherine de Gebwiller (1), que ce que j'ai eu le bonheur de voir moi-même. Lorsque Rinlinde était à l'agonie et semblait prête à rendre le dernier soupir, continue la biographe, un rire très-joyeux et exprimant la béatitude illumina son visage. Ses filles lui en ayant demandé la cause, elle leur fit signe de la main de ne point la troubler. Mais bientôt après elle se tourna vers elles, et leur dit : « Que désirez-vous savoir, mes chères enfants? — Mère bien-aimée, s'écrièrent-elles, avez-vous reçu du Seigneur quelque

(1) L. c.

consolation spéciale? « Rinlinde leur fit un signe de tête affirmatif, puis elle eut un nouveau mouvement de joie encore plus prononcé que le premier, et elle rendit le dernier soupir.

« Cependant Werner d'Erlebach, pieux Dominicain et confesseur de Rinlinde, lui avait administré, dès la veille, les derniers sacrements. Ayant entendu le glas funèbre, il comprit que sa pénitente venait de mourir, et se mit en prière pour le repos de cette âme qui lui avait été très-chère. Il commençait à peine ses oraisons, lorsque la défunte lui apparut revêtue du costume de l'ordre, le visage calme, exprimant une très-grande sérénité. Il lui demanda instamment de lui dire ce qui lui était arrivé au moment de la séparation de l'âme et du corps, et elle lui répondit dans les termes suivants: « Le Seigneur a jeté sur moi un « regard plein de miséricorde à l'heure de ma mort, « il m'a donné l'assurance de mon salut éternel et du « pardon de mes péchés. Et il m'a rempli d'un tel tor-« rent de douceur et de joie, que si j'avais supporté « à moi seule toutes les douleurs de l'humanité et « tous les supplices qu'ont endurés les martyrs du « Christ, j'en eusse été amplement dédommagée « par les délices de cette heure bénie. Rien n'est « comparable à la céleste consolation dont j'ai été « comblée. » Le Père Dominicain lui demanda alors si elle était admise immédiatement dans les tabernacles éternels, ou s'il lui fallait passer par le lieu de l'expiation. « Mon jugement a été prononcé, répliqua Rinlinde; je resterai au purgatoire l'espace de vingt-

sept jours, ensuite rien ne m'empêchera plus de m'élancer vers mon Créateur et de jouir de sa présence pendant l'éternité. Werner l'ayant priée de lui apparaître de nouveau lorsque les vingt-sept jours seraient écoulés, elle y consentit et disparut. Le terme arrivé, Rinlinde se présenta devant celui qui avait été son père spirituel. Son visage et ses vêtements brillaient d'un éclat qui eût fait pâlir celui du soleil, et dont le Domicain ne put supporter la vue. « Me voici, lui dit-elle, « ainsi que je vous l'avais promis; l'heure fortunée « est arrivée, je vole vers la céleste patrie. » Après avoir prononcé ces paroles, la bienheureuse s'éleva vers la région des vivants. »

Tel est le récit de Catherine de Gebwiller. Elle passe ensuite à Adélaïde de Muntzenheim (1), jeune, riche et belle orpheline originaire de Brisach. Sa famille voulait lui faire contracter un brillant mariage; mais elle s'y refusa, et déclara qu'elle ne connaîtrait jamais d'autre époux que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Bien qu'elle entrât à peine dans sa quatorzième année, elle s'exprima avec une si profonde sagacité dans l'examen que lui firent subir le vénérable évêque de Trente, lequel se trouvait alors en Alsace, et plusieurs théologiens distingués, que, d'après la décision de ces doctes personnages, elle fut autorisée à entrer à Unterlinden et à y prononcer ses vœux.

Malgré sa grande jeunesse, elle égala bientôt en sagesse et en gravité les religieuses les plus âgées. Son

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLI, p. 321 et seq.

assiduité au chœur et à tous les exercices de la maison, son amour du silence, des veilles et de la mortification, la rendirent l'objet de la vénération de toutes ses compagnes.

L'une de ces dernières eut à son sujet une fort remarquable vision. Elle aperçut dans le cloître un superbe trône sur lequel la Reine du ciel était assise dans toute la splendeur de son incomparable majesté. Adélaïde de Muntzenheim était placée devant le trône; Marie, après l'avoir regardée avec amour, tira de dessous son manteau royal trois magnifiques couronnes d'or enrichies de pierreries, les plaça sur la tête de la jeune fille, et lui dit: *Avant la fin de cette année vous serez admise aux joies éternelles.* Mais la sœur qui avait la vision s'adressa, pleine d'étonnement, à la sainte Vierge, et s'écria: « Daignez me dire, « ô très-clémente Dame, ce qu'a fait Adélaïde pour « mériter ces précieuses couronnes? — Elle a mérité « la première, répondit avec douceur la Mère de Dieu, « par la fidélité avec laquelle elle a marché sur mes « traces; la seconde, par le combat qu'elle a livré pour « conserver la fleur de sa virginité; la troisième enfin, « par la manière excellente dont elle a observé la règle « de l'ordre auquel elle appartient. »

Adélaïde mourut avant la fin de l'année, ainsi que Marie l'avait annoncé; et au moment de la célébration de ses obsèques, deux de ses compagnes, parfaitement dignes de foi, virent un globe lumineux s'élever rapidement vers le ciel et se perdre dans la région des nuages.

A cette même époque, une jeune fille appartenant à la classe moyenne vivait à Colmar. Elle se nommait Mechtilde (1), était orpheline, et consacrait son temps à la prière et à la pratique des bonnes œuvres. Un jeune et riche bourgeois de la ville, épris de la beauté de la jeune fille, résolut d'en faire son épouse. Pour parvenir à ses fins, il se rendit, avec quelques amis, dans la maison qu'elle habitait, pénétra dans sa chambre, et lui fit sa proposition en l'accompagnant de propos flatteurs et de promesses. Mechtilde lui ayant dit qu'elle était décidée à ne pas se marier, et que, servante de la Reine du ciel, elle avait fait vœu de virginité, il se livra à un accès d'emportement, et finit par tirer son épée en la menaçant de l'égorger sur-le-champ, si elle ne consentait à devenir sa femme. Pour se débarrasser de ce furieux, la jeune fille lui promit enfin que si jamais elle se mariait, elle le choisirait pour époux, de préférence à tout autre.

Cependant son persécuteur ne lui laissa pas de repos; il l'accusa même de lui avoir fait une promesse de mariage, et la cita devant les tribunaux. Mechtilde dut comparaître devant l'évêque de Bâle; mais elle y plaida si bien sa cause, et prouva si clairement que la prétendue promesse, extorquée par la violence, avait été purement conditionnelle, que le jeune homme fut débouté de sa demande.

Cette aventure eut du retentissement à Colmar. Les religieuses d'Unterlinden, voulant mettre Mechtilde à

(1) Ap. Pez., op. cit., ch. XLIII, p. 331 et seq.

l'abri de nouvelles attaques, lui offrirent de l'admettre dans leur couvent en qualité de sœur converse. Elle accepta avec reconnaissance, et devint un sujet d'édification pour la maison. Voici ce que dit d'elle Catherine de Gebwiller :

« Mechtilde servit le Seigneur dans la justice et la vérité jusqu'à sa dernière heure. Elle pratiqua toutes les vertus à un degré héroïque. Parmi un grand nombre de pieuses et saintes coutumes, elle avait celle de prier, de jeûner et de veiller presque constamment pour les âmes détenues dans le purgatoire. Quelles que fussent ses occupations, elle n'interrompait jamais ses oraisons.

« Elle fut atteinte de nombreuses et graves infirmités; mais elle les cela avec le plus grand soin, et ne se laissa jamais aller à gémir ou à se plaindre; elle ne voulait d'aucune consolation humaine, afin de ne pas diminuer les récompenses célestes qu'elle espérait. Dieu, en effet, la comblait souvent de grâces exceptionnelles.

« Un jour Mechtilde se trouvait au cimetière du couvent, avec l'une des sœurs qu'elle affectionnait particulièrement; elle indiqua du pied à cette dernière une certaine place en lui disant : « Voici le lieu où vous m'ensevelirez dans un an. » L'événement justifia la prédiction. »

Nous devons citer encore Gertrude de Saxe parmi les Dominicaines de Colmar auxquelles Marie accorda des faveurs particulières. On retrouve dans l'histoire de cette jeune femme la grâce naïve de la légende du

moyen âge. Nous la raconterons en nous attachant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, au récit de la biographe des Unterlinden (1). Catherine de Gebwiller avait personnellement connu Gertrude; elle en parle comme d'une amie qu'elle vient de perdre et qui était arrivée à un haut degré de sainteté: *Nuper de nostro conventu defunctæ, admirandæ procul dubio sanctitatis.*

Gertrude, originaire de la Saxe, avait été comblée de tous les dons qui peuvent attacher au monde. Elle était âgée de vingt-cinq ans à peine, riche, d'une beauté peu commune, mariée à un jeune seigneur digne de sa plus tendre affection, et elle avait deux fils et une fille qu'elle chérissait.

Cependant les deux époux songeaient à se séparer et à renoncer au bonheur qui leur était échu en partage, pour se donner à Dieu. Un fait miraculeux les affermit dans leur projet. Le chevalier assistait au saint sacrifice de la messe; au moment de l'élévation, il vit dans la sainte hostie Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur avait l'apparence d'un enfant de trois ans à peu près; il était attaché à la croix par les mains et les pieds, et il regardait les fidèles avec l'expression du plus tendre amour.

L'époux de Gertrude considéra cette vision comme un appel d'en haut qui lui était directement adressé. Il fit part de ses intentions au Père Dominicain Hermann de Havelberg, oncle paternel de Gertrude, et qui était alors provincial de l'ordre Dominicain en Allemagne; Havelberg les approuva.

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLVIII, p. 348 et seq.

Sur ces entrefaites, la maison du pieux couple prit feu; elle fut dévorée par les flammes avec ce qu'elle renfermait, mais heureusement aucun des habitants n'en fut atteint.

Ce funeste accident affligea vivement le Père Hermann; il craignit que Gertrude et son mari découragés ne renonçassent à leur dessein. Mais tandis qu'il se livrait à ce sujet à de tristes pensées, il fut ravi en extase, et vit venir à lui un jeune homme de la plus éclatante beauté, en qui il reconnut un messager céleste. Le jeune homme lui présenta un linge ployé éblouissant de blancheur, et lui dit : « Étends ceci et regarde : » *Expande et vide.* Havelberg obéit, et vit un crucifix d'or de grandeur naturelle représenté sur le linge; à la place du cœur de Notre-Seigneur se trouvait fixé, au moyen de clous très-brillants, le visage de Gertrude. Ce visage était souriant; son expression avait quelque chose de radieux; il semblait animé. Le prieur, plein d'étonnement, s'écria : « Oh! « Seigneur tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, « comment se fait-il que vous rapprochiez à ce point « de votre cœur sacré la créature humaine, qui n'est « que cendre et poussière! Veuillez me dire, très-ai« mable Jésus, vous qui habitez la lumière inacces« sible, si jamais l'homme peut vous être uni aussi « étroitement et indissolublement que semble l'indi« quer ce que vous daignez me montrer ici? » L'image de Notre-Seigneur crucifié, prenant alors la parole, fit la réponse suivante au Père Dominicain. « Mon fils, « l'homme peut m'être uni bien plus intimement que

« vous ne sauriez vous le figurer, vous qui ne voyez « que le côté extérieur des choses. Je cache dans « les trésors les plus secrets de ma divinité l'homme « que j'ai créé. » *Ego autem secretissime in divinitatis meæ thesauris absconditum habeo hominem quem creavi.* Après que ces mots eurent été prononcés, la vision disparut; Havelberg en saisit le sens mystérieux, et comprit que son neveu et sa nièce s'étaient donnés à Dieu sans retour, et qu'ils ne reviendraient plus sur leurs pas après avoir mis la main à la charrue.

En effet, Gertrude et son mari se séparèrent après avoir assuré l'éducation et l'avenir de leurs enfants.

Le chevalier entra chez les Dominicains en qualité de simple frère convers.

A l'époque dont nous parlons, la réputation du couvent des Unterlinden s'était déjà étendue au loin; l'on savait que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère opéraient de grandes merveilles dans cette maison privilégiée. Gertrude se décida à y entrer, et Hermann de Havelberg, sachant qu'elle aurait besoin de protection durant un aussi long trajet, résolut de l'y conduire lui-même.

Les voyageurs se mirent en route en compagnie de quelques religieux Dominicains et de plusieurs honnêtes marchands qui se dirigeaient vers l'Alsace pour leurs affaires de commerce. Il advint un jour que les marchands s'arrêtèrent au lieu où l'on avait fait la halte de midi, parce que la ville la plus rapprochée leur semblait trop éloignée pour pouvoir être atteinte avant

l'heure du coucher du soleil. Havelberg, désirant ne pas perdre de temps, poussa en avant avec Gertrude et les religieux; mais la nuit les surprit, et comme les chemins étaient très-mauvais, ils se trouvèrent dans un cruel embarras. Heureusement ils aperçurent tout à coup, à petite distance, dans la plaine une lumière très-brillante, et, s'en étant approchés, ils virent un édifice de fort belle apparence, précédé d'une vaste cour et parfaitement éclairé. Toutes les portes étant ouvertes, ils y entrèrent. Une dame, au maintien grave et noble, les reçut et leur dit en les saluant avec bienveillance : « Je vous reçois avec plaisir, mes chers hôtes; « vous avez bien fait de venir dans ma demeure. » Puis elle leur indiqua une table et les invita à y prendre place pour le repas du soir. Tandis qu'ils mangeaient, un jeune homme d'une beauté surhumaine entra dans la salle, salua les étrangers, s'entretint avec la dame en une langue inconnue et disparut.

Après le repas, la maîtresse du lieu conduisit Havelberg et ses compagnons dans une grande pièce où se trouvaient des lits, puis elle emmena Gertrude dans une chambre située à un autre étage, et où sa couche était prête également; elle la bénit avant de se séparer d'elle.

Le lendemain matin, la noble dame entra dans le lieu où étaient le prieur et les religieux, et leur dit : « Les marchands qui vous ont quittés hier approchent, rejoignez-les avant qu'ils vous dépassent. » Ensuite elle alla aussi chez Gertrude, et la réveilla doucement en lui disant : « Levez-vous sans perdre un instant,

« afin de vous réunir à vos compagnons de voyage,
« qui sont déjà près d'ici. » Havelberg, sa nièce et les Dominicains furent bien vite disposés à partir; ils se mirent en route après avoir remercié celle qui leur avait si généreusement accordé l'hospitalité. A petite distance du château ils se retournèrent, afin d'y jeter un dernier coup d'œil, mais ils ne virent plus qu'une plaine unie; la noble demeure, sa vaste cour, ses dépendances, tout avait disparu. Alors ils descendirent de leurs montures, s'agenouillèrent et remercièrent Jésus et Marie, qui n'abandonnent jamais leurs serviteurs.

Gertrude arriva heureusement à Unterlinden et y fit profession. Elle s'était rendue étrangère au monde et à ses joies pour l'amour du Seigneur; devenue religieuse, elle le servit, jusqu'à son dernier soupir, dans la sainteté et la justice, dans l'humilité et l'obéissance. Peu après son entrée au couvent elle tomba malade, et ses souffrances furent fort grandes; elle les supporta avec un courage héroïque; mais ses infirmités ayant augmenté encore, elle ne put plus suivre avec autant de fidélité et d'exactitude qu'elle l'eût désiré les observances de la règle; alors elle fut saisie d'une profonde tristesse et adressa d'amoureuses plaintes au Seigneur.
« Très-aimable Jésus, lui dit-elle un jour, vous le
« savez, c'est pour me donner uniquement à vous que
« j'ai quitté mon pays, ma famille et tous ceux que
« j'aimais sur la terre, et que je suis venue dans cette
« contrée étrangère. Et voilà que languissante et ma-
« lade, je ne suis plus qu'une servante inutile et ne

« puis pas prendre part aux œuvres et aux travaux des « autres sœurs ! » Mais aussitôt elle entendit de ses oreilles corporelles une voix parfaitement claire qui lui répondit dans les termes suivants : « Ma fille, vos souf« frances et vos angoisses ne sont pas près de finir. « Sachez que, de même que le lion déchire le gibier « dont il s'empare, de même aussi Dieu déchire et dé« pouille, de tout ce qui est agréable, la créature à la« quelle il destine de très-grandes grâces et le salut éter« nel ; il agit ainsi dans des vues fort miséricordieuses. « Souvenez-vous de cette parole de l'Évangile (1) : Toutes « les branches qui portent du fruit, mon Père les net« toiera, afin qu'elles portent plus de fruit encore. » Gertrude, assurée ainsi de son élection, sentit son cœur se remplir d'une douce allégresse, et ne regretta plus d'être devenue infirme.

A quelque temps de là, elle était assise dans son lit, seule, faible et languissante, lorsque la même voix divine se fit entendre de nouveau, et lui dit à deux reprises : « Gertrude, Gertrude, vous êtes désolée et « privée de toute consolation ! — Que signifient ces paroles ? répondit-elle. — Oh ! si vous saviez, ma fille, reprit alors la voix, combien il est utile et salutaire à la créature de demeurer dans l'abandon sur la terre et d'être privée des consolations humaines ! » Gertrude saisit le sens profond de ces mots ; elle se proposa de s'en remettre désormais uniquement à Dieu pour toutes choses, de ne plus recevoir de ses compa-

(1) S. Jean, xv, 2.

gnes que l'assistance et les secours absolument indispensables au soutien de la vie, et elle resta toujours fidèle à sa résolution.

Elle ne cessait de rendre grâces au Seigneur de ses douleurs, et elle avait coutume de dire qu'elle ne les échangerait pas contre tous les trésors et tous les plaisirs du monde.

Les religieuses, étonnées de sa constante sérénité, lui ayant demandé un jour de leur faire connaître la cause de sa joie, le mérite de la souffrance aux yeux de l'Éternel, et son avantage pour la créature, elle leur répondit dans les termes suivants :

« Il y a différentes sortes de souffrances;

« Tantôt Dieu nous les envoie sans que nous les ayons méritées, soit pour éprouver notre fidélité, soit pour faire éclater sa propre gloire; cela nous est démontré par les exemples de Job et de l'aveugle-né;

« Tantôt aussi, nos souffrances sont méritées, et le Seigneur s'en sert miséricordieusement pour nous faire rentrer en nous-mêmes. Le bon larron méritait son supplice, et ce supplice, accepté avec résignation et repentir, lui a ouvert les portes du paradis;

« Souvent le Seigneur emploie la souffrance pour attirer à lui les âmes trop attachées aux choses de la terre;

« Beaucoup d'âmes livrées à une sensibilité exagérée se font des fantômes de souffrances, et se figurent souffrir, tandis qu'en réalité elles ne souffrent pas;

« Il est des âmes dont l'amour cause toute la souffrance, elles ne peuvent mourir; et vivre loin de Celui

qu'elles aiment uniquement est pour elles un cruel supplice;

« La plus noble et la meilleure des souffrances est celle qui nous rend conformes au Christ, et que nous portons en union avec lui. Jésus, pendant sa passion, a été doux comme l'humble agneau au milieu des loups; de même nous devons vaincre la douleur par la patience, la supporter, l'accepter sans murmurer et la reporter à Dieu; alors il nous assiste, et sa force devient notre force.

« Mais, me direz-vous, comment l'homme pécheur et faible peut-il reporter ainsi sa souffrance à Dieu et souffrir en union avec lui?

« Que fait celui dont les vêtements sont souillés? Il s'approche d'une claire fontaine, afin de les purifier. Eh bien, mes sœurs, les plaies sacrées de Notre-Seigneur sont pour nous une fontaine intarissable de grâce; nous pouvons nous y purifier de tous nos péchés, de toutes nos faiblesses, et nos cœurs pusillanimes trouvent de la force, du courage et de la résignation au pied de la croix, à côté de la très-sainte Mère du Rédempteur.

« Acceptons donc généreusement les souffrances, supportons-les avec patience, et tâchons de nous conformer aux exemples que nous ont laissés d'abord notre divin modèle, ensuite sa Mère virginale, ses saints et ses martyrs. »

Quelques mois plus tard, Gertrude, moins malade que de coutume, avait passé la plus grande partie de la nuit de Noël au chœur, à prier et à psalmodier avec

ses compagnes. Après les offices, se sentant très-fatiguée, elle s'était étendue sur son lit pour prendre un peu de repos, afin d'être en état de se lever à l'heure de l'aurore et d'assister au service divin. Elle était dans un état de demi-sommeil, lorsqu'elle entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous promptement, « ne perdez pas un instant, car on va distribuer dans « votre église une agape et une très-riche aumône. » Gertrude, tout à fait réveillée, se mit sur son séant et s'écria : « Ceci n'est point vrai, jamais on ne dis- « tribue d'agapes chez nous, surtout dans notre église « et à cette heure du jour. » Mais la voix qui lui parlait répliqua : « Je vous affirme que Wernher d'Er- « lebach (1) va distribuer l'agape et l'aumône solen- « nelle au chœur, et que si vous ne vous hâtez pas, « vous en serez privée. » A ces mots, Gertrude se précipita de sa couche et se rendit à l'église. La messe de l'aurore commençait; les sœurs l'accompagnaient de leurs chants, et le Père Wernher célébrait le saint sacrifice. Gertrude reconnut que l'agape et l'aumône solennelle qui devaient être distribuées, étaient la très-sainte eucharistie.

Une autre fois, se sentant très-accablée, elle se plaça derrière l'autel pendant la messe, parce que son extrême faiblesse ne lui permettait pas de mêler sa voix à celles des religieuses d'Unterlinden. Mais au moment où le canon commençait, un irrésistible sommeil s'empara d'elle, et elle eut un songe admirable.

(1) Il était alors le confesseur des religieuses.

Il lui sembla qu'un prêtre à l'aspect auguste, et revêtu de très-riches vêtements, traversait le chœur. Il tenait à la main un calice d'ivoire de la plus éblouissante blancheur; il le présenta à Gertrude, et elle y vit de petits morceaux de chair qui avaient l'éclat de l'or mêlé à celui de l'incarnat et des pierres précieuses. Prise aussitôt d'un désir extrême de recevoir une parcelle de cette nourriture sacrée, elle dit au prêtre: « Très-ré-« vérend seigneur, je vous supplie de me donner, pour « l'amour de Dieu, un morceau de cette chair; » mais il lui répondit: « Non, ma fille, vous n'en mangerez « point, il ne m'est pas permis de vous en donner. » Et comme elle continuait ses sollicitations, et devenait de plus en plus pressante, il s'écria: « Il vous est dé-« fendu de recevoir cette sainte nourriture, parce que « vous n'étiez pas présente lorsqu'elle a été préparée. » Le prêtre disparut après avoir prononcé ces paroles, et Gertrude s'éveilla. Elle saisit le sens de la vision: l'éclat des morceaux de chair renfermés dans le calice devait lui rappeler que Notre-Seigneur est réellement présent dans l'eucharistie, avec son humanité et sa divinité, et il ne lui était pas permis de s'en nourrir parce qu'elle avait manqué de vigilance et s'était endormie pendant la consécration.

Jésus voulut prouver aussi à Gertrude le prix qu'il attache à la moindre mortification que l'on s'impose pour l'amour de lui. Un soir, en sortant du chœur après complies, elle vit deux jeunes sœurs qui causaient ensemble avec une animation extraordinaire. Étonnée d'une conversation aussi vive, à une heure

aussi indue, et croyant qu'il devait être question de quelque affaire de la plus haute importance, Gertrude fut prise d'un mouvement d'extrême curiosité, et tentée de s'approcher des deux sœurs pour les écouter. Cependant elle se dit que ce serait manquer à la règle, et, pour ne pas céder à la tentation, elle s'enfuit vers le dortoir et s'étendit sur sa couche. Elle se sentit alors tellement remplie de douceur et de consolation, qu'elle ne put retenir un cri de joie; puis Notre-Seigneur la remercia de s'être vaincue pour l'amour de lui, et daigna lui dire que la conversation qui l'avait si fort intriguée avait été puérile et dénuée d'intérêt.

La biographe d'Unterlinden nous apprend qu'à plusieurs reprises l'esprit des ténèbres se présenta à Gertrude sous diverses figures, dans l'espoir de la tenter ou de la troubler; mais elle affirme que jamais il ne put remporter sur elle le moindre avantage.

Plus Gertrude approchait du terme de sa vie terrestre, plus aussi ses infirmités s'aggravaient. Enfin il lui fut impossible de quitter le lit. Elle y demeurait étendue, paisible, satisfaite, priant sans cesse et ne se plaignant jamais; car le Seigneur la remplissait de tant de grâces, qu'elle nageait dans la joie et était devenue insensible à la douleur physique.

Lorsqu'elle toucha à ses derniers moments, la jubilation à laquelle elle était livrée se fit jour dans un sublime cantique qu'elle improvisa. Elle se mit à chanter, d'une voix mélodieuse comme celle des anges, la gloire de la sainte Trinité et de l'humanité sacrée de Notre-Seigneur, et la félicité des habitants de

la céleste Jérusalem. Gertrude répéta plusieurs fois ce chant ravissant, et les religieuses qui entouraient sa couche, entraînées par son exemple et associées à son bonheur, finirent par unir leurs voix à la sienne.

Ainsi mourut Gertrude.

Jésus et Marie comblèrent de grâces et de faveurs d'autres sœurs encore ; nous aurons occasion d'en parler dans nos prochains chapitres.

CHAPITRE VIII

Éducation donnée aux jeunes filles d'Unterlinden. — Mechtilde de Wintzenheim.

Plusieurs des saintes femmes qui s'étaient enrôlées dans la milice de saint Dominique, au couvent des Unterlinden, y étaient arrivées, on s'en souvient, accompagnées de leurs filles encore en bas âge. Ces mêmes filles devinrent plus tard des religieuses exemplaires. Un assez grand nombre d'autres enfants furent placées également dans le monastère par leurs familles, on les y éleva, et elles y firent profession après avoir atteint le nombre d'années requis.

Cette jeunesse, espoir de la maison, était l'objet des soins et de la vigilance maternelle des religieuses. On la formait de bonne heure à la vie claustrale, aux observances de la règle, et au chant du chœur ; on lui donnait une instruction solide et variée ; on lui faisait

prendre les habitudes graves et recueillies par lesquelles doivent se distinguer celles qui se destinent à devenir les épouses du Seigneur. Les mères qui dirigeaient les novices n'étaient, à la vérité, nullement ennemies de cette gaieté douce et aimable qui est la compagne habituelle de la pureté de conscience; mais elles proscrivaient les bavardages oiseux, les cris, le rire immodéré, en un mot, tout ce qui pousse à la frivolité et à la dissipation.

Cette éducation porta ses fruits. Les jeunes sœurs d'Unterlinden devinrent les imitatrices parfaites des vertus de leurs aînées. Jésus et Marie les en récompensèrent et les comblèrent des mêmes grâces exceptionnelles. Modèles d'humilité, d'obéissance, d'exactitude à tous les exercices religieux, elles se livrèrent aussi aux austérités de la mortification avec une ardeur qui étonne notre mollesse; les veilles, les jeûnes, l'usage fréquent des instruments de pénitence ne les effrayaient pas; en un mot, elles apprenaient à mourir à elles-mêmes, afin de ne plus vivre que pour Dieu.

Le grain de froment, après avoir été semé, repose dans le sillon, caché à tous les regards; il semble tomber en dissolution; mais cette mort apparente est une transformation, une vie nouvelle et plus noble en résulte. Une puissance jusqu'alors inconnue se développe dans l'humble semence; elle brise son enveloppe, le germe apparaît, et tandis que la racine s'enfonce dans le sein de la terre, la tige s'élance dans les régions qu'éclaire et échauffe le soleil; elle produit les feuilles, la fleur et le fruit.

Semblable au grain de froment, l'âme qui aspire à la perfection chrétienne et à l'union avec Dieu doit nécessairement mourir au monde, se soustraire à ses bruits et subir dans la solitude les épreuves multipliées et les mortifications au moyen desquelles elle devient maîtresse de son corps et détruit les exigences des sens, de l'amour-propre et des instincts déréglés. La vertu étant une réaction contre les mauvais penchants de la nature déchue, la lutte est la condition de toute vertu.

L'âme, après avoir traversé dans le silence ce laborieux noviciat, acquiert un degré de liberté qui lui était précédemment inconnu; elle devient apte à recevoir les impressions d'en Haut. L'humilité, l'obéissance, la patience dans la souffrance et l'esprit de renoncement sont les racines sur lesquelles elle s'appuie; elle peut alors renaître à une vie toute nouvelle, moyennant l'assistance de la grâce, et être appelée à se réjouir aux rayons bienfaisants du soleil de justice.

L'histoire des sœurs formées à Unterlinden confirmera ce que nous venons d'avancer; mais avant d'aborder leurs biographies, nous devons entrer dans quelques détails généraux relatifs à l'éducation qui leur était donnée et au genre de vie qu'elles menaient.

Le travail, les bonnes œuvres et la prière remplissaient leurs journées et une partie de leurs nuits. La cloche donnait le signal du travail; aussitôt que les sœurs en entendaient le son, elles se rendaient au laboratoire; les unes filaient le chanvre et le lin, ou

s'occupaient à divers ouvrages de femme; les autres copiaient des manuscrits, transcrivaient des livres ou les ornaient de gracieuses peintures. Souvent les heures de travail se passaient dans le plus profond silence; lorsque le silence n'était pas prescrit, les sœurs priaient à haute voix, chantaient des cantiques ou se livraient à des conversations édifiantes sans interrompre pour cela leurs occupations, car le zèle et la ponctualité étaient tenus en haute estime parmi elles. Jamais elles ne levaient les yeux de dessus leur ouvrage, jamais elles ne prononçaient de paroles inutiles, de crainte de perdre la douce présence de Dieu et le recueillement intérieur.

Une religieuse surveillait les sœurs tandis qu'elles se trouvaient au laboratoire; et si l'une d'elles voulait s'éloigner, elle en demandait d'abord la permission en prononçant le mot *Benedicite*.

Toutes les sœurs, jeunes et âgées, étaient à tour de rôle *Semainières*. Celle qui remplissait cet emploi se rendait à la cuisine après le chant des matines, allumait le feu et préparait tout ce qu'il fallait à la communauté. La semainière avait sous ses ordres la sœur converse qui faisait cuire les repas, et nous avons eu occasion de dire qu'on trouvait des âmes très-avancées parmi les personnes chargées de ces humbles fonctions à Unterlinden.

La plupart des sœurs ne se contentaient pas de remplir consciencieusement les heures consacrées au travail, elles employaient une grande partie du temps libre à orner leur intelligence et à acquérir des con-

naissances utiles. Les rapports suivis qu'elles entretenaient avec les autres maisons de leur ordre, où régnait un esprit également admirable, les visites assez fréquentes que leur faisaient plusieurs des Pères Dominicains célèbres de l'époque, et le zèle éclairé des religieux chargés de les diriger, leur firent faire de remarquables progrès dans la science, et dans les voies de la plus haute spiritualité.

Plusieurs des saintes filles formées à Unterlinden devinrent capables, non-seulement de copier des livres, mais encore de rédiger elles-mêmes de remarquables écrits, ainsi que le démontre l'exemple de la prieure Catherine de Gebwiller. Quelques-unes d'entre elles étaient versées dans la connaissance de la langue latine. Il en était aussi qui composaient, en allemand et en vers, de charmants cantiques en l'honneur de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et de différents saints. En général on cultivait avec succès la poésie et la musique à Unterlinden. On donnait des soins particuliers à l'exécution du chant pendant les offices, qui étaient toujours célébrés avec beaucoup de gravité et de recueillement.

Les heures de récréation n'étaient pas perdues pour l'instruction de la jeunesse du couvent. Après le repas de midi, elle se rendait au jardin du monastère, et se groupait autour de quelque sœur âgée qui savait l'amuser et l'intéresser en lui racontant d'édifiantes histoires, en lui parlant des grandeurs de Dieu, des prérogatives de Marie et des mérites des Saints.

Lorsque des parents ou des amis des sœurs venaient les voir à Unterlinden, celle qui était l'objet de la visite se rendait à la fenêtre du parloir. Mais beaucoup d'entre elles avaient rompu avec le monde d'une façon si absolue, qu'elles consacraient quelques minutes à peine à s'entretenir avec ceux qui leur étaient les plus chers, ou qu'elles les priaient même de ne pas multiplier des visites qui leur semblaient en désaccord avec les exigences de la règle et de la clôture.

Les exercices religieux absorbaient une partie considérable du temps des sœurs; le saint sacrifice de la messe était célébré tous les matins à leur église; aux jours de fête, elles l'accompagnaient de leurs chants, « et c'était avec tant de dévotion, avec une émotion « si profonde, que souvent on voyait leurs visages bai-« gnés de larmes. » La parole de Dieu leur était annoncée pendant l'avent et le carême, et ordinairement aussi les dimanches et fêtes; « jamais elles ne « s'en rassasiaient, et tous leurs efforts tendaient à « s'appliquer les enseignements qu'elles y recevaient et « à les mettre en pratique. »

On juge d'après cela de l'esprit qui régnait parmi ces saintes femmes.

« La maison d'Unterlinden pouvait être comparée à un merveilleux jardin planté par le Seigneur, et dans lequel les fleurs les plus belles et les plus riches en couleurs et en parfums s'épanouissaient avec un charme incomparable. Les efforts de toutes les sœurs tendaient à la perfection; mais à côté de cela, les dispositions particulières de chacune d'elles la portaient à

s'attacher de préférence à la pratique d'une vertu spéciale, de telle sorte que la variété donnait un nouvel attrait à la beauté générale que présentait l'ensemble de cette mystique école. Les unes, douces et recueillies, étaient, au milieu de leurs compagnes, l'image du repos et de la paix ; les autres exerçaient avec héroïsme la charité chrétienne dans les soins qu'elles prodiguaient aux malades et aux pauvres ; il en était qui, de très-illustre naissance, avaient foulé aux pieds la fortune et les avantages temporels, et dans lesquelles l'humilité brillait du plus pur éclat ; les infirmes se distinguaient par la patience inaltérable avec laquelle elles supportaient de longues et cuisantes douleurs ; plusieurs sœurs triomphaient du monde et d'elles-mêmes par les exercices multipliés de la plus austère pénitence ; mais leur lien commun était l'AMOUR DE DIEU, lequel, suivant l'expression d'une dominicaine de l'époque (1), est la couronne de toutes les vertus.

« Toutes également, elles avaient au plus haut degré l'amour de la sainte pauvreté, de l'obéissance et de la pureté, car elles savaient que la pratique de ces trois vertus, bases de l'ordre Dominicain, conduit sûrement à la perfection.

« Leur ardeur pour la pauvreté en particulier était telle qu'aucune d'elles ne voulait rien posséder en propre, et qu'elles avaient horreur du superflu en quoi que ce soit. Le strict nécessaire leur suffisait. Quand les parents de l'une ou de l'autre des sœurs lui adressaient un envoi quelconque, elle en faisait part à la

(1) La sœur Elsbeth Stagel, du couvent de Tösz.

communauté. Toutes elles mettaient parfaitement en pratique le mot de saint Augustin : *Laissez là les choses de la terre, et élevez vos cœurs et vos esprits vers les choses du ciel.*

« On ne saurait faire assez l'éloge de leur assiduité à la prière et aux veilles. Souvent elles se disciplinaient en dehors du temps prescrit, après l'office de matines; les unes se frappaient sans aucun ménagement avec des cordes, les autres avec des chaînes de fer ou avec des verges garnies d'épines. Elles étaient si douces de manières, si amies du silence, que dans le cours de la journée un calme profond régnait habituellement dans le couvent; on n'y entendait d'autre bruit que le murmure de la prière, ou les chants sacrés. Dieu seul connaît toutes les vertus qui ont été pratiquées dans cette sainte maison, tous les actes héroïques qui y ont été accomplis; mais rien n'est en oubli devant lui, et il a tout inscrit dans ce livre de vie, dont jamais aucune page ne sera effacée; gloire, honneur et louanges soient rendus au Seigneur dans tous les siècles des siècles. »

Les phénomènes mystiques les plus remarquables ne pouvaient manquer de se manifester dans un sol ainsi préparé. Nous allons reprendre notre récit, et pour faire connaître les sœurs élevées à Unterlinden dans le cours du XIIIe siècle et au commencement du XIVe, et les grâces dont elles ont été comblées, nous nous attacherons de préférence, comme nous l'avons fait jusqu'ici, au récit de la prieure Catherine de Gebwiller.

Mechtilde de Wintzenheim (1) avait été placée dans son enfance parmi les Dominicaines de Colmar. Dès ses plus jeunes années elle fut, au dire de notre historienne, « un modèle accompli de grâce et de vertu. » Elle affligeait son corps par le travail et la pénitence, et bien que d'une santé fort délicate, elle ne se dispensait jamais d'aucune des prescriptions de la règle. Son amour du silence était extraordinaire; une seule fois, voyant paraître l'aurore au moment où les matines finissaient, elle s'oublia et dit à ses compagnes : *Voici le jour qui vient;* elle pleura fort longtemps cette faute, qu'elle considérait comme un péché grave.

« Même pendant les récréations elle ne se permettait pas une parole inutile, et ne parlait qu'en cas de nécessité; c'était toujours en termes aussi brefs que possible.

« Ses oraisons étaient ferventes et continues au delà de ce qu'on pourrait imaginer. Elle passait au chœur les dimanches et les jours de fête, la tête couverte d'un voile, immobile comme une statue, perdue dans la contemplation, aussi insensible aux chaleurs de l'été qu'au froid de l'hiver. Le Seigneur la ravissait alors hors d'elle-même, et lui faisait d'admirables révélations.

« Un jour entre autres, tandis qu'elle était seule dans l'église du monastère, l'extase s'empara d'elle et son cœur se remplit d'un contentement ineffable; elle

(1) Ap. Pez, op. c., ch. XIII, p. 106 et seq.

sentit comme un rassasiement complet de tous ses désirs, et il lui sembla que les joies de l'éternité faisaient invasion dans son âme et en prenaient possession avec une incomparable suavité. « Je suis au ciel, s'écria-t-« elle, et toutes les douleurs de la terre ne sont pas un « prix suffisant pour un pareil bonheur. » Le ravissement dura une heure environ, et lorsqu'elle rentra dans son état habituel, elle croyait revenir d'un autre monde; mais ses forces physiques étaient épuisées au point qu'elle dut rester étendue sur le sol. S'adressant au Seigneur, elle lui dit en poussant d'ardents soupirs : « O mon Dieu! où ai-je été? où suis-je « maintenant? O mon Bien suprême, que jamais le « souvenir de cette heure bénie ne s'efface de mon « cœur! »

Mechtilde fut exaucée. A partir de ce moment on eût dit qu'elle n'appartenait plus à la terre, quoique rien ne parût changé dans son apparence. Toutes ses facultés avaient pris en quelque sorte un essor vers de plus hautes régions; constamment absorbée et en présence de Dieu, les circonstances les plus insignifiantes donnaient une impulsion nouvelle à cette disposition. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, lui rappelait le Seigneur et servait d'aliment à la fournaise d'amour qui brûlait dans son intérieur.

Après matines, elle avait coutume de rester au chœur; mais, faible et languissante, elle s'asseyait pour prendre un peu de repos. Lorsque la cloche du couvent annonçait l'apparition de l'aurore, elle s'agenouillait, et de même que les oiseaux au doux ramage

saluent avec gaieté les premières clartés du jour, de même aussi elle entonnait d'un cœur joyeux une hymne en l'honneur de l'Étoile du matin, de Celle qui a été l'aurore du soleil de justice pour la terre, et à laquelle son humilité et sa parfaite obéissance ont valu les honneurs de la maternité divine.

Souvent l'extase s'emparait d'elle, et un monde merveilleux lui apparaissait. Ainsi elle vit un jour à ses côtés l'ange chargé de veiller sur elle. Mechtilde le pria de lui faire connaître la demeure cachée de Dieu dans les âmes. « Le Seigneur permet que vous en jugiez « par vous-même, lui répondit l'ange. Considérez at-« tentivement votre intérieur, et voyez comment le « Dieu d'amour traite l'âme qui l'aime. » La sainte religieuse eut alors une intuition de ce qui se passait en elle, elle vit que son cœur avait le brillant et la pureté du cristal; au milieu de ce cœur se trouvait l'éternelle sagesse sous la forme la plus aimable, et elle prodiguait de douces caresses à l'âme ravie qui reposait sur son sein.

Mechtilde passait toujours la nuit de la nouvelle année agenouillée au chœur devant l'image de Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Elle chantait d'un ton fort doux un cantique en l'honneur de la Mère du bel amour, afin qu'elle l'assistât de son intercession auprès de son divin Fils; puis elle se prosternait aux pieds du Seigneur, et après s'être profondément humiliée, elle célébrait sa puissance, sa beauté, sa sagesse et sa pureté.

Elle restait également à l'église durant la nuit de la

fête de la Purification ; perdue dans la contemplation, elle attendait l'arrivée de la mère de Dieu au temple. Elle se portait en esprit à sa rencontre, avec la foule des cœurs qui aiment le Seigneur; et lorsqu'elle voyait apparaître Marie, elle la priait de s'arrêter un instant, afin qu'elle pût lui offrir l'hommage de ses chants. Puis elle entonnait l'antiphone *Inviolata*, et lorsqu'elle arrivait aux paroles *o benigna, o benigna*, elle se prosternait dans la poussière, et suppliait l'Étoile du matin de faire éclater sa miséricorde sur une misérable pécheresse. Ensuite elle suivait Marie au lieu saint, portant un cierge spirituel et demandant à la Reine des anges de veiller sur elle, afin que jamais la lumière divine ne s'éteignît dans son cœur. Avant que la Vierge remît l'enfant Jésus à Siméon, elle obtenait qu'elle le déposât dans ses bras, elle le baisait mille et mille fois, elle s'étonnait que le Créateur de l'univers fût si faible et si pauvre, si grand au ciel, si petit ici-bas, et elle fondait en larmes.

Le carême était habituellement pour Mechtilde un temps de souffrances et d'épreuves, elle l'employait presque entièrement à méditer sur la passion du Sauveur, et comme un jour elle tremblait et pleurait en contemplant les souffrances de Jésus, elle entendit une voix qui lui disait : « Ne savez-vous pas que je suis la « porte par laquelle doivent passer tous les vrais amis « de Dieu pour parvenir à la béatitude? Il vous faut « traverser mon humanité souffrante, pour arriver à « ma pure divinité. » Mechtilde s'efforça de rester fidèlement auprès du Seigneur pendant toute la durée

de son effroyable martyre. Placée à ses côtés au pied de la croix, elle le supplia de ne pas permettre que jamais elle fût séparée de lui ni à la vie ni à la mort, ni par la peine ni par la joie.

Le mois de mai, au contraire, était pour la sœur une époque riche en consolations et en douceurs. Ce mois, avec ses fleurs et avec les promesses qu'il porte à la terre, était à ses yeux le symbole de l'arbre de la croix, si fécond en fleurs et en fruits de grâces célestes. Lorsqu'il arrivait, elle le saluait de l'hymne *Salve crux sancta,* et on l'entendait s'écrier : Soyez béni, mois de mai céleste, mois de mai de la sagesse éternelle, qui avez donné à l'humanité le fruit du salut et de la béatitude. Puis elle s'empressait de préparer un riche bouquet spirituel au Seigneur, et elle lui disait : Au lieu de roses au cœur rouge, de violettes odorantes, de lis éclatants de blancheur, et de toutes les fleurs charmantes qui, dans ce beau mois de mai, couvrent les arbres et les prés, les montagnes et les vallées, je vous offre, ô mon Jésus ! un tendre amour, un esprit humble, un cœur pur, et un embrassement spirituel ; j'unis ma voix à celle de tous les petits chantres ailés qui gazouillent dans la plaine et dans les jardins, pour célébrer vos louanges, et je vous supplie de rendre de plus en plus ardent l'amour dont je me sens embrasée.

Mechtilde était un jour seule en prière au chœur. Soudain elle vit le petit Jésus auprès de l'autel. Son apparence était celle d'un enfant de deux ans environ. Il lui souriait plein de grâce, et jouait avec deux

pommes. Mechtilde, ravie, contempla de ses yeux corporels la vision, qui dura fort longtemps. Le Seigneur avait favorablement écouté sa prière; la puissance d'aimer le souverain bien grandit encore dans son cœur.

Cependant une cause de tristesse profonde vint troubler la sérénité de la pieuse fille dont nous écrivons l'histoire. Deux de ses frères avaient mené une vie coupable, et étaient tombés dans l'oubli de Dieu et de tous leurs devoirs. Mechtilde apprit qu'ils étaient très-dangereusement malades et réduits à l'extrémité. Elle fut prise d'une très-grande terreur. Tremblant pour le salut de ces deux âmes, elle se prosterna tout en pleurs au pied des saints tabernacles, et supplia Jésus, pendant de longues heures, d'accorder à ses frères la grâce d'une vraie contrition, et de ne pas permettre qu'ils encourussent la damnation éternelle. Mais alors elle entendit la voix du Seigneur qui lui disait : « Consolez-vous, ma fille, vos prières et vos larmes « me sont agréables; ceux pour lesquels vous m'im« plorez éprouveront les effets de ma miséricorde. » Bientôt après Mechtilde apprit que ses frères avaient témoigné avant de mourir un profond repentir, et qu'ils avaient reçu les secours de la religion. Cependant la charité de leur sœur ne les abandonna pas; elle se livra aux prières, aux mortifications et aux œuvres de la plus rude pénitence, afin de les délivrer des flammes du purgatoire. Un jour, tandis qu'elle était absorbée par cette sainte occupation, l'esprit des ténèbres lui apparut sous une forme hideuse; il portait sur ses

épaules un des frères de Mechtilde, et il le lança sur elle, en lui disant avec l'accent de la fureur : « Odieuse créature, pourquoi tant de sollicitude pour « un aussi grand pécheur? pourquoi me l'as-tu arra- « ché? Il devait m'appartenir. » Après avoir prononcé ces paroles, le démon disparut. Quant à Mechtilde, elle rendit grâces au Seigneur, car la colère de l'ennemi du genre humain lui sembla l'annonce de la délivrance de ceux pour lesquels elle priait. En effet, elle ne tarda pas à apprendre par révélation que la justice divine ayant été satisfaite, ses frères étaient entrés dans le séjour de l'éternelle béatitude.

A quelque temps de là, la communauté d'Unterlinden se trouvait réunie au chœur. Mechtilde était abîmée dans la contemplation. Tout à coup les religieuses la virent lumineuse et élevée de terre à la hauteur de plus d'une coudée. Cette âme prédestinée jouit ainsi par avance des joies du ciel, auxquelles elle fut conviée bientôt après.



CHAPITRE IX

Détails sur plusieurs des sœurs formées à Unterlinden. — Hedwige de Logelnheim. — Adélaïde d'Epfich. — Mechtilde et Agnès d'Epfich. — Anna de Wineck.

Hedwige de Logelnheim (1) donna des preuves extraordinaires de piété dès ses premières années. Jamais on ne la vit jouer avec de petites compagnes, ou se livrer à de puérils divertissements; elle n'avait de goût que pour les choses du ciel, consacrait à la prière les moments dont elle pouvait disposer, et s'efforçait de marcher sur les traces de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec amour et simplicité de cœur.

Elle entra encore enfant au couvent d'Unterlinden, « et telles étaient sa mansuétude, son humilité et sa patience, dit notre historiographe (2), que jamais nous ne l'avons vue avoir un mouvement de vivacité ou d'humeur, que jamais aussi elle ne répliqua à celles de ses jeunes compagnes qui cherchaient à la provoquer par quelque parole piquante. Son égalité d'humeur restait invariablement la même. On eût dit un ange habitant la terre sous forme humaine. »

Son zèle pour les observances de la règle et pour la

(1) Logelnheim, bourg d'Alsace.

(2) Ap. Pez, op. cit., ch. XIX, p. 134 et seq.

prière commune était extrême. Elle considérait l'assistance au chœur comme un devoir sacré, et quelles que fussent ses occupations, elle ne manquait pas de s'y rendre à l'heure voulue; elle ne s'en dispensait sous aucun prétexte; le son de la cloche qui l'y appelait était pour elle la voix de Dieu; dès qu'elle l'entendait, elle interrompait son travail et se rendait à l'église.

Habituellement aussi elle allait au chœur quelque temps avant les matines, et y récitait trois *Pater* en union avec Jésus au mont des Oliviers: le premier en honneur de l'abandon profond dans lequel Notre-Seigneur se trouva de la part des créatures dans la grotte de l'agonie; le second en mémoire de ses angoisses, lorsqu'il renonça à la protection de son Père céleste pour se livrer à ses ennemis; le troisième en se souvenant que le Rédempteur s'était volontairement soustrait aux consolations du Saint-Esprit, afin de ne rien perdre de l'horreur de son martyre. Ces considérations l'occupaient jusqu'au moment de l'arrivée des sœurs. Après le chant des matines, il était fort rare qu'elle regagnât sa couche; elle continuait à veiller et à prier; et comme on lui demandait un jour pourquoi elle s'accordait si peu de sommeil, elle répondit: « Très-souvent, lorsque je m'étends pour prendre du repos, « il me semble entendre le son redoutable des trompettes du jugement dernier; alors il me serait impossible de dormir, et je m'empresse de me relever. »

Hedwige éprouvait pour la Mère de Dieu une vive et respectueuse tendresse. Dans toutes ses nécessités elle recourait à elle, et la récitation du chapelet avec

accompagnement des mystères avait pour elle un charme particulier.

Lorsque arrivait la fête de Noël, elle suppliait la sainte Vierge de permettre qu'elle se mît à son service et à celui de son Fils; elle s'offrait à Marie et à Jésus avec tout ce qu'elle avait et avec tout ce qu'elle possédait, avec son âme et son corps, son intelligence et son cœur, et elle portait une sainte envie à ceux qui ont eu le bonheur de subir le martyre pour témoigner leur amour au Seigneur.

Aucune expression ne pourrait donner une idée de la tendresse, du recueillement et de la dévotion avec lesquels Hedwige recevait le pain eucharistique. Elle passait toujours de longues heures en oraison avant de s'approcher de la sainte table; après avoir communié, elle restait absorbée, perdue en Dieu, absolument étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Et le Seigneur opérait de merveilleuses choses dans ce cœur si plein de son amour, et le comblait de tant de douceur, qu'Hedwige supportait patiemment, et sans jamais se plaindre, des peines et des souffrances que des âmes moins avancées eussent trouvées intolérables.

Car l'humble fille fut soumise à de très-rudes épreuves. Elle prit, à la fleur de l'âge, la cruelle maladie désignée sous le nom de mal caduc, et en fut effroyablement tourmentée pendant plusieurs années consécutives. La violence et la fréquence des accès devinrent telles, qu'Hedwige fut obligée de se séquestrer complétement et de vivre séparée de ses compagnes. Mais dans son abandon elle rendait grâces au Sei-

gneur qui daignait l'associer à quelques-unes des douleurs de sa passion. C'est ainsi que l'imitation du Verbe fait chair produit dans l'humanité infirme et dégradée des merveilles de sacrifice, d'abnégation, d'héroïsme, de sainteté, en un mot ! Toutes ces merveilles germent sous le regard de Jésus, et s'épanouissent sous le rayonnement de son amour !

Cependant le Seigneur voulut consoler cette servante fidèle. Un jour elle avait eu un accès de son mal plus violent que de coutume. Au moment où elle revenait à elle, elle entendit le son de la cloche du couvent qui appelait les sœurs au pied des autels, objets de son ardent amour. Alors le souvenir des heures si pleines de douceur qu'elle avait passées autrefois au chœur se présenta vivement à sa mémoire ; elle se rappela la règle, les observances, la vie commune et toutes ses joies intimes ; elle ne se permit pas un murmure, mais pour la première fois un sentiment de poignant regret s'empara d'elle, une immense douleur remplit son cœur, des sanglots s'échappèrent de sa poitrine oppressée, et elle leva au ciel des yeux baignés de larmes.

Dans cet instant une éclatante lumière remplit la cellule d'Hedwige, et la sainte fille sentit qu'une vertu divine pénétrait jusqu'à la moelle de son cœur, la renouvelait, la récréait, et lui communiquait une force morale, une sérénité et un calme souverain qui lui avaient été inconnus jusqu'alors. Après avoir joui pendant quelque temps de cette paix descendue du ciel, elle entendit la douce voix de Jésus, le soutien des humbles

et des affligés, qui lui disait : « Soyez forte et constante, ma fille bien-aimée ; je suis avec vous, et jamais je ne vous abandonnerai. Lorsque vous arriverez au terme de votre existence présente, vous serez « là où je suis, et vous y demeurerez éternellement. « C'est la charité qui m'a poussé à vous affliger et à « ne pas vous donner de relâche dans le temps, car je « châtie ceux que j'aime. » Après avoir entendu ces mots, Hedwige fut ravie en extase, et elle sentit que la très-sainte Trinité prenait possession de son âme, d'une façon toute mystérieuse, selon la promesse de Notre-Seigneur (1) : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum*, ET AD EUM VENIEMUS ET MANSIONEM APUD EUM FACIEMUS : « Si quelqu'un m'aime, « il mettra ma parole en pratique; mon Père l'aimera, *nous le visiterons et nous établirons notre* « *demeure en lui.* » Ceux-là seuls qui ont été l'objet de grâces semblables, ajoute notre historienne, peuvent comprendre la surabondance de joie à laquelle le cœur d'Hedwige fut livré, il nous a été donné d'en admirer les effets; mais, bien que la reconnaissance la poussât à proclamer les merveilles que le Seigneur avait opérées en elle, elle ne savait comment l'exprimer, le langage humain lui faisait défaut. »

Cependant la maladie d'Hedwige s'aggravait, et, comme fort souvent ceux qui en sont atteints meurent soudainement, et sans avoir le temps de se reconnaître, elle craignait qu'un malheur semblable ne lui

(1) Joan., XIV, 23.

arrivât et qu'elle ne fût privée des derniers secours de la religion. Cette pensée lui était fort douloureuse. En cette occurrence encore Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut l'encourager, lui enlever toute crainte, toute tristesse, et lui accorder la paix et la joie spirituelle, qui sont inconnues au monde. Il lui apparut dans sa glorieuse humanité, et lui annonça qu'elle mourrait munie des derniers sacrements.

Cette promesse ne tarda pas à se réaliser. Hedwige, après avoir supporté de très-cruelles douleurs avec la plus inaltérable patience, et avoir été éprouvée comme l'or dans la fournaise, s'endormit tranquillement dans la paix du Seigneur, et conserva, jusqu'à la fin, sa pleine connaissance. « Elle manifesta une très-grande joie en se voyant arrivée au terme de son exil; on eût dit un ange se disposant à prendre son essor vers le ciel. Au moment où elle venait de rendre le dernier soupir, Dieu voulut prouver par un nouveau miracle que cette âme si humble, si longuement éprouvée, et si aimante, lui avait été très-chère; car une odeur délicieuse, mélange de roses, de lis et des parfums les plus exquis, se répandit dans tout le monastère. En même temps les sœurs se sentirent pénétrées d'une joie surnaturelle et d'un très-vif amour du Seigneur; elles comprirent alors que des hôtes célestes, mais invisibles, les entouraient, et qu'ils étaient venus chercher l'âme de leur compagne pour la conduire au séjour des bienheureux.

Adélaïde d'Epfich (1) était la digne compagne d'Hed-

(1) Epfich, village d'Alsace, situé à trois lieues de Sélestadt.

wige de Logelnheim (1). Entrée également à Unterlinden dès l'enfance, et élevée avec une maternelle sévérité par les religieuses, elle servit fidèlement le Seigneur dans les jeûnes, les veilles et les macérations jusqu'à la plus extrême vieillesse. Pendant treize années consécutives elle porta sur sa chair une grosse chaîne de fer en mémoire de la passion du Rédempteur. Elle ne quittait cet instrument de torture ni de jour ni de nuit. Durant bien des années aussi, elle ne s'étendit presque jamais sur sa couche et se contenta de deux à trois heures de sommeil. Elle fit vœu de réciter très-dévotement et agenouillée trois cent mille *Pater* en l'honneur de l'incarnation du Verbe, des travaux et des douleurs que Jésus avait daigné endurer pour racheter l'humanité.

Adélaïde adressa également de très-ferventes prières au Seigneur, afin qu'il daignât lui faire connaître très-exactement l'instant béni auquel il avait voulu quitter le sein virginal de sa très-sainte Mère pour entrer dans ce monde. Or il advint une fois, la veille de Noël, après complies, que notre religieuse, se sentant excessivement fatiguée, s'étendit, pour prendre un peu de repos. Elle était dans l'état qui tient le milieu entre la veille et le sommeil, lorsqu'elle sentit qu'on secouait vivement sa couche. Complétement réveillée, elle s'empressa de se mettre sur son séant, et elle entendit une voix qui semblait venir d'un lieu très-élevé et qui prononça les paroles

(1) Ap. Pez., op. cit., ch. xxv, p. 206 et seq.

suivantes : *Surge velociter, ecce jam instat hora beatissima, in qua Dominus universitatis pro hominibus nasci voluit, homo factus* : « Levez-vous promptement, voici « l'heure fortunée en laquelle le Maître de l'uni- « vers a voulu naître pour les hommes et se faire « homme lui-même. » Adélaïde, convaincue que cet avertissement lui était donné par son ange gardien, se prosterna à terre et rendit grâces au Sauveur, puis elle célébra la glorieuse fête de Noël avec les plus vifs sentiments de joie et de reconnaissance. Elle eut soin aussi de noter avec exactitude le moment que la révélation lui avait fait connaître, afin d'en fêter désormais la venue par des veilles et des prières.

Catherine de Gebwiller affirme qu'Adélaïde d'Eptich « était la personne la plus retenue, la plus discrète et « la plus maîtresse de sa langue qu'elle eût jamais « connue. » Il ne lui est pas arrivé une fois en sa vie de rompre inutilement le silence, ajoute notre historienne ; lorsqu'on lui adressait quelque propos blessant, elle se taisait ; lorsqu'on l'offensait, elle ne répondait pas.

Catherine parle également des grands services qu'Adélaïde rendit à la maison en transcrivant avec une remarquable élégance les livres qui servaient à la célébration des offices.

Devenue âgée et très-maladive, elle ne se dispensa jamais de paraître au chœur, même pendant les plus rudes nuits d'hiver. Ayant perdu la finesse de l'ouïe, elle n'entendait plus le son de la cloche qui appelait la communauté à l'église ; elle pria en conséquence une

des sœurs de l'avertir lorsqu'il était temps d'y aller. Cette sœur oublia un jour de la prévenir, et Adélaïde arriva au moment où l'on venait d'achever matines ; c'était la première fois qu'elle commettait cette faute, bien involontaire assurément, cependant elle en fut inconsolable. A partir de ce temps, et pour n'y plus retomber, elle se rendit régulièrement au chœur bien avant l'heure voulue.

Adélaïde tomba malade, et fut bientôt réduite à l'agonie ; à l'instant où on la croyait prête à rendre le dernier soupir, la communauté, qui l'entourait, la vit se ranimer tout à coup et sourire avec l'expression de la joie la plus vive. L'une des sœurs lui ayant demandé si le Seigneur avait daigné lui accorder quelque consolation, elle répondit, le visage de plus en plus rayonnant : « La très-« sainte Vierge Marie est auprès de moi en compagnie « d'un grand nombre de saints glorieux ; elle m'en-« courage, me fortifie et m'assiste dans ma dernière « lutte. » Peu après avoir prononcé ces paroles, Adélaïde expira doucement, en baisant son crucifix.

Mechtilde et Agnès, sœurs et également originaires du village d'Epfich (1), entrèrent à Unterlinden en très-bas âge. Catherine de Gebwiller fait d'elles un touchant éloge. « C'étaient, dit-elle, deux lumières célestes ; l'amour de Dieu qui remplissait leurs cœurs, et le zèle dont elles étaient animées pour le service du Seigneur, avaient rendu de plus en plus étroits les liens de la charité fraternelle qui les unissait.

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXV, p. 206 et seq.

« Toujours on les voyait ensemble ; elles passaient, réunies et au chœur, la plus grande partie des jours et des nuits, priant sans interruption, et implorant la miséricorde de Dieu avec une dévotion très-ardente.

« Les choses de la terre étaient sans attraits pour elles ; elles n'avaient de goût que pour celles du ciel, et rien ne les en pouvait distraire. »

Mechtilde, fort délicate de santé, était estropiée de naissance et ne marchait qu'à l'aide de béquilles ; elle n'en fut pas moins une très-fidèle observatrice de la règle ; jamais, quelles que fussent ses infirmités, elle ne demanda de dispenses. Le Seigneur lui avait donné une voix sonore, étendue et douce comme celle des anges ; elle la consacra à chanter ses louanges. Pendant trente années, elle dirigea le chœur ; elle s'acquitta de cette charge avec un zèle extrême, et elle fit faire à ses compagnes de grands progrès dans l'art de la musique.

Mechtilde était douée au plus haut degré du don des larmes ; fort souvent ses yeux, voilés par les pleurs, ne pouvaient plus lire, mais sa belle voix n'en conservait pas moins sa pureté et sa flexibilité. Elle reçut par révélation l'assurance de son salut éternel.

Sa dernière maladie fut longue et excessivement douloureuse ; mais sa patience et sa sérénité ne se démentirent pas, au milieu des plus vives souffrances. Elle observait avec une parfaite soumission les progrès de son mal, et elle voyait arriver joyeusement le moment qui devait la réunir à jamais à l'objet de son pur amour. « Je ne crains ni la dernière lutte, ni le pur-

« gatoire, » dit-elle la veille de sa mort aux sœurs qui lui donnaient des soins; « cependant, si le Sei« gneur le voulait ainsi, je consentirais à rester encore « sur la terre, afin de continuer à l'y servir et à ver« ser des larmes au souvenir de sa passion. »

Lorsque Mechtilde sentit qu'elle allait mourir, elle demanda pardon à ses compagnes des peines qu'elle avait pu leur causer involontairement, et elle les remercia de leurs soins affectueux et des exemples édifiants qu'elles lui avaient donnés; puis elle demanda qu'on ouvrît la fenêtre voisine de sa couche. Après avoir reçu les derniers sacrements, elle leva les yeux au ciel et s'écria d'une voix aussi énergique que si elle eût été en pleine santé: « Mon Dieu, mon Seigneur, « mon créateur, mon rédempteur, jetez un miséricor« dieux regard sur l'indigne servante pour laquelle « vous avez voulu mourir sur le bois de la croix...; je « remets mon âme entre vos mains, guidez-la vers « les éternelles demeures, de même que vous y avez « guidé l'âme du bon larron... » Puis elle entonna un cantique d'action de grâces dont les derniers accents se confondirent avec son dernier soupir.

Agnès, la sœur de Mechtilde, remplit à deux reprises les fonctions de sous-prieure d'Unterlinden. « Elle « sut allier la fermeté à la mansuétude et à l'humi« lité, dit notre historiographe (1); elle était active, « laborieuse, un véritable vase d'élection, en un « mot. »

(1) Loc. cit.

Tous les confesseurs d'Agnès ont affirmé que jamais elle n'avait terni la blancheur de sa robe baptismale par aucun péché grave, et cependant elle eut à subir pendant ses jeunes années les rudes assauts d'une tentation de désespoir. Elle tremblait en pensant aux jugements secrets de Dieu, elle se croyait destinée à l'enfer et déjà condamnée aux supplices éternels. Cette affreuse pensée la poursuivait sans cesse; ses angoisses devenaient de jour en jour plus poignantes; elle n'avait pas un instant de repos. N'y pouvant plus tenir, elle resta une nuit seule au chœur. Agenouillée au pied de l'autel, le cœur brisé, elle s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots: « Seigneur tout-puissant, « vous qui ne méprisez ni ne repoussez les gémis- « sements des cœurs contrits, vous qui sondez les « peines et les afflictions jusque dans leurs dernières « profondeurs, ayez pitié de la plus misérable de vos « servantes, secourez-moi dans mes angoisses, con- « solez-moi, donnez-moi l'espoir du salut éternel...; « et si je suis rejetée et perdue, ô Seigneur, permettez- « moi au moins de vous aimer uniquement et de vous « servir fidèlement tant que je serai ici-bas! »

Agnès venait à peine d'achever cette prière, lorsqu'il lui sembla qu'un rayon lumineux descendait dans son cœur; au même moment la paix et la joie en prirent possession, ses terreurs se dissipèrent, et tant qu'elle vécut elle n'eut plus de doutes au sujet de son élection. Elle mourut presque en même temps que Mechtilde; la mort ne put séparer que pour peu de jours ces deux sœurs qui, pendant leur vie, avaient

donné l'exemple de la plus pure affection fraternelle.

Anna de Wineck (1), l'élève chérie des religieuses d'Unterlinden, donna des preuves de prédestination dès sa première enfance. Sa famille était illustre, riche et puissante; mais Anna brilla bien plus encore par la foi, la vertu et la sainteté que par la grandeur de sa race. Elle était âgée de trois ans à peine, et livrée encore aux soins de sa nourrice, lorsqu'elle voulut savoir ce que signifiait le crucifix appendu dans sa chambre. On lui expliqua que c'était l'image du Seigneur, mort pour le salut du genre humain; aussitôt elle se précipita à genoux, rendit d'humbles actions de grâces à Jésus, et lui adressa ses prières avec la plus ardente dévotion. Dès lors aussi Anna prit l'habitude d'épier les personnes chargées de la garder; quand elle les voyait endormies, elle quittait son petit lit, pour passer la nuit en oraison. Au point du jour elle se glissait furtivement hors de la maison de ses parents, et se rendait à l'église voisine pour assister à la célébration de la messe, et telle était la violence de l'amour qui embrasait son cœur, que fort souvent elle perdait connaissance. Ces habitudes de piété précoce ne purent échapper à l'œil vigilant de la dame de Wineck, qui avait pour Anna une préférence marquée. Craignant que le manque de sommeil ne nuisît à la santé de cette enfant bien-aimée, elle prit soin de calfeutrer les volets de sa chambre de manière à ce que la clarté du soleil matinal n'y pût pénétrer, mais la petite prédestinée déjoua ce calcul de

(1) Ap. Pez, op. c., ch. XXXI, p. 231 et seq.

la prudence maternelle en demandant à son ange gardien de l'éveiller à l'heure voulue.

Autant Anna était pieuse, autant elle était charitable; elle observait admirablement le précepte qui nous ordonne d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et le prochain comme nous-mêmes. Lorsqu'elle rencontrait dans les rues des malheureux, elle s'empressait de leur distribuer tout ce dont elle pouvait disposer; elle offrait avec amour l'appui de son petit bras aux estropiées; quant aux aveugles, privés de la contemplation des œuvres du Seigneur, elle éprouvait pour eux la plus tendre pitié; leurs haillons ne lui inspiraient aucune répugnance; elle s'empressait de les guider vers les lieux où ils voulaient aller, et tout en les conduisant elle cherchait à les égayer par de consolantes paroles.

Anna évitait les jeux avec les autres enfants, et les discours frivoles. Sa modestie était extrême; lorsque les serviteurs de son père lui témoignaient des égards, elle s'en affligeait et disait : « Je voudrais que mes parents fussent de pauvres gens de la campagne, personne ne ferait attention à moi, et je serais plus libre de servir le Seigneur. »

Une semblable fleur n'était pas faite pour rester dans le monde, la dame de Wineck le comprit; cédant aux instances de sa fille, âgée de huit ans à peine, elle la fit recevoir au monastère des Unterlinden, avant que les vanités du siècle eussent terni la pureté parfaite de ce cœur angélique.

Admise dans cette sainte maison, Anna entra réso-

lûment dans la voie ardue de la perfection chrétienne sans jamais s'y arrêter, car quiconque s'arrête dans cette voie commence à reculer. « Elle était au milieu de nous semblable à une brillante lumière placée sur le chandelier, dit Catherine de Gebwiller (1). Dieu la comblait de grâces, elle avançait dans la pratique de toutes les vertus avec une célérité merveilleuse, et bientôt l'éclat de sa sainteté fut un sujet de pieuse émulation pour la communauté. En la voyant, ajoute notre biographe, on croyait contempler un ange, car sa beauté avait un caractère céleste, et sa tenue respirait le calme et la noblesse; jamais elle ne se livrait à des excès de joie ou de tristesse; une paisible sérénité était son état habituel; toujours elle se trouvait en présence du Seigneur, jour et nuit elle méditait sa loi, et poussait d'ardents soupirs vers le ciel.

« Les jeûnes, les veilles et les austérités ne coûtaient aucun effort à Anna; l'amour de Dieu lui rendait toutes ces choses faciles et légères. Ses rapports avec ses compagnes étaient pleins de bénignité, et jamais, tant qu'elle vécut, elle n'affligea une des sœurs par une parole ou par un geste. »

Anna consacrait à la prière tout le temps compris entre l'heure de prime et le repas de midi; avant de quitter le chœur, elle baisait avec la plus vive dévotion la sainte croix et les cinq plaies du Seigneur. Son recueillement pendant le saint sacrifice de la messe était admirable. Quand elle devait

(1) Loc. cit.

communier, elle ne prenait, dès la veille, d'autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau, et elle passait la nuit en prière; après avoir reçu le corps du Seigneur, elle restait pendant de longues heures complétement absorbée, immobile, insensible à ce qui se faisait autour d'elle, et elle n'interrompait son action de grâces que dans la soirée.

Après Dieu, Marie, la Reine du ciel, était l'objet de son plus tendre amour. Dès qu'elle apercevait son image, elle s'agenouillait et lui récitait la Salutation angélique; toutes les fois que le nom béni de la Mère de Dieu était prononcé en sa présence, elle inclinait la tête avec le plus profond respect.

Anna avait coutume de se lever avant l'heure de matines pour vaquer à la prière, et généralement elle dormait fort peu; une pierre lui servait d'oreiller. Le don des larmes lui avait été départi à tel point, que fort souvent son voile en était baigné.

Elle consacrait le carême à la méditation de la passion de Notre-Seigneur, et ne se couchait pas depuis le jeudi saint jusqu'au dimanche de Pâques. Lorsque l'excès de la fatigue l'obligeait à prendre un peu de repos, elle s'étendait à terre pour quelques instants.

Aucun genre de mortification n'était étranger à Anna. Elle jeûnait au pain et à l'eau, les mercredis, les vendredis et les vigiles des fêtes de la Vierge et des Apôtres, et se retirait dans quelque coin obscur pour prendre ces modestes repas, afin de n'être vue de personne. Souvent, pendant que les sœurs étaient à table, elle se couvrait la tête de son voile et priait tandis que

les autres mangeaient, et si alors la prieure lui enjoignait de donner quelque peu de nourriture à son corps, elle la suppliait en pleurant de vouloir bien l'en dispenser; et la prieure, émue, cédait presque toujours à ce pieux désir.

Anna portait un cilice sur la peau; souvent elle déposait dans ses souliers des cailloux pointus qui lui mettaient les pieds en sang, et elle faisait un fréquent usage de la discipline ou de verges garnies d'épines. Quelquefois les sœurs l'engageaient à mettre plus de modération dans ses mortifications, afin d'être capable de servir plus longtemps le Seigneur ici-bas, mais elle avait coutume de dire: « Ne remettons pas à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui, car « nous ignorons l'heure et le jour auxquels Dieu nous « rappellera à lui; nous ne sommes pas venues au cou- « vent afin d'y chercher nos aises, nous devons y « mater la chair et arriver au ciel par la voie de la « croix. »

Aucune des religieuses ne surpassait Anna en humilité et en obéissance. Lorsque la prieure donnait un ordre, elle était toujours la première à s'empresser de l'exécuter. Elle avait regretté dans son enfance d'être née dans un rang qui lui attirait les respects de ceux qui l'entouraient, et maintenant elle s'en vengeait en remplissant de préférence les plus bas emplois de la maison. Elle portait le bois, allumait le feu à la cuisine, et avait souvent le balai à la main. Quand l'une ou l'autre de ses compagnes voulait la remplacer, elle lui disait, sur le ton du badinage et avec un aimable sou-

rire : « Ah! je le vois, ma sœur, vous voulez me pri-« ver de la petite récompense qui me revient et la « prendre pour vous-même, mais je ne vous la cède « pas, car je sais que nous recevrons largement le « prix de nos œuvres. »

Anna prodiguait ses soins aux religieuses malades. Elle leur préparait leurs bains et leur nourriture, les consolait, les pansait et leur rendait les plus humbles services, sans jamais se laisser rebuter par les infirmités les plus dégoûtantes; elle n'ignorait pas qu'en servant ses semblables c'était Notre-Seigneur lui-même qu'elle servait (1).

Trois sœurs reconnues incurables, entre autres, avaient été confiées entièrement à sa surveillance.

La première, entrée en très-bas âge à Unterlinden, était épileptique depuis l'enfance; la violence du mal lui avait complétement déformé le visage; elle était hideuse à voir et privée de l'usage de la raison. Anna se dévoua à elle, avec la tendresse d'une fille, pendant de longues années, et remporta durant ce temps le triomphe le plus complet sur les répugnances de la nature; elle recueillit le dernier soupir de la malade, et après sa mort elle dit à la prieure : « Jamais je n'ai « demandé quoi que ce soit à Notre-Seigneur, dans « la chambre qu'habitait cette pauvre sœur, que je ne « l'aie aussitôt obtenu. »

La seconde des incurables remises à Anna était une vieille religieuse tombée en enfance, et qui vécut fort

(1) Matth., xxv.

longtemps dans cet état. Au moment du décès de l'infirme, sa fidèle gardienne entendit des voix angéliques qui entonnaient un chant de triomphe, en emmenant l'âme de la défunte au séjour de la paix et de la joie.

La troisième était atteinte de paralysie et d'hydropisie. Anna la servait avec la charité la plus assidue; toutefois jamais elle ne parvenait à la satisfaire. La paralytique avait mené jusqu'alors une très-sainte vie; mais, soit qu'elle fût aigrie par la continuité de souffrances presque intolérables, soit que Dieu le permît ainsi pour mettre à l'épreuve la patience d'Anna, tout ce que faisait cette dernière lui attirait des reproches, déplaisait souverainement à la malade et provoquait même de violents accès de colère. Anna opposa d'abord une inaltérable douceur aux mauvais traitements dont elle était l'objet; mais, craignant enfin que d'aussi fréquents emportements ne missent en péril le salut de la paralytique, elle pria la prieure de l'autoriser à cesser de voir la sœur qui éprouvait pour elle une si insurmontable antipathie; la prieure consentit à ce qu'une autre religieuse prît la place de celle dont nous écrivons l'histoire.

Alors un changement étonnant s'opéra dans l'intérieur d'Anna. Une froideur et une sécheresse désolantes remplacèrent l'amour de Dieu qui remplissait habituellement son cœur; à son zèle, qui jamais n'avait connu l'hésitation, succédèrent un si complet dépouillement de grâce, une telle misère spirituelle, que la prière, les mortifications, les œuvres auxquelles

elle s'était toujours livrée avec joie, ne lui causaient plus qu'ennui et dégoût. Épouvantée à cette vue, elle sonda les plus secrets replis de son cœur, pour découvrir la cause de son malheur. Comme elle n'avait conscience d'aucun péché, elle reconnut que Dieu punissait l'abandon dans lequel elle laissait la pauvre hydropique. Elle s'empressa en conséquence de recourir à la prieure, et de la supplier de confier de nouveau la malade à ses soins. Sa demande ayant été agréée, les grâces abondantes dont elle venait de pleurer la perte, lui furent toutes rendues.

Anna de Wineck comprit ainsi le prix qu'ont aux yeux du Seigneur les œuvres de miséricorde, et elle regretta de ne pouvoir être attachée à quelque hôpital, afin d'y servir, pour l'amour de Dieu, les infirmes les plus abandonnés. Toutefois, reconnaissant que ce vœu était irréalisable, son ingénieux amour trouva moyen d'y suppléer. Elle construisit en esprit trois hospices, le premier pour les pécheurs, le second pour ceux qui sont en péril de mort, le troisième pour les âmes qui souffrent dans le purgatoire, et toutes les nuits elle consacrait plusieurs heures à prier pour les habitants de ces différents édifices spirituels.

Catherine de Gebwiller nous parle (1) d'une autre pieuse coutume d'Anna. Tous les ans, au jour de Pâques, elle se rendait seule au chœur et adressait au Seigneur la prière suivante : « O mon Père très-clément, daignez agréer aujourd'hui avec bienveillance

(1) Loc. cit.

le sacrifice de louanges que vous offre, avec toute la dévotion dont elle est capable, la plus misérable de vos servantes. Vous n'avez nul besoin de ce que je puis vous présenter, Seigneur, car tout ce que j'ai est à vous et vient de vous; mais si, grâce à votre appui et à votre conduite miséricordieuse, j'ai pu vous servir, pendant l'année qui vient de s'écouler, en observant fidèlement les règles de l'ordre; si mes oraisons, mes méditations et mes œuvres vous ont été agréables; je vous rends le tout, Seigneur, et je vous supplie, du plus profond de mon cœur, d'en faire ce que vous voudrez et d'en appliquer le mérite aux vivants ou aux morts, selon votre bon plaisir, en m'en excluant moi-même, si vous le jugez à propos. »

Plus Anna avançait en âge, plus aussi elle avançait dans la perfection chrétienne. « Occupée uniquement à acquérir des richesses célestes (1), suivant l'expression de l'historienne des Unterlinden, elle se livra aux plus terribles mortifications avec un courage héroïque; un rude cilice, une corde garnie de nœuds et une grosse chaîne de fer lui ceignaient les reins, et en la voyant calme et souriante, on ne soupçonnait guère qu'une quantité de plaies béantes labouraient ses chairs déchirées; une seconde chaîne de fer et une courroie garnie de nœuds lui servaient de disciplines; elle s'en frappait sans ménagement, et souvent le sol du lieu où elle se livrait à ces impitoyables exécutions était baigné de sang.

(1) Loc. cit.

Son oraison était toujours accompagnée de torrents de larmes; elle avait l'habitude de réciter chaque jour, avec la plus ardente dévotion, au moins mille *Ave Maria*, en l'honneur de Celle qui a donné le Sauveur à la terre, et fréquemment son amour la poussait à doubler ce nombre.

« Anna était, c'est Catherine de Gebwiller qui parle, d'une incomparable pureté, et affranchie, autant que peut l'être une créature humaine, de la contagion de la tache originelle; jamais le péché mortel ne la souilla, et son confesseur a attesté qu'elle conserva son innocence baptismale jusqu'au jour de son décès. »

La fidélité à correspondre à la grâce attire sans cesse des grâces nouvelles. Dieu combla Anna de faveurs tout exceptionnelles. Un jour, pendant la prière, l'esprit d'en haut fit soudainement invasion en elle, avec une puissance si souveraine, avec une plénitude si parfaite, que son âme ravie semblait déjà en possession des joies du ciel. Elle resta deux années et demie dans cet état. Durant ce long espace de temps, toutes les choses de la terre lui inspiraient un dégoût extrême. Souvent cette âme embrasée de l'amour de Dieu entraînait à sa suite le corps, qui lui était parfaitement soumis; les compagnes d'Anna la voyaient alors suspendue en l'air, et hors d'elle-même pendant plusieurs heures consécutives.

En d'autres occasions, la chaleur et la lumière qui environnaient l'âme de la prédestinée communiquaient à son visage un éclat surnaturel visible à ses sœurs. Elle leur paraissait illuminée, entourée d'une brillante

auréole, et ses traits prenaient la radieuse beauté d'une apparition céleste.

Une imperfection bien légère mit un terme à l'état extatique d'Anna. C'était en automne; on venait de faire les vendanges, et le vin nouveau, produit des vignes d'Unterlinden, avait été transporté dans les caves du monastère. Les sœurs en burent toutes quelque peu et le trouvèrent excellent; l'une d'elles engagea Anna à en goûter à son tour; elle y consentit et y prit plaisir. Pour la première fois depuis bien longtemps, une impression produite par les sens trouva de l'écho en elle. Dieu, qui voulait la posséder uniquement, l'en punit aussitôt. Au moment même, elle sentit s'éteindre dans son cœur la flamme surnaturelle qui le remplissait, et le monde extérieur commença à l'enlacer d'étreintes d'autant plus douloureuses qu'elle l'avait dominé de plus haut. La sécheresse et la désolation succédèrent aux douceurs de la grâce. Anna, en proie à une vive douleur, se livra aux jeûnes, aux prières, aux larmes, mais ce fut en vain; enfin, au milieu des souffrances de l'abandon, elle soumit, par un acte héroïque, sa volonté à la volonté divine. Le Seigneur récompensa sa résignation; il la fit sortir de la désolation et la combla souvent encore de très-grandes faveurs, sans lui rendre toutefois les joies ineffables dont elle avait été nourrie pendant les deux années et demie qui venaient de s'écouler; elle les avait perdues sans retour.

Quelque temps après le fait que nous venons de raconter, on eut une preuve du crédit qu'Anna avait con-

servé sur le cœur de Dieu et de la puissance de sa prière. L'une des sœurs du monastère, dont la mère, très-malade, venait d'être munie des derniers sacrements, supplia très-instamment celle dont nous écrivons l'histoire, de demander au Seigneur la guérison de la moribonde. Anna, pleine de charité envers ses compagnes, se mit en prière, et bientôt elle entendit une céleste voix qui prononçait les paroles suivantes : « Vous serez exaucée, ma fille ; j'ajouterai « des jours et des années à la vie de la matrone pour « laquelle vous implorez ma miséricorde ; elle verra « les fils de ses fils. »

En effet, la mère de la religieuse se remit, vécut encore vingt ans, et laissa en mourant une nombreuse postérité.

Anna donna longtemps encore à ses compagnes l'exemple de la pratique de toutes les vertus à un degré héroïque. Entièrement détachée des choses de la terre, sa vie n'était plus, pour ainsi dire, qu'une oraison non interrompue ; on n'entendait sa voix qu'au chœur, alors qu'elle se mêlait à celles des autres religieuses pour chanter les louanges du Seigneur. A cette exception près, elle observa pendant plusieurs années un silence aussi profond « que si elle « n'avait eu ni langue pour parler, ni oreilles pour « entendre. » Bien que privée des consolations célestes qu'elle avait connues autrefois, elle n'en était pas moins constamment perdue et abîmée en Dieu ; car c'était pour lui-même qu'elle l'aimait et non pas à cause de ses dons.



Elle tomba malade après avoir combattu le bon combat, et indiqua d'avance le jour auquel elle devait mourir. Anna ne cessa de prier et de conserver sa présence d'esprit au milieu des ardeurs de la fièvre; elle reçut les secours de la religion avec d'inexprimables sentiments de joie et de reconnaissance. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle répéta à plusieurs reprises d'une voix encore vibrante les mots : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* — *J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai jamais confondue;* puis elle dit encore : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ;* et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

Toutes les sœurs d'Unterlinden l'entouraient en sanglotant et en versant d'abondantes larmes.

CHAPITRE X

Suite du précédent. — Gertrude de Rheinfelden. — Giselhilde. — Gertrude de Hattstadt. — Hedwige de Gebwiller.

Continuons à faire connaître les élèves des Unterlinden dont Catherine de Gebwiller nous a transmis l'histoire. L'écrit de la vénérable prieure fait passer sous nos yeux une série de tableaux charmants; elle peint simplement, naïvement, une époque durant laquelle la foi vivante enfantait des merveilles qui effarouchent l'incrédulité moderne. Ces merveilles ne causent ni éton-

nement ni trouble à Catherine ; car elle sait que les grâces se tiennent et s'enchaînent, et que rien n'est impossible à Dieu, seul auteur des faits miraculeux qui abondent dans ses récits.

Gertrude de Rheinfelden fut admise au couvent des Unterlinden au même âge qu'Anna de Wineck, à huit ans. Elle avait donné dès le berceau, pour ainsi dire, des preuves de piété et d'un très-grand amour de Dieu. Ces dispositions prirent un nouvel essor quand Gertrude se trouva au milieu des filles spirituelles de saint Dominique. « Elle vécut innocente et pure parmi nous, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, dit notre historienne (1), et elle se dévoua sans réserve au service du Seigneur. Dieu lui avait donné une haute intelligence ; elle l'employa à s'instruire dans les lettres sacrées, et bientôt elle fut capable de donner des leçons aux jeunes novices.

« Gertrude avait un grand talent pour l'écriture; elle passa plusieurs années à transcrire, avec beaucoup d'élégance, les livres nécessaires à la célébration des offices, et divers autres ouvrages de prix. Elle consacrait ainsi à l'avantage de la congrégation toutes les heures destinées au travail.

« Dieu voulut prouver que cette assiduité lui était fort agréable ; car plusieurs des sœurs virent en différentes occasions que, tandis que Gertrude écrivait, sa main droite lançait des rayons et semblait aussi lumineuse et transparente que le plus pur cristal. »

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXXIII, p. 251 et seq.

Gertrude joignait à l'amour du travail toutes les vertus qui doivent briller dans la religieuse. Pleine de charité, elle prodiguait les soins les plus affectueux à celles d'entre ses compagnes qui tombaient malades, et toujours elle savait les consoler et les encourager. « Assurément, chère sœur, disait-elle à l'une, Dieu « vous aime tendrement, car c'est à ses enfants pré- « férés qu'il envoie la souffrance. » — « Sans doute, « ma sœur, le Seigneur vous veut toute à lui, disait- « elle à l'autre, et il vous afflige de ce mal, afin « que vous ne lui échappiez pas. » Et Dieu donnait sa bénédiction aux paroles de Gertrude, car celles auxquelles elle les adressait se sentaient merveilleusement fortifiées.

Semblable à l'apôtre saint Paul, la pieuse fille qui nous occupe aspirait sans cesse à compléter en elle *ce qui manque à la passion du Christ*. Elle se livrait avec ardeur à la mortification, qui était chez elle, comme chez tous les saints, l'expression la plus simple de l'amour. L'amour lui faisait trouver sa joie dans les jeûnes, dans les insomnies, dans tout ce qui inspire de l'horreur à la nature; l'amour également l'arma de rudes instruments de pénitence. Les sévérités de la règle, qu'elle observait avec la plus rigoureuse exactitude, lui semblaient insuffisantes. Un bloc de bois et un sac rempli de cailloux lui servaient de couche. Elle portait sur la peau un cilice en crin et une chaîne de fer. Fort souvent elle passait des nuits entières en prières, et tous les jours elle se disciplinait deux ou trois fois jusqu'au sang.

Gertrude avait fait un pacte avec ses yeux; jamais elle ne les levait, jamais on ne put la surprendre se livrant à un mouvement de curiosité. Parfois quelques-unes des sœurs les plus jeunes essayaient avec une innocente malice de la mettre en défaut par surprise, en feignant de voir quelque chose de singulier ou d'intéressant du côté de la fenêtre; mais toutes leurs tentatives échouaient, les paupières de la sainte religieuse restaient invariablement baissées. Lorsqu'on l'engageait à se modérer, elle avait coutume de répondre : « Rien « n'est dangereux comme la modération; si je com- « mençais à m'y livrer, je ne tarderais pas à me relâ- « cher entièrement. Le corps est un animal insatiable: « plus on lui cède, plus il devient exigeant; plus, au « contraire, on le maltraite, plus il est souple et obéis- « sant. »

La fidélité de Gertrude fut récompensée. Il advint une fois qu'elle passa la nuit de Noël en prière. Elle chanta joyeusement les matines avec ses compagnes, puis le saint sacrifice de la messe commenca. En cet instant un monde merveilleux se dévoila aux regards de la sœur. Elle continua à s'unir au sacrifice et aux chants, mais en même temps il lui sembla que la chapelle prenait de très-vastes proportions. Une vive lumière l'éclairait, une foule d'esprits bienheureux y arrivaient, et des chœurs célestes mêlaient leurs ravissantes harmonies aux voix des Unterlinden.

En avant de l'autel se trouvait une couche très-riche, ornée de toutes les magnificences que l'apôtre saint Jean a vues dans la Jérusalem céleste, et sur cette

couche était assise, dans tout l'éclat de sa très-pure et radieuse beauté, Marie, la Vierge mère, le chef-d'œuvre du Tout-Puissant, la plus merveilleuse invention de la miséricorde divine. C'était d'elle que paraissait sortir la lumière incomparable dont les yeux éblouis de la sœur ne pouvaient supporter les splendeurs. Elle tenait dans ses bras le fruit de ses chastes entrailles enveloppé de langes. L'aspect du petit Jésus était celui d'un enfant qui vient de naître, mais quelque chose de divin s'unissait en lui à la faiblesse du premier âge.

Celle qui avait le bonheur de contempler ce glorieux spectacle, ravie hors d'elle-même, ne savait plus, dans la plénitude de sa joie, si elle appartenait encore à la terre. La vision dura jusqu'au moment où les derniers accents des voix des religieuses marquèrent la fin de l'office du jour.

Bientôt après la sœur Gertrude eut une autre vision également remarquable. Elle avait lu, dans les livres saints commentés par saint Augustin, qu'après la résurrection des corps les membres des justes brilleraient comme le soleil dans le royaume de Dieu ; ce passage l'avait vivement frappée, souvent elle le repassait dans sa mémoire, et elle désirait savoir comment cela se ferait. Or, au jour de la fête du grand docteur, au moment où l'on entonnait solennellement au chœur l'antiphone : *Adest dies celebris*, Gertrude eut une extase. « La justesse des interprétations de « saint Augustin lui fut démontrée, et elle comprit « de quelle manière cette merveille de la toute-puis-

« sance divine devait s'opérer. » Revenue à son état naturel, elle conserva le sentiment et le souvenir de ce qui lui avait été montré ; mais elle chercha en vain à l'exprimer par des paroles.

Pendant fort longtemps Gertrude pria avec beaucoup de ferveur et d'assiduité pour un religieux qui lui inspirait une profonde compassion, parce qu'elle le croyait faussement accusé d'un crime. Un jour, au temps de Pâques, elle renouvelait ses sollicitations agenouillée derrière l'autel, lorsque tout à coup elle entendit une voix formidable, ayant l'éclat du tonnerre et qui disait : *Voulez-vous absolument être exaucée?* Gertrude, épouvantée, s'empressa de répondre : *Seigneur, je remets humblement et entièrement cette affaire à votre adorable volonté.* Puis, après quelques moments de silence, la même voix, tout à fait radoucie, lui adressa les paroles suivantes : « Soyez assurée, ma « fille, que j'écoute vos prières et que vos larmes me « sont précieuses; celui pour lequel vous m'avez « adressé de si ardentes supplications sera sauvé. » Après avoir entendu ces mots consolants, Gertrude, pleine de reconnaissance, se prosterna dans la poussière et adora la miséricorde divine.

Cette sainte religieuse vécut bien des années encore après le fait que nous venons de rapporter, et persévéra avec une énergie qui jamais ne se démentit dans les exercices de la pénitence et de la mortification. Elle annonça quinze ans à l'avance le jour précis de sa mort, lequel arriva, ainsi qu'elle l'avait dit, au moment où mûrissaient les fruits des fertiles vignobles de Colmar.

La sœur Giselhilde, dont la vie entière s'écoula derrière les murs d'Unterlinden, était une douce et humble fleur; ses compagnes la comparaient à un aimable agneau, qui vit en paix avec tout le monde, et que sa parfaite innocence et sa simplicité rendent l'objet de l'affection de chacun (1).

« Le Seigneur accorda un privilége admirable à Giselhilde, écrit Catherine de Gebwiller; depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, elle ne ressentit pas l'aiguillon de la chair : tous ses confesseurs ont attesté que jamais le péché ne l'avait souillée, que jamais aucune pensée mauvaise ou coupable n'avait essayé d'effleurer son âme ou de traverser son esprit. »

L'humble Giselhilde se croyait, de très-bonne foi, la dernière et la plus inutile de la maison; mais elle était très-grande par l'amour de Dieu, dont la pure flamme brûlait dans son cœur. Le Saint-Esprit lui communiquait de vives lumières, et l'attirait souvent dans les plus hautes régions de la contemplation. « Pendant son pèlerinage terrestre, ajoute encore notre historienne, elle n'eut qu'une occupation : *servir et aimer Dieu*. Faut-il s'en étonner? les plaisirs de la chair semblent insipides à ceux qui ont goûté les joies de l'esprit. » Un jour, tandis qu'elle se trouvait au laboratoire avec les autres sœurs, elle fut ravie hors d'elle-même, et, l'extase se manifestant par les organes de la voix, on lui entendit prononcer les paroles suivantes en accents

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXX, p. 227 et seq.

d'une douceur extrême : « Oh ! que je me trouve bien « auprès de vous, mon Dieu et mon Sauveur! Me « voici donc dans les demeures éternelles, réunie à la « glorieuse armée des Anges! » C'est ainsi, dit en rapportant ce propos Catherine de Gebwiller, que le très-aimable Jésus traite ceux qui marchent dans la parfaite innocence ; il les désaltère et les enivre au torrent de ses voluptés ! »

Les religieuses d'Unterlinden demandèrent un jour à Giselhilde si, dans ses prières, elle éprouvait de la difficulté à maintenir recueillies les puissances de son âme, et à se préserver des distractions et des pensées inutiles, elle leur répondit dans ces termes : « Ma mémoire et mes facultés sont si con« stamment remplies, éclairées et charmées par les « délices de l'amour divin, qu'il ne me reste jamais « de temps pour m'occuper des choses vaines ou oi« seuses. D'ailleurs, si de semblables pensées essayaient « de faire invasion dans mon esprit, je les en chasse« rais sans aucune peine, avec l'assistance du Sei« gneur. »

Giselhilde était toujours en oraison, et jamais les occupations extérieures ne lui faisaient perdre la présence de Dieu. Tout en agissant, en répondant aux questions qui lui étaient adressées, en étant douce, et bienveillante envers ses compagnes, la partie la plus intime de son âme demeurait dans la solitude et le recueillement, et était en colloque avec Celui qu'elle aimait uniquement.

La pieuse fille trouvait un charme particulier aux

psaumes du Roi-Prophète; ils étaient la sublime et fidèle expression de ce qu'elle éprouvait elle-même. Pendant bien des années elle récita chaque jour le Psautier en entier, sans négliger pour cela les autres offices.

Giselhilde tomba malade. Les gens de l'art, ayant été consultés, déclarèrent que la maladie de la sœur ne rentrait pas dans le domaine de la science, que son cœur était atteint d'une incurable nostalgie, ayant Dieu et le ciel pour objets, et qu'elle se mourait d'amour.

En effet, elle alla s'affaiblissant de jour en jour, et ayant souvent de très-vives souffrances; mais, loin de s'en plaindre, elle les accueillait avec joie, parce qu'elles lui annonçaient la fin prochaine de son douloureux exil. Plus elle approchait du terme, plus elle avait l'air heureux. Enfin, lorsqu'elle fut réduite à l'agonie, et que la sueur de la mort perlait sur son front, on la vit se mettre sur son séant, radieuse, transfigurée en quelque sorte, et elle s'écria avec l'expression de la joie la plus vive : « Oh! que les douleurs aiguës « qui me déchirent maintenant sont salutaires, et que « je vous remercie, Seigneur, de me les envoyer! « elles me remplissent de la plus douce espérance, et « me donnent la confiance que je vais déposer le pe- « sant fardeau de ce corps de chair, pour m'envoler « auprès de vous! »

Ce furent les derniers mots de Giselhilde; peu de moments après, cette âme pure, dégagée de ses liens terrestres, alla se réunir à Celui qu'elle avait si fidèlement servi.

Gertrude de Hattstadt (1), consacrée au Seigneur dès l'enfance, pure, innocente et gracieuse, était la digne compagne de Giselhilde. La crainte et l'amour de Dieu remplissaient son cœur; elle se jugeait avec une extrême sévérité, se reprochait les plus légères inadvertances comme autant de péchés graves, et n'était tranquille qu'après s'en être accusée au tribunal de la pénitence.

Gertrude appartenait à la plus haute noblesse alsacienne. Elle était douée d'un très-grand esprit, de talents remarquables et de tous les dons extérieurs qui plaisent dans le monde. A ces avantages elle joignait une humilité parfaite : toujours elle choisissait de préférence la dernière place, et toujours aussi elle s'empressait d'offrir ses services lorsqu'il s'agissait de remplir quelque bas emploi dans la maison.

Dès l'adolescence elle fut comblée de célestes faveurs. Tantôt on la voyait fondre en larmes, tantôt une joie surnaturelle brillait dans son regard inspiré.

Préoccupée un jour du mystère de la très-sainte Trinité, elle fut ravie en extase et eut une gracieuse vision. Elle se trouva dans une campagne charmante, peuplée d'un grand nombre de personnes de l'aspect le plus noble, et dont l'apparence exprimait la paix et le bonheur. Des fleurs qui avaient l'éclat de l'or et des pierreries couvraient le sol. Une merveilleuse fontaine, claire, abondante, parfaitement pure, surgissait du milieu de la plaine, en

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLVI, p. 376 et seq.

trois jets lumineux; les trois jets retombaient sans interruption dans la source elle-même. Gertrude s'y désaltéra, et ressentit une plénitude de joie qu'elle n'avait jamais connue auparavant; elle eût voulu rester auprès de la fontaine et ne jamais s'en séparer. Mais une voix qui retentit au plus profond de son cœur, lui dit : « Tu ne peux demeurer définitive-
« ment ici, il te faudra souffrir encore avant d'y arri-
« ver; rentre dans ton état naturel. »

L'extase cessa; mais l'impression qui en resta à Gertrude fut telle, et elle se sentit si divinement rassasiée, que pendant plusieurs semaines elle s'abstint presque complétement de nourriture.

Bientôt après elle tomba gravement malade, et fut livrée fort longtemps à de vives douleurs. Enfin elle ne quitta plus sa couche, et la diminution rapide de ses forces lui fit comprendre que sa fin ne pouvait être éloignée. Sa résignation, sa patience et sa force d'âme croissaient avec ses souffrances; Dieu l'en récompensa en la comblant de grâces nouvelles.

Un jour elle s'était mise sur son séant dans son lit et elle vaquait à la prière, lorsqu'il lui sembla soudain qu'une source vive plus douce et plus parfumée que le miel le plus excellent s'écoulait dans sa bouche, pénétrait dans toutes les parties de son corps, et y répandait un bien-être incomparable. Saisie d'admiration, elle s'écria à plusieurs reprises ! « Oh ! Seigneur, père
« des miséricordes, d'où me vient cette ineffable dou-
« ceur, cette suavité que je n'avais jamais connue ? »

Alors elle entendit la voix de Jésus qui lui disait pleine de mansuétude : « C'est moi, moi-même, « qui veux vous consoler, ma fille. » Ces mots causèrent à Gertrude une immense allégresse. Suivant l'expression de sa biographe, son âme et son cœur se liquéfièrent au feu de l'amour divin, et on eût dit, en voyant l'expression de joie qui brillait dans ses regards, qu'elle participait déjà au bonheur des élus.

A quelque temps de là, peu de jours avant sa mort, Gertrude fut prise de douleurs tellement cuisantes, qu'elle ne put s'empêcher de crier vers le Seigneur. Tout à coup elle se vit enveloppée de ténèbres palpables, l'obscurité autour d'elle était complète, affreuse, et une cruelle angoisse s'empara de son cœur. Mais tandis qu'elle gémissait et se tordait au milieu de ses souffrances, elle aperçut une étoile excessivement brillante, dont les nombreux rayons répandirent une admirable lumière dans le lieu où se trouvait la pieuse fille. Aussitôt ses angoisses se dissipèrent, un calme parfait leur succéda. Levant les yeux, elle aperçut à côté du météore un ange du Seigneur, dans toute la splendeur de son incomparable beauté. Après avoir fixé sur elle un long et affectueux regard, le messager du Très-Haut lui chanta en accents d'une douceur infinie les paroles suivantes : « Dieu essuiera « toutes les larmes de ses élus, et alors il n'y aura « plus ni deuil, ni cris, ni douleur. » Puis l'ange disparut.

Gertrude vécut encore douze jours, durant lesquels ses maux physiques augmentèrent; mais la vision

dont nous venons de rendre compte se renouvela chaque jour avec les mêmes circonstances. Régulièrement l'invasion des ténèbres précédait l'arrivée de l'étoile et de l'envoyé Céleste, et celui-ci chantait toujours la même strophe....; l'ange devenait plus beau, et sa voix plus douce et plus pénétrante à chaque visite. Gertrude, après l'avoir entendu pour la douzième fois, se munit du signe de la croix, et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir. Son âme pure prit son vol à la suite de l'esprit bienheureux que le Seigneur avait chargé de la fortifier, et le suivit aux lieux « où l'on ne connaît plus ni deuil, ni cris, ni douleur. »

Hedwige de Gebwiller (1) entra au couvent d'Unterlinden dans l'enfance, et y exerça pendant plus de quarante ans toutes les vertus à un degré héroïque. « Sa mémoire, dit la biographe, est restée excessivement chère à nos cœurs. Dès son arrivée parmi nous, elle a mené une vie admirable en tous points, mais que peu de personnes sont appelées à imiter; car, douce et affable envers ses compagnes, elle se traitait elle-même avec la dernière rigueur, et ne donnait aucune trêve à son corps. Jamais elle ne dévia de la voie ardue dans laquelle elle s'était engagée, et tant qu'elle vécut, elle ne cessa de servir le Seigneur dans les jeûnes et les veilles, et de se livrer aux œuvres de la plus austère pénitence.

« Dieu l'avait douée d'une voix belle et très-sonore;

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLVIII, p. 380 et seq.

elle n'en fit usage que pour célébrer ses grandeurs; elle chantait joyeusement les offices, et engageait les sœurs à en faire autant.

« Hedwige ne prenait aucun repos durant les saintes nuits de Noël et de Pâques; agenouillée au chœur, elle rendait d'incessantes actions de grâces à Jésus, qui voulu avait s'incarner et mourir sur la croix pour réparer le péché d'Adam, et restituer aux hommes les priviléges qu'ils avaient perdu par la chute de leur premier père. »

La pureté et la fidélité d'Hedwige lui attirèrent de grandes faveurs. Ayant appris la mort de l'un de ses frères, elle alla s'agenouiller devant l'autel, et invoqua la clémence du Tout-Puissant; elle le supplia d'effacer les fautes de celui qui lui avait été cher et de lui accorder un miséricordieux pardon.

Après avoir longuement prié avec une ardeur extrême, elle entendit la voix du défunt; cette voix semblait venir d'un lieu élevé, et lui disait en accents qui remplirent son cœur de joie et de reconnaissance : *Je suis dans la terre des vivants.*

Les temps étaient difficiles à l'époque où Hedwige se trouvait à Unterlinden. Des guerres fréquentes désolaient l'Alsace; les villes et les campagnes, les particuliers et les congrégations religieuses, éprouvaient le contre-coup des malheurs publics. Le couvent des Dominicaines se vit fréquemment dans de graves embarras. Ses vastes domaines furent pillés à plusieurs reprises. La prieure, accablée de soucis et d'affaires, était douloureusement préoccupée et plongée

dans une grande tristesse. Le cœur compatissant d'Hedwige s'associa à ses peines; elle supplia le Seigneur de mettre un terme aux tribulations de sa mère spirituelle et de convertir sa tristesse en joie.

Mais Jésus se fit entendre à elle et lui dit : « Pourquoi, ma chère fille, me demandez-vous si instamment de délivrer la prieure de chagrins qui lui sont infligés dans des vues miséricordieuses? Sachez que ces peines lui sont fort utiles, et qu'elles assurent le salut de son âme. » Hedwige s'empressa de répéter ces paroles à sa supérieure, et celle-ci, divinement consolée, porta dès lors sa croix avec une parfaite résignation; au lieu de s'en plaindre, elle la considéra comme une preuve spéciale de la bienveillance du Seigneur.

Loin de mettre de la modération dans ses mortifications en devenant infirme, Hedwige en augmenta les rigueurs. Elle se condamna à des jeûnes de plus en plus sévères; souvent sa langue desséchée exigeait impérieusement de la boisson, mais la sainte religieuse lui refusait cet adoucissement avec un courage héroïque. Un jour entre autres, elle était en oraison depuis plusieurs heures, et tourmentée par une brûlante soif; elle finit par s'assoupir. Alors il lui sembla qu'on plaçait devant elle un vase rempli jusqu'au bord d'une eau fraîche et limpide, et les paroles suivantes lui furent adressées : « Désaltérez-vous, ma fille, buvez de cette eau dont la source est dans mon cœur. » Hedwige saisit le vase et but avec avidité. Lorsqu'elle se réveilla, sa soif était parfaitement étanchée.

Plus elle avançait en âge, plus aussi l'amour de Dieu grandissait dans son cœur; toutes ses paroles, toutes ses actions prouvaient qu'elle ne pensait qu'à Jésus, qu'elle ne vivait que pour lui. Quand la souffrance ou un sujet quelconque d'affliction lui survenait, elle n'en parlait à personne, elle s'empressait de recourir au bien-aimé de son âme; car jamais l'assistance du Seigneur ne lui manquait, et ses consolations avaient quelque chose de si aimable qu'elle n'en voulait pas connaître d'autres. Souvent on la voyait baignée de larmes, et lorsqu'on lui demandait le motif de ses pleurs, elle répondait : « Je n'ai qu'un chagrin, celui d'être encore exilée loin de Dieu; je n'ai qu'un désir, celui de lui être réunie. »

Enfin elle tomba fort malade; arrivée au terme de son pèlerinage terrestre, elle était étendue sur sa couche et ne souffrait plus. Un sourire extatique, un regard exprimant la joie la plus vive précédèrent son dernier soupir; sa vie ayant été une mort continuelle, le moment du redoutable passage ne pouvait lui inspirer ni craintes ni angoisses : l'amour divin la soutenait, et cet amour est plus fort que la mort.



CHAPITRE XI

Gertrude de Colmar. — Hedwige de Wiegenheim. — Gertrude de Girsperg. — Élisabeth de Junkholz. — Agnès Wallaria. — Marguerite de Brisach.

Catherine de Gebwiller nous transmet encore quelques remarquables biographies de religieuses qui, sans avoir été élevées à Unterlinden, s'étaient pénétrées de l'esprit qui y régnait.

Gertrude de Colmar (1) entra chez les Dominicaines à l'âge de treize ans, et porta jusqu'au jour de sa mort le joug du Seigneur avec une inébranlable constance. Les jeûnes, les veilles, les mortifications et les bonnes œuvres remplissaient sa vie. Sa voix était fort belle; elle fut longtemps chargée de la direction du chant au chœur, et elle s'acquitta de ses fonctions avec un zèle extrême; « car elle voulait que les louanges du Tout-Puissant fussent chantées avec allégresse et entraînement. »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui jamais ne se laisse vaincre en générosité, récompensa la constance de Gertrude. C'était au jour de la Pentecôte; au moment où le chœur entonnait le *Veni creator Spiritus*, elle entendit un grand bruit qui semblait venir du ciel;

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XII, p. 88 et seq.

puis une flamme très-brillante remplit l'église, illumina toutes les sœurs, et des langues de feu se posèrent sur chacune d'elles. La vision disparut à la fin de l'hymne.

A quelque temps de là, une religieuse fort jeune mourut. Elle aussi avait été douée d'une voix remarquablement belle. Peu de jours après le décès, Gertrude, se trouvant au chœur, vit la défunte au purgatoire et livrée à de très-cruels tourments; émue à ce spectacle, elle se prit à pleurer avec amertume. Mais Dieu lui révéla que la sœur était punie de la sorte parce qu'elle avait à expier le double péché d'orgueil et de paresse. « Elle a toujours été lente à se rendre au chœur et prompte à le quitter, ajouta Notre-Seigneur, et, fière de sa belle voix, elle a recherché sa propre satisfaction dans son chant, au lieu de rechercher ma gloire; loin de me rapporter fidèlement ce qui devait me revenir, elle se l'est rapporté à elle-même. » Après avoir entendu ces paroles sévères, Gertrude se rappela l'anathème prononcé contre les orgueilleux dans l'Évangile, où il est dit : *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam* : — *Je vous le dis, en vérité, ils ont reçu leur récompense* (1).

Gertrude remplit encore divers offices dans le monastère des Unterlinden, et se rendit utile jusqu'à la fin de sa vie. Pendant ses dernières années, elle fut chargée de la surveillance des enfants et des novices. Elle mit à l'accomplissement de ses devoirs un zèle et une sagesse remarquables. Alliant beaucoup de douceur à une très-grande fermeté, elle ne faiblissait

(1) Luc, VI.

pas lorsque la règle parlait, et ne tolérait aucune négligence, aucune transgression. Elle savait ce qu'exigeait la gloire du Seigneur; ni la crainte ni la tendresse n'avaient le pouvoir de l'arrêter. Il arriva un jour qu'elle avertit très-sévèrement, mais avec justice, vingt sœurs en plein chapitre; et cependant, dans le nombre, il en était plusieurs pour lesquelles elle éprouvait une affection maternelle. « Après une vie toute de dévouement et de sacrifices, dit notre historiographe, Gertrude, dont la mémoire est bénie, finit très-saintement et reçut la couronne de justice des mains de Jésus.

« Fort peu de temps après sa mort, ajoute Catherine de Gebwiller, une de nos plus jeunes sœurs avait été accusée et punie en présence de toute la congrégation. Triste et humiliée, elle se rendit au chœur pour prier; mais au moment de commencer son oraison, elle fut prise d'un sommeil irrésistible et s'endormit. Alors il lui sembla voir Gertrude, portant son costume de dominicaine, et tenant dans les mains un cierge allumé et un écheveau de fil. La défunte se plaça devant la jeune religieuse et lui dit : *Regarde attentivement ce que je vais faire.* Après avoir parlé ainsi, Gertrude mit le feu au fil, qui fut bientôt consumé, puis elle ajouta : « De même que ce fil livré à « la flamme du cierge se trouve réduit à rien, de « même le feu de la correction publique consume et « détruit les fautes et les transgressions aux yeux du « Seigneur. Ne t'afflige donc plus, ma fille, d'avoir « été réprimandée et punie en plein chapitre. »

A ces mots, la sœur s'éveilla et aperçut Gertrude telle qu'elle venait de la voir dans son rêve et qui s'éloignait. Son ancienne élève courut vers elle; mais la défunte lui fit de la main un bienveillant signe d'adieu et disparut.

Hedwige de Wigenheim (1), successivement sous-prieure et prieure d'Unterlinden, *embauma le monastère du parfum de ses vertus*, et mit tous ses soins à faire observer parfaitement la règle du bienheureux père Dominique dans la maison qu'elle dirigeait. Sa vie était une prière presque non interrompue; elle passait la plus grande partie de ses journées et de ses nuits en oraison, et Dieu lui accorda de grandes lumières et la combla de grâces. »

Hedwige avait une dévotion particulière pour la très-sainte Mère de Dieu; elle implorait son assistance en toute occasion, et Marie lui apparaissait souvent, la fortifiait et l'instruisait. « La maison d'Unterlinden, lui dit un jour la Reine du ciel, est pour moi un jardin de délices, et ma protection repose sur elle. Les vertus y fleurissent; j'ai assisté les sœurs qui s'y trouvent, afin qu'elles puissent rejeter loin d'elles la lourde charge des désirs charnels et des concupiscences terrestres; je les dirige à travers les dangers et les écueils de la vie, pour les faire arriver librement et sûrement au royaume du ciel. Et au moment du passage, je viens en aide à celles qui sont fidèles, pour les transplanter, semblables à des lis odorants et purs, dans les demeures éternelles. »

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XVII, p. 115 et seq.

Il advint une fois qu'un immense essaim de guêpes fit invasion dans l'église d'Unterlinden et s'établit au-dessus de l'autel, de manière à rendre à peu près impossible la célébration du saint sacrifice. La congrégation, très-affligée, ne savait comment s'y prendre pour forcer la horde ennemie à déloger. Mais Hedwige fit un signe de croix, et ordonna aux guêpes de s'éloigner; elles prirent sur-le-champ leur vol et ne reparurent plus.

Gertrude de Girsperg et Élisabeth de Junkholz, prieure et sous-prieure d'Unterlinden, marchèrent sur les traces d'Hedwige de Wigenheim. Issues toutes deux de familles très-puissantes, elles brillèrent surtout par l'humilité et par l'ardeur pour la mortification. Le Seigneur révéla à chacune d'elles le moment auquel elle mourrait. Quelques jours avant son décès, Élisabeth de Junkholz était étendue sur sa couche, calme et satisfaite au milieu de très-vives souffrances; les religieuses qui l'entouraient lui ayant demandé ce qui causait sa joie, elle leur dit : « Il y a vingt ans que je sers mon Sauveur dans l'Ordre Dominicain : j'ai toujours vécu comme si je devais mourir immédiatement, me conformant en toutes choses à l'adorable volonté du Seigneur, et, dans ce moment suprême, je jouis d'une paix profonde; car, grâce à Dieu, ma conscience ne me reproche rien. »

Agnès, surnommée Wallaria (1), mariée et fort riche, faisait un noble usage de sa grande fortune et

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XXVI, p. 210 et seq.

consacrait presque tous ses revenus à des aumônes et à des œuvres pies. Elle perdit son époux. Quelques seigneurs de ses parents profitèrent de son veuvage pour la persécuter et la dépouiller d'une partie de ses biens. Bientôt après Agnès se disposait à communier; son confesseur lui demanda si elle se sentait la force de pardonner à ses ennemis le tort qu'ils lui avaient fait, ajoutant qu'autrement elle commettrait un sacrilége en recevant le corps de Celui qui était mort sur la croix pour ses bourreaux. Agnès, violente par tempérament, fit un si puissant effort sur elle-même, qu'un flot de sang jaillit de sa bouche; mais s'étant recueillie un instant, elle dit : « Si tous les « royaumes du monde étaient à ma disposition, j'ai« merais infiniment mieux les perdre que de retarder « d'un instant mon union avec le bien-aimé de mon « âme. Je pardonne donc du fond de mon cœur à « mes persécuteurs, et je leur abandonne ce qu'ils « m'ont pris. »

Agnès entra à Unterlinden, et jusqu'à la fin de sa vie elle fut une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, une fille modèle du glorieux saint Dominique, une pénitente qu'aucune mortification n'effrayait.

« Cette pieuse sœur, dit la biographe, méprisait les biens de la terre et dominait l'adversité; elle n'avait qu'une pensée : *servir fidèlement le Christ;* le reste ne lui importait pas. Dieu récompensa magnifiquement sa constance. »

Il advint en une nuit de Noël, après le chant des matines et avant l'heure de la messe, qu'Agnès, faible et

malade, se plaça derrière le chœur, parce qu'elle se sentait trop fatiguée pour unir sa voix à celles de ses compagnes. Mais tandis qu'elle était perdue dans la prière, elle vit devant elle la bienheureuse vierge Marie qui lui présentait son fils enfant. Ravie hors d'elle-même, en reconnaissant le Sauveur nouveau-né, Agnès sentit son cœur se dilater; elle brûlait du désir de recevoir le petit Jésus dans ses bras et de le toucher; mais le respect ne lui permit pas de le demander. La vision disparut, et celle qui en avait été favorisée put entonner le cantique du vieux Siméon. Elle mourut bientôt après, aussi saintement qu'elle avait vécu; trois jours avant son décès elle fit part de ce qu'elle avait vu à une des plus vénérables sœurs de la congrégation, celle-ci en instruisit Catherine de Gebwiller.

La prieure que nous venons de nommer termine ses récits par la biographie de Marguerite de Brisach (1), *de très-douce mémoire*, et qu'elle qualifie de forte colonne de Dieu, et de brillant modèle de la perfection religieuse. Elle était, dit encore Catherine, semblable à un mur d'airain lorsqu'il s'agissait des intérêts du Seigneur, et ne laissait impunies aucune transgression, aucune négligence des sœurs; elle avertissait et exhortait celles qui étaient en faute et les accusait en plein chapitre, car elle voulait que l'esprit de saint Dominique se maintînt pur et sans aucune défaillance dans une maison qu'elle considérait comme l'œuvre de la droite du Tout-Puissant.

(1) Ap. Pez, op. cit., ch. XLIX, p. 387 et seq.

Marguerite, dès son entrée à Unterlinden, s'était engagée résolûment dans la voie de la perfection chrétienne. Amie du silence et de la solitude, se considérant comme une étrangère et une pèlerine sur la terre, elle se priva entièrement des récréations, des conversations et des consolations humaines. Endormie ou éveillée, les yeux de son âme étaient constamment ouverts sur Dieu; partout et toujours elle se tenait en sa présence. Et tandis que cette divine présence occupait toutes ses puissances intérieures, ses sens extérieurs restaient libres et dégagés; pendant qu'elle parlait avec le Seigneur dans son cœur, elle s'occupait sans peine des choses du dehors dont elle était chargée, et vaquait à ses occupations avec autant d'attention et de promptitude que ceux qui n'ont rien autre à faire. Jamais son esprit ne divaguait, ne se laissait aller à des pensées frivoles ou inutiles; semblable à l'aigle qui fixe le soleil, elle fixait invariablement le regard de son âme sur le vrai soleil de justice.

Marguerite matait son corps par les veilles et les jeûnes, et par des pénitences multipliées; car elle savait que, suivant la parole du Sauveur (1), « le royaume des cieux se prend par force, et que ceux qui emploient la violence le ravissent. »

Une simple natte, couverte de pierres anguleuses, lui servait de lit. Cette rude couche, sur laquelle elle ne pouvait s'étendre sans éprouver de cruelles souffrances, était faite bien plutôt pour chasser le sommeil que pour le provoquer.

(1) Matth., XI, 12.

Elle poussait l'abstinence à un degré prodigieux, et lorsque enfin la nature épuisée exigeait impérieusement un peu de nourriture, elle mêlait aux aliments qu'elle mangeait des cendres, des fruits pourris, ou les restes d'une vieille sœur infirme remise à ses soins, de façon à ce que ces mets, loin de flatter sa sensualité, devinssent pour elle des objets de dégoût ou d'horreur.

Pendant quarante années elle ne se permit pas de toucher à un fruit, à un œuf, à du poisson ; en un mot, elle se refusa absolument tout ce qui eût pu être agréable à son palais.

Elle passait au chœur, agenouillée sur la pierre, tout le temps dont elle pouvait disposer et la plus grande partie de ses nuits ; les froids les plus intenses ne la faisaient pas renoncer à cette sainte habitude, « et sa vénérable présence, dit l'historienne que nous suivons, était devenue un des ornements de notre église. »

Lorsque la règle l'appelait au laboratoire, on la voyait s'occuper avec assiduité de travaux d'utilité commune ; elle était assise sur un escabeau, sans jamais s'appuyer ; c'eût été trop donner à la nature.

Une vie semblable attire de très-grandes grâces ; elles ne firent pas défaut à Marguerite de Brisach.

Un jour, pendant la célébration des offices, elle fut ravie hors d'elle-même et transportée au pied du trône de la très-sainte Trinité. « Pendant une heure il fut donné à cette âme privilégiée de voir Dieu *tel qu'il est*, et de le connaître comme le connaissent les élus après leur admission au ciel. » Après cette vision, Marguerite

apparut encore plus pure, plus parfaite, plus détachée des choses de la terre aux yeux de ses compagnes qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, et on pouvait lui appliquer les paroles que rapporte le Roi-Prophète au psaume quatre-vingt-unième : *Ego dixi : Dii estis, et filii Altissimi : — Je dis : Vous étes des dieux et les enfants du Trés-Haut.*

Cependant, plus le Seigneur élevait Marguerite, plus elle s'abaissait; l'humilité servait de fondement à l'édifice de ses vertus. Elle se considérait comme le rebut du genre humain, et disait que si Dieu cessait un seul instant de la soutenir, elle ne manquerait pas de se jeter dans l'abîme du péché. La connaissance qui lui avait été donnée de la grandeur et des perfections de l'Éternel, lui faisait mieux comprendre sa propre petitesse ; elle se croyait indigne d'être éclairée par le soleil et de marcher sur la terre; elle n'était qu'un composé de misères: telle était sérieusement l'opinion qu'elle avait d'elle-même.

Persuadée de son indignité, de son ingratitude après tant de bienfaits reçus, elle suppliait une fois le Seigneur d'avoir pitié d'elle, de lui pardonner ses offenses et d'admettre un jour son âme dans les tabernacles éternels. Et le consolateur des affligés se plut à la rassurer en lui annonçant qu'elle était prédestinée à entrer dans les rangs de ses élus.

Cette grâce fut suivie d'une grâce plus grande encore. Notre-Seigneur apparut à Marguerite dans son humanité sacrée, et lui annonça que tous ses péchés étaient à jamais effacés, et qu'au moment de sa mort

elle serait admise immédiatement dans le royaume des cieux. Puis il ajouta : « Je serai auprès de vous, « ma fille, lorsque votre âme se séparera de votre « corps; je la recevrai dans mes mains, et elle sera « éternellement auprès de moi. »

La prière de Marguerite était puissante; elle obtenait de la miséricorde du Rédempteur tout ce qu'elle lui demandait. Un jour qu'elle était en oraison pour sa mère, défunte depuis peu, cette mère lui apparut enveloppée de flammes et lui dit qu'elle souffrait les peines les plus cruelles dans le lieu de l'expiation. A cette vue, notre religieuse fondit en larmes, et supplia Jésus de délivrer de ses tourments celle qui lui avait donné la vie et de lui accorder le repos éternel. Elle continua ses sollicitations pendant plusieurs jours sans se donner un instant de relâche ; au bout de ce temps, sa mère lui apparut de nouveau, joyeuse, brillante, couverte de vêtements de la plus éblouissante blancheur; elle lui rendit grâces et lui annonça que, délivrée par ses ardentes prières, elle allait se réunir au bien suprême. Après avoir prononcé ces mots, elle disparut.

Marguerite fit sortir également des flammes du purgatoire les âmes de son frère et des trois autres défunts qui lui étaient apparues pour implorer son assistance.

Bientôt après, la sainte sœur alla elle-même jouir au ciel de la présence de Celui qu'elle avait aimé uniquement ici-bas.

Après avoir terminé la biographie de Marguerite de Brisach, l'historienne ajoute :

Ego soror Catharina ex Gebeswiler (Gebwiller), *a pueritia in eodem monasterio educata, hoc opus exegi.*

Summa sit gloria Regi.

« Moi, sœur Catherine de Gebwiller, élevée depuis l'enfance dans ce même monastère, j'ai rédigé cet ouvrage.

« Gloire suprême soit rendue au Roi des rois.

CHAPITRE XII

Marguerite de Kentzingen et Élisabeth Kempf. —
La sœur converse Agnès.

Les récits de Catherine de Gebwiller, et quelques manuscrits et écrits moins importants que nous avons pu consulter, s'arrêtent tous vers l'an 1330 ; à partir de cette époque, les documents suivis sur le développement de la vie mystique parmi les Unterlinden nous font défaut. Nous savons que la sainte maison a continué à présenter le spectacle le plus édifiant, mais nous sommes réduits à glaner çà et là quelques renseignements incomplets.

Pez (1) publie les biographies de deux des dominicaines de Colmar, dans sa bibliothèque ascétique, à la suite des œuvres de la prieure Catherine. Elles sont intéressantes toutes deux, et nous devons nous y arrê-

(1) Op. cit., p. 400 et seq, et 412 et seq.

ter. La première est celle d'une sœur converse nommée Marguerite de Kentzingen; elle a été écrite par le Père dominicain Jean Mayer; la seconde raconte la vie de la sœur Élisabeth Kempf, et elle a été rédigée par l'une des compagnes de cette religieuse, mais le nom de l'auteur ne nous est pas parvenu.

Marguerite, née à Kentzingen en Brisgau, de parents honnêtes et riches, reçut une éducation chrétienne. Lorsqu'elle eut atteint l'âge nubile, on la maria à un pieux marchand placé à la tête d'une opulente maison de commerce et sénateur de sa ville natale.

Marguerite étant fort jeune encore, son mari attacha à sa personne une servante assez âgée, et qui avait de l'expérience; cette fille fut chargée de former la nouvelle épouse aux soins du ménage et de la diriger dans ses occupations domestiques. Marguerite, douce et humble, aspirait à briser sa volonté propre, afin d'honorer la souveraine obéissance que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait rendue à son Père céleste en mourant sur la croix pour le salut du genre humain. Elle saisit avec empressement l'occasion qui lui était présentée, et se soumit à tel point à sa servante qu'elle sollicitait humblement sa permission lorsqu'elle désirait rendre visite à sa propre mère. Et quand le mentor qu'elle s'était donné lui refusait l'autorisation réclamée, elle se résignait de bonne grâce à ce caprice, et attendait patiemment, quelquefois plusieurs jours, que cette fille vînt lui dire, de son propre mouvement, qu'elle pouvait sortir.

L'époux de Marguerite, homme profondément chré-

tien, « approuvait la conduite de sa femme, parce qu'il « en avait deviné le mobile surnaturel. » Le digne couple donnait, sous tous les rapports, les exemples les plus édifiants à ses concitoyens : jamais il ne manquait aux offices ; il recevait régulièrement une fois par semaine le pain des forts ; il répandait de très-libérales aumônes, et visitait avec assiduité les pauvres, les affligés et les malades.

Mais le Seigneur voulait avoir Marguerite toute à lui. Elle perdit son mari ; il lui laissait une fille unique, qui s'était distinguée dès sa plus tendre enfance par une piété extraordinaire, et par le désir de rompre avec le monde et de se consacrer entièrement au service de Dieu. La jeune veuve, loin de lutter contre les dispositions de son enfant, seul lien qui l'attachât encore à la terre, renouvela généreusement le sacrifice d'Abraham ; elle la fit entrer dans un couvent de Clarisses ; et comme c'était une maison fort pauvre, elle lui fit l'abandon de ses biens, sans s'en réserver la moindre parcelle.

Complétement dépouillée, ne possédant plus rien absolument que le vêtement grossier qui la couvrait, Marguerite quitta sa ville natale, et parcourut différentes parties de l'Allemagne en priant et en mendiant. Le pain que lui tendaient des mains charitables suffisait à sa nourriture ; quelques bonnes âmes renouvelaient, lorsque cela devenait nécessaire, les haillons qui la protégeaient contre le froid et les intempéries de l'air ; une grange ou une étable étaient ses gîtes les plus habituels.

Elle traversa ainsi cinq longues années, accablée de tribulations et de misères, et traitée souvent avec le dernier mépris. Au bout de ce temps elle arriva à Marbourg, et se mit au service des incurables dans l'hospice fondé par sainte Élisabeth.

Marguerite avait fait d'immenses progrès dans les voies de la perfection durant ses pérégrinations; sa vie était une prière continuelle, et tout en donnant ses soins aux infirmes, elle était toujours en présence de Dieu et en contemplation.

De fréquentes méditations sur la passion et sur les abaissements inouïs auxquels Notre-Seigneur s'était livré afin de sauver le genre humain, inspirèrent une insatiable ardeur pour l'humiliation à la sainte veuve dont nous écrivons la biographie. Elle eut le courage de demander à Dieu de vouloir bien la rendre, aux yeux de ses semblables, la plus abjecte et la plus vile des créatures; et Dieu l'exauça comme il exauce parfois ses amis les plus chers. Il la couvrit d'ignominie et d'infamie devant le public. Un vol, accompagné de circonstances affreuses (1), eut lieu à Marbourg. Marguerite fut accusée d'être l'auteur du crime; elle ne chercha ni à se disculper ni à se défendre; on la traîna devant les juges, qui la condamnèrent à être noyée, une pierre au cou. La sentence devait être exécutée séance tenante, et déjà l'on conduisait Marguerite au lieu du supplice, où une foule très-nombreuse s'était réunie.

Mais la Providence divine veillait sur celle qui allait être la victime de la calomnie.

(1) Le biographe ne donne pas de détails à ce sujet.

Un prêtre de très-sainte vie, et qui avait eu autrefois des rapports avec Marguerite à Kentzingen, arriva à Marbourg, au moment où on allait la précipiter dans l'eau. Il la reconnut immédiatement, et, semblable au jeune Daniel, il se mit à crier : « Je suis innocent « du sang de cette femme. »

Ces paroles attirent l'attention du public; on entoure le prêtre, on l'interroge; il déclare que celle que l'on va noyer a été pendant de longues années un modèle accompli de vertu et de charité dans sa ville natale; il raconte son histoire. Pendant cette scène, Marguerite reste impassible et silencieuse; on la ramène devant les juges, le procès s'instruit de nouveau, mais avec moins de précipitation que la première fois, et on découvre le véritable auteur du crime imputé à la pauvre étrangère.

A partir de cet événement, la position de Marguerite ne fut plus la même à Marbourg; elle y devint l'objet du respect et de la vénération de chacun. Mais ce n'était ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle avait demandé au Seigneur; elle avait soif de mépris; elle se décida donc à reprendre le bâton de pèlerin pour éviter les ovations qui lui étaient adressées.

Toutefois elle hésitait et ne savait de quel côté diriger ses pas. Alors elle se souvint d'avoir entendu dire qu'un très-grand serviteur de Dieu, âgé de plus de cent ans, plein d'expérience et de science, et habile dans la direction des âmes, vivait retiré dans un lieu solitaire des Vosges. Elle résolut d'aller le consulter.

Marguerite fit son voyage en mendiant son pain.



Arrivée auprès du solitaire, elle lui ouvrit son cœur, lui raconta son histoire dans le plus grand détail, et lui demanda ce qu'il lui conseillait de faire pour être agréable à Jésus et le servir fidèlement.

L'anachorète l'engagea à se rendre à Colmar, diocèse de Bâle, à entrer en qualité de sœur converse au monastère des Unterlinden, et à y vivre conformément à la règle dominicaine. Marguerite avait quarante ans, lorsqu'elle fut reçue dans la maison. Elle y passa plusieurs années dans l'exercice de toutes les vertus, et bientôt elle fut en si haute estime auprès des religieuses et de leurs chefs spirituels que, lorsqu'il s'agit de réformer le monastère de Maria Stein (1), situé également dans le diocèse de Bâle, on la chargea d'entreprendre cette œuvre importante en compagnie de quelques-unes de ses sœurs.

Arrivée à sa nouvelle résidence, les supérieurs ecclésiastiques de la maison la proposèrent à la congrégation comme un modèle accompli de perfection et de sainteté. L'humilité de Marguerite essaya inutilement de se soustraire à l'estime dont elle se voyait l'objet. Elle chercha en vain à se faire petite à tous les yeux; l'éclat de ses vertus, sa parfaite charité, son grand amour de Dieu, la rendirent très-chère à ses nouvelles compagnes, et elle exerça sur elles la plus heureuse influence.

Marguerite remplit à différentes reprises des offices importants dans la maison de Maria Stein. Dieu, qui

(1) Mariæ ad Lapides.

l'avait dirigée par des voies très-ardues, satisfait de la parfaite fidélité avec laquelle elle avait toujours correspondu à la grâce durant sa laborieuse vie, commença à la combler de faveurs. Constamment en présence du Seigneur et perdue en lui, elle eut de fréquentes extases. Ses ravissements avaient lieu surtout lorsqu'elle venait de communier. Le feu de l'amour divin qui brûlait dans son cœur se manifestait souvent par une lumière très-brillante qui l'entourait. Cette lumière surnaturelle semblait sortir de ses yeux et de sa bouche quand elle s'approchait de la sainte table; mais elle n'en avait pas conscience. Elle passait la plus grande partie de ses journées et de ses nuits au chœur, et quelquefois les religieuses la voyaient, agenouillée dans un coin, lumineuse, diaphane et ayant plutôt l'air d'un corps glorieux que d'une habitante de la terre.

Marguerite avait une faim insatiable de l'Eucharistie, qui la rassasiait et la soutenait merveilleusement; les autres aliments lui inspiraient de la répugnance, du dégoût. Elle passait fréquemment plusieurs jours de suite sans manger ni boire ; ses veilles aussi étaient prodigieuses : deux à trois heures de sommeil, à genoux, ou assise sur un escabeau sans dossier, ou étendue sur des planches raboteuses, lui suffisaient. Dieu l'avait douée du don de lire dans les âmes de ceux qui l'approchaient; avant qu'on la consultât elle savait ce qu'on voulait lui dire; elle répondait avec douceur, mais en termes très-brefs, aux questions qu'on lui adressait, car elle avait horreur des

paroles inutiles. Elle ne paraissait à la fenêtre destinée à converser avec les personnes du dehors que lorsqu'il s'agissait d'affaires intéressant le salut du prochain.

Il arriva une fois, c'était la veille de Noël, qu'au moment où on lut, pendant l'office, les mots : *Jésus Christus Filius Dei in Bethleem Judæ nascitur : — Jésus-Christ, Fils de Dieu, est né à Bethléem de Juda*, Marguerite tomba dans une contemplation très-profonde. L'infinie miséricorde qui avait poussé la Majesté suprême à quitter les splendeurs du ciel, à s'incarner, à traverser sous figure d'esclave les trente-trois années qui séparent la grotte de la Nativité des horreurs du Calvaire, se présenta vivement à son esprit. Elle resta complétement absorbée jusqu'au moment où les sœurs se réunirent au réfectoire, et alors elle s'écria tout à coup à haute voix, sur le ton de la jubilation : *Jesus Christus Filius Dei in Bethleem Judæ nascitur*, puis elle fut ravie en extase, et les scènes de la naissance de Notre-Seigneur se déroulèrent devant elle dans une splendide vision. Elle ne rentra dans son état naturel qu'à l'heure de vêpres.

Cependant le Tout-Puissant, qui voulait que sa fille bien-aimée arrivât au ciel riche en mérites, lui fit subir encore de douloureuses épreuves. Marguerite fut accablée avant de mourir de très-cruelles infirmités. Ses jambes se couvrirent de tumeurs et de plaies, et lui causèrent des souffrances presque intolérables. Mais jamais la malade ne demanda au Seigneur de les adoucir; jamais elle ne se laissa aller aux murmures ou à l'impatience. Une fois les sœurs qui la

soignaient touchèrent ses blessures en lui faisant changer de lit sans prendre les précautions nécessaires; Marguerite ne put retenir un cri; mais se reprochant aussitôt ce mouvement involontaire, elle s'écria : « Pécheresse misérable et fétide, oublies-tu les dou-« leurs bien autrement atroces que ton Sauveur Jésus-« Christ a endurées, lorsqu'il est demeuré cloué à la « croix pendant trois longues heures? »

Enfin Dieu récompensa une si héroïque constance, et décerna à Marguerite la couronne immortelle qu'elle avait méritée. Elle reçut le saint viatique, avec de très-grands sentiments de piété, la veille de la fête de Noël de l'an de grâce 1400, et bientôt après cette âme pure prit son essor vers le ciel.

Élisabeth Kempf était née à Colmar; elle entra au couvent à l'âge de six ans et y mourut en 1485, après avoir atteint sa soixante et dixième année. Sa biographe contemporaine la qualifie de modèle de patience et de chasteté, et affirme qu'elle a été une des roses les plus belles et les plus parfumées du jardin mystique d'Unterlinden.

Jamais, pendant son long séjour au monastère, Élisabeth n'eut le moindre différend avec l'une ou l'autre de ses compagnes, sa douceur avait quelque chose d'angélique, et elle se faisait chérir de toutes les religieuses. Dès sa plus tendre enfance elle se distingua par la grandeur de sa dévotion et de son amour pour Dieu, et par le profond mépris que lui inspiraient les joies et les plaisirs de la terre. Lorsque, après le chant des offices, les jeunes filles élevées dans la maison

allaient, suivant la coutume, prendre leur récréation au jardin, Élisabeth refusait de s'y rendre avec elles, et demeurait à l'église, auprès de Jésus crucifié. Quelques-unes de ses petites compagnes, impatientées de ce qu'elles qualifiaient de singularité, voulaient souvent la forcer à les suivre, et s'oubliaient jusqu'à la battre. La pieuse enfant opposait une inaltérable patience aux mauvais traitements; elle les unissait à ceux que Notre-Seigneur avait subis pendant sa passion, et se réjouissait d'avoir une souffrance à lui offrir.

Cependant Élisabeth croissait en grâce et en sagesse. Dieu l'avait douée de talents extraordinaires; elle fit de fortes études et acquit une solide instruction, mais jamais sa science n'altéra son incomparable modestie.

Elle écrivit plusieurs traités, et traduisit du latin en langue vulgaire pour l'usage des sœurs de la Province d'Allemagne, différents livres et des parties des saintes Écritures. Ses traductions et ses œuvres, examinées par les hommes les plus compétents, furent reconnues irréprochables. Élisabeth avait fait en particulier une étude approfondie de saint Augustin, et tenait ses écrits en singulière estime. Cet illustre Père de l'Église lui apparut un jour revêtu de ses ornements épiscopaux, lui saisit la main et lui dit affectueusement : *Tu semper mecum eris : — Vous serez toujours avec moi.* « Dieu veuille qu'il en soit ainsi, » répondit la sœur en baissant humblement la tête.

Le Seigneur se plut à manifester en diverses occasions qu'Élisabeth avait trouvé grâce à ses yeux. Un

jour qu'elle était à genoux devant l'autel d'Unterlinden, l'une des religieuses entra dans le chœur, et vit au-dessus de celle dont nous écrivons l'histoire une étoile très-brillante; Élisabeth elle-même était lumineuse, et son noble visage resplendissait d'une grâce et d'une beauté angéliques.

A quelque temps de là, une jeune novice fut assiégée d'une violente tentation de quitter l'ordre Dominicain pour rentrer dans le monde. Agitée et inquiète, elle se rendit à la chapelle, se mit en prières devant l'image de Marie, et supplia la Mère de Dieu de l'éclairer. La bienheureuse Élisabeth se trouvait encore prosternée au pied des tabernacles; tout à coup la novice vit une colombe éblouissante de blancheur se poser sur la tête de cette sainte religieuse; au même moment sa tentation disparut, une paix profonde remplit son cœur, elle ne songea plus jamais à s'éloigner du couvent, et y resta jusqu'au jour de sa mort.

Bientôt après, une des sœurs de la maison, personne de très-sainte vie, tomba malade. Soudain elle aperçut à ses côtés son ange gardien qui lui dit : *Hâtez-vous de venir avec moi au chœur, car le Rédempteur du monde va y célébrer lui-même le saint sacrifice.* Après avoir entendu ces paroles, la religieuse infirme fut transportée en esprit à l'église, et assista à la messe célébrée par le Seigneur. La congrégation était présente. — Vers la fin de la messe, un ange, prenant Élisabeth par la main, la conduisit à Jésus, qui la serra tendrement sur son cœur, l'embrassa et la présenta aux religieuses assemblées en disant :

« Voici celle que vous n'appréciez et n'estimez pas à sa « valeur; elle est très-grande à mes yeux et elle m'est « fort chère. Elle ne restera plus longtemps dans son « obscurité. » Puis l'ange gardien de la sœur malade ajouta : « Sachez que ce que vous venez de voir n'est « pas une hallucination, et comme preuve de la vérité « de mes paroles, je vous annonce que vous mourrez « le quinzième jour de ce mois. »

La vision disparut, et la malade se retrouva sur sa couche; elle fit part à ses compagnes de ce qui lui était arrivé, et elle mourut de la mort des prédestinés au jour annoncé par l'ange.

Ainsi que l'avait dit Jésus, Élisabeth sortit de son obscurité. Elle fut placée sur le chandelier et nommée prieure. Pendant seize années elle dirigea admirablement la maison, tant au spirituel qu'au temporel, et y maintint la règle et la discipline dans toute leur pureté.

Élisabeth était en haute estime chez les supérieurs de l'ordre Dominicain. Le révérend Conrad d'Ast (1), étant venu visiter le couvent des Unterlinden, et ne connaissant pas l'idiome allemand, dut s'entretenir en latin avec la prieure; il fut étonné de la facilité et de l'élégance avec lesquelles elle parlait cette langue, et de sa profonde érudition.

Élisabeth supplia Conrad d'Ast de l'autoriser à se démettre de ses fonctions, et, ne voulant pas la contrister, il consentit par écrit à sa demande. Mais lorsqu'on eut connaissance de la lettre de Conrad à Unterlinden, les sœurs éclatèrent en gémissements,

(1) Trentième maître général de l'Ordre, élu en 1462.

Élisabeth fut réélue à l'unanimité et confirmée en dépit de ses réclamations. Il lui fallut donc reprendre le joug qu'elle redoutait, et elle le porta avec une inviolable fidélité tant que ses forces le lui permirent.

Cependant cette vénérable prieure fut atteinte de cruelles infirmités pendant les dernières années de sa vie. Elle les supporta avec un courage héroïque. « Lorsque je souffre, avait-elle coutume de dire, une très-grande consolation m'est donnée ; je pense aux peines bien autrement terribles du purgatoire et de l'enfer, et je remercie Dieu, qui me châtie dans le temps présent afin de pouvoir m'épargner dans l'avenir. » Les sœurs, témoins de son inaltérable patience, versaient des larmes d'attendrissement.

Bientôt la maladie ne laissa plus d'espoir. Les religieuses, désolées et ne pouvant se résigner à se séparer de leur mère bien-aimée, s'adressèrent à la très-sainte Vierge Marie et la supplièrent d'intercéder afin qu'Élisabeth Kempf leur fût conservée. Celle-ci, instruite des prières des sœurs, les reçut un matin en disant : « Le Seigneur vous a exaucées, mes « chères filles, il veut que je reste auprès de vous « encore un peu de temps. »

En effet, le danger disparut, la prieure put quitter sa couche ; cependant elle resta faible et sujette à de fréquentes indispositions.

Laissons parler la biographe contemporaine.

« La bienheureuse Élisabeth, dit-elle, était si pleine de grâce et de bonté, que toutes nous nous empressions de recourir à elle dans nos peines, et bien qu'ha-

bituellement souffrante, elle nous écoutait avec une patience bienveillante, nous soutenait et ne nous congédiait jamais sans nous avoir consolées. Elle était chère à Dieu et aux hommes, et sa mémoire est restée bénie parmi nous.

« Ayant le cœur rempli de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle avait toujours son nom sur les lèvres. Dans toutes ses nécessités particulières, dans tous les besoins du couvent, elle recourait au crucifix et à l'intercession de Marie. Sa dévotion envers la Mère de Dieu était très-grande, ainsi que le démontrent différents recueils qu'elle a écrits avec beaucoup d'élégance, et dans lesquels elle a réuni ce qui a été dit à la gloire de la sainte Vierge par les plus illustres docteurs de l'Église...

« Cependant, au bout d'un certain temps, Élisabeth Kempf tomba de nouveau très-gravement malade. Nous recommençâmes à implorer la miséricorde du Seigneur, espérant qu'il daignerait encore nous conserver notre mère chérie. Mais dès qu'elle en eut connaisance elle nous répéta les paroles de l'apôtre saint Paul à Timothée (1), et nous dit : « Te-
« nez-vous tranquilles, mes filles, le temps de ma
« mort est proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai
« achevé ma course, j'ai été fidèle jusqu'au bout. Du
« reste, la couronne de justice se garde pour moi, et
« le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est
« le juste Juge... » Puis elle ajouta : « Cette fois le

(1) II Tim., IV, 6 et seq.

« Seigneur et ses saints ne vous exauceront pas; je ne « me relèverai plus de cette maladie, ma fin est « proche. » Après avoir prononcé ces mots, elle se prépara à la mort, et elle rendit son esprit à Dieu, auprès duquel elle jouira éternellement de tous les biens. Gloire et honneur soient rendus au Seigneur dans tous les siècles des siècles. Notre bienheureuse mère nous quitta le jour de la fête de saint Denis, martyr, l'an de l'Incarnation 1485. »

Les documents relatifs à Unterlinden, et la tradition locale font mention encore d'une sœur converse appelée Agnès, et dont le nom de famille et le lieu de naissance sont demeurés inconnus (1). Cette sœur, modèle d'humilité, douce et obéissante, remplissait de préférence les bas emplois dans la maison, mais le travail et les occupations extérieures ne lui faisaient jamais perdre la présence de Dieu. Toujours silencieuse et recueillie, sa vie était une prière non interrompue. Méditant sans cesse la passion de Notre-Seigneur, elle versait des torrents de larmes en se représentant les souffrances que le Sauveur avait endurées, et telle était la douleur qui remplissait son cœur à ce souvenir, qu'il lui devenait impossible de fixer son regard sur l'image de Jésus crucifié; elle baissait son voile toutes les fois qu'elle passait devant

(1) L'abrégé historique de 1771 confond cette sœur avec Agnès de Blotzenheim, autre sœur laïque dont Catherine de Gebwiller raconte l'histoire. Cette supposition est inadmissible; Catherine, contemporaine et historiographe d'Agnès de Blotzenheim, n'eût pas manqué de parler des faits que nous allons rapporter, s'ils avaient été relatifs à celle dont elle écrivit l'éloge.

les croix appendues dans les différentes parties du couvent.

Cependant le Provincial d'Allemagne étant venu visiter la maison des Unterlinden, les sœurs comparurent en sa présence dans la salle du chapitre, et lorsqu'il sut qu'Agnès ne pouvait se résoudre à contempler le crucifix, il blâma sa faiblesse tout en faisant l'éloge de sa compassion, et lui ordonna d'aller s'agenouiller, le voile levé, devant une croix qui se trouvait dans la salle, et de la regarder fixement. Agnès obéit, mais au bout de peu d'instants un cri étouffé s'échappa de ses lèvres, et on la vit retomber sur elle-même. On accourut pour la relever, elle était morte d'amour et de douleur, le cœur brisé, aux pieds de Jésus. On l'ensevelit à l'endroit où elle avait exhalé le dernier soupir, et on y éleva un monument pour perpétuer la mémoire de l'événement (1).

(1) Ce monument a été renouvelé en 1687, et on y grava l'inscription suivante :

IN HOC TUMULO CONDITUR PIISSIMÆ SORORIS CORPUS
CUJUS NOMEN LATET, QUÆ CUM A CRUCIFIXI IMAGINE
AVERTERE OCULOS COGERETUR NE CONFICERETUR GRAVISSIMO
DOLORE ET AMORE QUO EX ASPECTU VULNERUM CHRISTI VULNERABATUR
JUSSA A PROVINCIALI IN CAPITULO INTENDERE OCULOS IN
CRUCIFIXI IMAGINEM MOMENTO DOLORE ET AMORE CONFECTA
INTERIIT IN EODEM LOCO SEPULTA EST.
SPONSA THABI FIXUM SPONSUM DUM JUSSA VIDERET,
O AMOR ! O DOLOR ! OH ! MORIOR TUO VULNERE SPONSE
CONDE AIT, OH ! MORIOR ! SIC FATA DOLORE ET AMORE
HOSTIA CESSA CADIT, MORTEM PRO MORTE REPENDIT
ET SPONSI PEDIBUS TERRAS EXTINCTA RELIQUIT.

Posuit R. Or. P. Antoninus Massoutie, Ord. Pr. Provinciæ Tolosanæ strictioris observantiæ ex-provincialis et per Alsaciam commissarius. Anno 1687, die 24 maii.

CHAPITRE XIII

Coup d'œil sur la situation du couvent des Unterlinde pendant le XVe siècle et au commencement du XVIe.

Les trois sœurs dont nous venons de raconter l'histoire ne sont pas les seules qui aient été favorisées de grâces extraordinaires dans le cours du XVe siècle; les monographies détaillées nous font défaut à la vérité, mais divers documents contemporains et la tradition locale nous apprennent en termes généraux que les dons surnaturels continuaient à se répandre sur les religieuses d'Unterlinden. Elles étaient dans une douce intimité, dans une communion perpétuelle avec le Seigneur et avec ses saints, et les habitants de la Jérusalem céleste se faisaient connaître à elles par des visions, des révélations et des miracles.

Souvent elles entendaient l'admirable harmonie des chants angéliques; de délicieux parfums enivraient leurs âmes ravies : des lueurs mystérieuses, de brillantes étoiles, des nuages d'or et de pourpre rayonnaient autour d'elles; les galeries de leur cloître, le chœur de leur église étaient les lieux où leur apparaissaient le plus souvent Jésus et Marie, les anges et les bienheureux.

Au XVe siècle et dans ceux qui le suivent, on trouve

parmi les sœurs de Colmar des filles appartenant aux plus illustres familles de l'Alsace, des demoiselles de Rappolstein, de Wangen, d'Andlau, de Kempf, de Feldenstein, de Hornberg, de Lichtenfels, de Ratzamhausen, de Reichenstein, de Ruest, de Bulach, de Flaxland, de Landenberg, de Falkenstein, etc. Mais la chronique du couvent nous apprend que, marchant sur les traces de leurs devancières, ces rejetons des plus nobles races de la province avaient rompu à jamais avec le monde en se rangeant sous la bannière de saint Dominique, et qu'elles brillaient surtout par la pratique de l'humilité et de la sainte obéissance. L'esprit de la maison demeurait invariablement le même, la règle continuait à y être observée avec la plus extrême fidélité, sans aucun adoucissement. Aussi eut-on recours aux Unterlinden, lorsqu'il s'agit de réformer différents couvents de leur ordre dans le cours du xve siècle, et les résultats les plus heureux couronnèrent les efforts des sœurs députées à cet effet (1).

Un recueil de lettres dont les minutes sont conservées aux archives de la préfecture de Colmar (2), répand de la lumière sur le genre de vie des religieuses et sur leurs relations.

Il en est qui sont adressées à leurs supérieurs et à leurs directeurs, et qui se distinguent par une haute

(1) Les sœurs d'Unterlinden réformèrent les couvents : de Bâle en 1425, de Liebenau en 1425, de Himmelbrunn en 1429, de Saint-Nicolas in Undis à Strasbourg en 1435, de Sainte-Agnès à Strasbourg en 1460, et de Marienthal de la Pierre, en Souabe, en 1478.

(2) Fonds Unterlinden.

spiritualité; parfois elles sont accompagnées de légers présents symboliques, et les explications que les sœurs donnent à ce sujet ont une teinte mystique et une grâce naïve toute charmante. L'esprit de foi et la résignation chrétienne des dominicaines de Colmar brillent dans les épîtres de condoléance qu'elles adressent : tantôt à des personnes séculières, tantôt à leurs chefs spirituels, pour en obtenir de nouveaux directeurs lorsque la mort leur a enlevé les guides de leurs consciences.

Quelques-unes de leurs lettres sont écrites à des personnes du plus haut rang; il en est une entre autres destinée à un duc de Bavière qui voulait faire recevoir ses filles au couvent (1). « Nous savons, disent les « sœurs dans cette épître, nous savons que Votre « Altesse veut consacrer à Dieu deux de ses filles, « et leur faire embrasser l'état religieux pour honorer « le Tout-Puissant. Nous nous estimerons heureuses « de recevoir chez nous d'aussi illustres rejetons et de « leur donner tous nos soins. Mais nous voulons que « jamais on n'exige de nous qu'en considération de « leur haute naissance, nous nous relâchions en rien « des sévérités de notre genre de vie, de notre clôture « et de notre règle. Nous nous efforcerons, ainsi que « cela est juste et bien, d'avoir soin de ces nobles personnes, mais sans qu'il en puisse résulter aucun « détriment pour notre saint Ordre. Si vos intentions « s'accordent avec notre volonté, prince sérénissime,

(1) Lettre 20e, 1re série.

« nous vous prions de nous en instruire par écrit (1).
« En terminant, nous supplions le Dieu tout-puissant
« de vous combler de bénédictions et de vous rece-
« voir un jour dans les tabernacles éternels, et nous
« recommandons nos personnes et notre couvent à la
« protection de Votre Altesse. »

Il ressort de cette lettre que, fidèles à leurs vœux, nos religieuses mettaient leurs intérêts spirituels bien au-dessus des plus grands avantages temporels, et qu'aucune considération humaine ne les faisait faiblir. Plusieurs autres épîtres contenues dans le même recueil, mais qu'il est inutile de citer ici, viennent à l'appui de notre observation.

Le couvent des dominicaines de Colmar avait des possessions étendues; les fondatrices de la maison et un grand nombre de sœurs riches lui avaient fait l'abandon de leurs biens. Cette grande fortune territoriale était sagement administrée, et les rapports contemporains nous apprennent que les Unterlinden en faisaient le plus noble usage. Elles distribuaient de larges aumônes; tous les jours une foule de malheureux recevaient d'abondants secours à la porte du monastère; dans les temps de disette, elles ouvraient généreusement leurs greniers et leurs celliers pour venir en aide aux nécessiteux, et jamais les maisons de leur ordre qui se trouvaient dans le besoin, ne recouraient en vain à elles. Nous avons eu occasion de dire

(1) La réponse du duc de Bavière nous est inconnue; nous ignorons s'il a accepté les conditions des sœurs, et si ses filles sont entrées aux Unterlinden.

qu'en 1278, les Unterlinden avaient beaucoup contribué par leurs dons à la construction du couvent des Frères Prêcheurs de Colmar; ce même couvent ayant été fortement endommagé par un incendie en 1458, elles s'empressèrent de venir à son secours avec le plus grand dévouement. Les annales des dominicains de Colmar rapportent ce fait dans les termes suivants (1) : « Je crois qu'il convient de garder le souvenir de ce que firent, dans cette circonstance « malheureuse pour nos frères, nos chères sœurs en « Dieu des Unterlinden qui vinrent à notre aide; « pendant bien des journées elles nous préparèrent « nos aliments et nous pourvurent de toutes choses « avec autant d'empressement que de bonté. Elles « montrèrent bien leur affection pour leurs frères « par tout ce qu'elles donnèrent sans jamais se « lasser..... »

Si les richesses des saintes religieuses leur permettaient de secourir les infortunés, elles les exposèrent souvent à être rançonnées en temps de guerre et de paix, et frappées de lourdes contributions, sans égard pour les priviléges qui les en exemptaient. Leur excellent vin, leurs riches greniers excitaient bien des convoitises, et en maintes occasions les gentilshommes du voisinage pillaient leurs approvisionnements, à tel point qu'elles se trouvaient réduites à un état voisin de la misère et dépourvues des objets de première nécessité. Quelquefois aussi elles recevaient

(1) P. 233.

de brillantes visites, qui étaient pour la maison une très-lourde charge. Déjà Rodolphe, landgrave d'Alsace, et fils de l'empereur Rodolphe, s'était fait héberger pendant six semaines en 1288, avec une suite nombreuse et cent chevaux, dans les bâtiments dépendants d'Unterlinden. En 1304, le roi des Romains, Albert, vint à son tour à Colmar, six jours avant le solstice d'été. « Il exigea des bourgeois quatre cents marcs « d'argent qu'ils payèrent en murmurant; et des « sœurs dominicaines, des chars, des chevaux et une « grande quantité de leur fameux vin (1). »

La détresse à laquelle les religieuses se trouvaient fréquemment exposées à la suite des guerres, du mauvais vouloir du magistrat de Colmar, et des exigences de certains employés de la maison d'Autriche et de quelques seigneurs puissants, est exprimée dans plusieurs des lettres contenues dans le recueil déjà cité. Ces lettres sont adressées au comte palatin Philippe, duc de Bavière, à la sœur de ce prince, prieure de quelque monastère de dominicaines, à un autre duc de Bavière, au comte palatin Frédéric, au chef de la puissante famille de Ribeaupierre; et toutes elles se plaignent des exactions dont les sœurs sont les victimes, demandent secours et protection; ou bien encore, elles remercient ceux auxquels elles sont écrites d'avoir soutenu le monastère au milieu des plus cruels embarras.

Mais toutes ces difficultés étaient passagères; la

(1) *Ann. des dom. de Colmar*, p. 367.

maison d'Unterlinden les surmontait successivement et conservait sa haute position. La vie mortifiée des sœurs, leur générosité, les grands exemples de vertu qu'elles donnaient depuis trois siècles, les avaient rendues l'objet de l'estime et du respect de toute l'Alsace. La révolution religieuse du XVI[e] siècle devint pour elles l'occasion de nouveaux déboires et de complications plus sérieuses que celles des âges précédents.

CHAPITRE XIV

La réforme à Colmar. — Les Unterlinden après la réforme ; leur destruction en 1792.

La bourgeoisie de Colmar, pieuse et unie, formait en quelque sorte une grande famille : ces heureux rapports furent troublés par la réforme ; à la suite de son triomphe il y eut dans la vieille cité alsacienne deux camps ennemis ; il y eut des vainqueurs et des vaincus, des oppresseurs et des opprimés.

La nouveauté religieuse eut à lutter avec plus d'obstacles à Colmar que dans la plupart des villes de la province. Elle compta, à la vérité, de bonne heure des adhérents parmi le corps du magistrat ; mais, l'immense majorité de la bourgeoisie étant fidèlement attachée à l'Église, ces amateurs de la *doctrine épurée*

ne purent pas procéder aussi sommairement que les sénateurs de Strasbourg et de Bâle.

Ils débutèrent néanmoins, dès l'année 1521, par une lutte sourde avec le chapitre de la basilique de Saint-Martin, et avec les différentes congrégations religieuses. Foulant aux pieds les anciennes franchises du clergé, ils demandèrent aux autorités de Strasbourg communication de leurs décrets contre les prêtres et les moines. En 1525, les horreurs de la guerre des rustauds et les désordres affreux qui en furent la conséquence, favorisèrent les desseins des ennemis du catholicisme. Plusieurs des monastères de Colmar, les Unterlinden entre autres, tremblant à la pensée d'une destruction complète, et n'attendant plus de salut que de leur obéissance absolue aux ordres du magistrat, s'empressèrent de se soumettre à lui. L'écrit que nos religieuses lui adressèrent à ce sujet porte la date du 1er mai; il est signé par la prieure et par toutes les sœurs. « On nous répète tous les jours, « disent-elles, que la bourgeoisie de Colmar af-« firme que malgré nos grandes propriétés nous ne « prenons aucune part aux charges de la ville... Ce-« pendant nous nous sommes toujours montrées sou-« mises et obéissantes... Et toutes les fois qu'il s'est « agi de prélever des contributions, de prendre part « à des corvées ou à d'autres services, nous avons « fait ce qu'a fait le reste de la bourgeoisie.

« Nous pouvions donc croire que jamais nous n'a-« vions été une charge pour la commune... Nous « avons aussi soutenu de nos aumônes et nourri une

« foule de gens qui maintenant nous accablent d'ou-
« trages et d'injures...; c'est à Dieu que nous remet-
« tons le soin de nous justifier...

« Mais voyant qu'on se plaint et qu'on nous consi-
« dère comme puissamment riches, nous nous sommes
« réunies en chapitre, et nous avons résolu de nous
« mettre sous votre protection ; nous vous prions
« de nous accueillir avec bonté et affection, vous
« rappelant que les sœurs qui peuplent le couvent
« appartiennent soit à de pieuses familles de la ville,
« soit aux plus nobles maisons de la province.

« Nous mettons cependant une condition à notre
« soumission ; nous voulons qu'on nous laisse réunies
« au monastère, maîtresses d'y vivre comme nous
« avons vécu jusqu'à présent, en observant fidèlement
« notre règle, et qu'on nous fournisse de quoi faire
« face à nos nécessités de tous les jours.

« Ceci étant admis, nous remettrons au magistrat
« nos biens, nos rentes et nos titres de propriété, sans
« exception...; il en disposera comme il dispose des
« biens appartenant à la ville de Colmar... »

La panique des couvents ne dura que quelques semaines; elle se calma après la défaite des rustauds. Malgré leur récente soumission, les sœurs d'Unterlinden conservèrent la jouissance de leurs biens, seulement elles durent prendre un procureur (intendant, *Schaffner*) laïque, et faire vérifier annuellement leurs comptes en présence de deux délégués du magistrat.

Heureusement le clergé de Colmar, tant régulier

que séculier, était très-bien composé à l'époque dont nous parlons. A sa tête brillait le célèbre Père Hofmeister, moine augustin qui, de 1532 à 1537, éclaira et ranima la foi des Colmariens par sa prédication instructive et entraînante, et que Charles-Quint opposa en 1541 au trop fameux Bucer, lors du colloque de Ratisbonne.

En 1535, la réforme fut établie à Riquewihr et à Horbourg, seigneuries dépendantes du duché de Wurtemberg; quelques Colmariens, amis de la nouveauté, commencèrent à y fréquenter le prêche. Trois années plus tard, les magistrats, poursuivant leurs menées, rendirent un décret dirigé contre les ordres religieux avec la plus habile hypocrisie, et par lequel, soi-disant au nom de la morale et de la religion, on confinait les moines dans les monastères en leur enlevant l'administration de leurs biens, en annulant leur ministère, en réglementant leur prédication et en entravant leur recrutement. Ces mesures devaient nécessairement amener au bout de peu de temps l'extinction des ordres religieux; elles étaient dirigées principalement contre le Père Hofmeister et le couvent des Augustins, asile de la science et de la piété, et dans lequel régnait la discipline la plus sévère. Le gardien des Récollets seul se soumit sans restriction. Cette obéissance servile put faire pressentir la ruine prochaine de sa maison; les Dominicains protestèrent (1), les Augustins et le Père

(1) Ils protestèrent contre deux des articles du décret, celui qui livrait l'administration temporelle du couvent à un économe laïque, et celui qui ne permettait de recevoir des novices qu'avec l'agrément du magistrat.

Hofmeister résistèrent énergiquement. Ce dernier s'occupa, en 1539, à réfuter Luther dans un admirable écrit, rédigé avec la plus rare impartialité. Le magistrat confisqua tous les exemplaires de son livre, *de crainte que la paix de la ville n'en fût troublée;* quant aux libelles et aux caricatures publiés contre la religion catholique, on ne songea pas à en arrêter la vente.

Vers l'an 1542, on put espérer un meilleur avenir. Les élections fortifièrent l'élément catholique dans le gouvernement urbain; le magistrat, revenu à de meilleurs sentiments, y resta fidèle jusqu'en 1558. On commença à faire droit aux plaintes et aux réclamations du clergé et des ordres religieux, on subventionna de bons prédicateurs (1), et les pérégrinations au prêche de Horbourg furent interdites.

Mais en 1560, deux protestants ardents, Jean Goll, que l'exaltation de ses opinions religieuses avait fait expulser de Selestadt, et Michel Bueb, entrèrent au sénat et y donnèrent la prépondérance aux adhérents de la réforme. Ces derniers recommencèrent à se rendre au temple voisin, mais bientôt ils ne s'en contentèrent plus; ils voulurent avoir leur église et leur prêche dans la ville même.

André Sandherr, greffier criminel, et grand ami de Cancerinus, le surintendant (2) de Riquewihr, se fit

(1) Pendant plusieurs années, la chaire de la cathédrale fut occupée par le célèbre dominicain Jean Fabri de Heilbronn, homme qui joignait à une éloquence entrainante une science inépuisable. Le doyen Jean Wolfgang Grüninger, le doyen Jacques Klein et le suffragant de Bâle, Marc Leggunger, gens du plus rare mérite, lui succédèrent.

(2) Sorte d'évêque protestant.

l'organe des prétentions de ses coreligionnaires (1569) dans une pétition qu'il présenta au sénat. Celui-ci, fort disposé à faire droit à la requête, mais craignant encore d'irriter la bourgeoisie catholique, adopta une demi-mesure qu'il estimait propre à assurer le succès de ses projets. Il avait acheté, le 7 novembre 1543, l'église de l'hôpital aux Récollets; il résolut d'y établir un prédicateur qui ferait concurrence à celui de la cathédrale en prêchant aux mêmes heures, et qui détacherait ainsi peu à peu les fidèles de la paroisse. On se mit en quête d'un homme intelligent, dont les principes religieux ne fussent pas assez tranchés pour exciter les soupçons du chapitre, et dont le caractère pût faire espérer une grande docilité. On crut l'avoir trouvé en Michel Buchinger, ancien prédicateur de Molsheim et de Selestadt, prêtre de mœurs irréprochables. Il avait publié divers ouvrages contre l'hérésie, les catholiques devaient par conséquent le considérer comme un des leurs; mais comme il avait dédié plusieurs de ses écrits au sénat de Colmar, celui-ci se flattait de trouver en lui le souple instrument de ses volontés. Cette profonde combinaison avorta, l'opposition du chapitre força à changer les heures du sermon, et Buchinger resta ferme dans la foi; malheureusement il mourut bientôt après.

Telle était la situation, lorsque Jean Schuler, vicaire à la cathédrale (1), excité par Goll et par Linck, autre exilé de Selestadt, monta en chaire le dimanche de l'Épi-

(1) Il avait quitté son poste antérieur de Heytersheim, le 24 juin 1570.

phanie 1571, et prononça un sermon furibond rempli d'invectives contre le clergé. Le chapitre voulut le destituer. Schuler protesta alors qu'il était catholique, apostolique et romain; en effet, il succomba bientôt après à une maladie qui le minait depuis longtemps, et, avant de mourir, il demanda et reçut avec de grands sentiments de piété les derniers sacrements. Les chanoines le remplacèrent successivement par Jean Raser, par Mathias Goldenmann et par Mathias Theodorici, curé de Molsheim, hommes recommandables à tous égards, et qui joignaient aux vertus de leur état une parole agréable et facile. Mais, par ses intrigues, le sénat réussit à faire expulser les deux premiers et à faire mourir de chagrin le dernier (1575). Il voulait un prétexte pour appeler des prédicants protestants; ce prétexte devait être l'incapacité des prédicateurs catholiques; il fallait donc éloigner à tout prix les hommes de talent.

Impatientes d'arriver à leur but, les autorités colmariennes demandèrent à l'avocat strasbourgeois Nervus de leur adresser un mémoire *sur la meilleure manière d'établir la réforme dans leur ville*.

Le mémoire leur fut remis le 13 mai 1575. Il exhortait à introduire sur-le-champ à Colmar la *doctrine épurée*, et à prendre ensuite des mesures propres à réduire le clergé à l'impuissance, c'est-à-dire à le forcer à payer des contributions, à lui retirer au besoin aide et protection, et à réclamer l'administration des biens ecclésiastiques. Il affirmait, fait absolument faux, qu'en vertu de la paix de religion, Colmar avait

le droit d'établir dans son enceinte la confession d'Augsbourg, *afin de consoler beaucoup de consciences inquiètes*; il rappelait que l'Empereur, très-occupé ailleurs, ne pouvait guère protester, et qu'en cas de difficultés, le magistrat s'en tirerait en déclarant qu'ayant eu la main forcée, il avait cédé pour éviter les derniers malheurs. Nervus disait en finissant que la ville ne devait pas perdre de vue qu'au besoin les États luthériens la soutiendraient.

Le mémoire devint l'objet de la délibération du Sénat dès le 14 mai, et le lendemain on annonça aux tribus l'adoption de la réforme. Les chefs de la république s'empressèrent, à la vérité, d'ajouter que la nouvelle religion ne serait imposée à personne, qu'on respecterait la liberté de conscience, et qu'on punirait sévèrement ceux qui se permettraient d'attaquer la foi de leurs concitoyens. Cette promesse, donnée pour la forme, afin d'éviter un soulèvement, ne fut pas tenue, et, à partir de ce jour, une persécution opiniâtre et systématique pesa pendant plus d'un siècle sur les catholiques de Colmar.

Les minorités font la loi dans les révolutions; toujours elles réussissent à s'emparer du pouvoir et à imposer leur joug aux majorités honnêtes, mais terrifiées et ne parvenant pas à agir avec entente. Ce fut encore ce qui se passa en cette occasion.

Pour inaugurer le *pur Évangile*, la partie protestantisée de la populace commença à briser les fenêtres des églises et des couvents, à insulter les prêtres et les moines dans les rues et dans leurs demeures, à envahir

les offices catholiques et à les troubler par ses vociférations. On la laissa faire.

Le couvent des Unterlinden, jadis objet du juste orgueil des Colmariens, ne fut pas plus épargné que les autres. On lança des pierres contre ses vitraux; la plèbe, ameutée autour du monastère, proférait des menaces et des propos obscènes contre celles qui l'avaient comblée de bienfaits pendant plus de trois siècles. Quant aux pieuses filles, elles prièrent pour leurs persécuteurs, et n'en devinrent que plus ferventes dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Ce n'est point ici le lieu de raconter toutes les persécutions que le magistrat fit subir aux catholiques: nous devons nécessairement nous borner à quelques indications très-sommaires.

Ils essayèrent d'abord de faire triompher le protestantisme à Colmar par les moyens qui lui avaient frayé la voie partout où il s'était établi, notamment à Strasbourg; ils engagèrent les chanoines de la cathédrale à se marier, leur assurant en même temps la paisible jouissance de leurs bénéfices. Mais le chapitre de Saint-Martin ne se composait pas de Zells et de Bucers, il refusa énergiquement; la ruse des magistrats échoua, et il n'en retira que la honte de l'avoir employée.

Il s'en vengea en traitant le clergé et les fidèles en véritables ilotes, et en permettant aux prédicants de leur prodiguer l'injure en chaire.

Il fit comparaître en sa présence les maîtres des écoles latine et allemande, pour leur enjoindre de

conduire au prêche protestant les enfants confiés à leurs soins, et leur interdire la fréquentation des offices catholiques. Le maître latin ayant refusé, fut destitué, et les fidèles se virent dans l'alternative de laisser croupir leurs fils dans l'ignorance ou de les faire élever par des hérétiques. Le chapitre de Saint-Martin, fondateur de l'école latine, protesta, et rappela au sénat, en termes dignes et mesurés, sa promesse de respecter les croyances de chacun; on lui répondit par un insolent refus. Cependant les chanoines entretenaient à la collégiale un prêtre chargé d'instruire les enfants de chœur; ils lui ordonnèrent de recevoir et d'instruire également les fils de la bourgeoisie catholique. Une maîtrise fut aussitôt organisée, et la jeunesse s'y porta en foule. Mais alors les magistrats citèrent les fidèles à leur barre, et leur défendirent d'envoyer leurs enfants à cette *école clandestine* sous peine, d'abord d'une amende de dix couronnes, ensuite de la perte du droit de bourgeoisie. Les régences d'Ensisheim et de Haguenau intervinrent inutilement contre cette iniquité; le chapitre et les catholiques protestèrent en vain, le décret fut maintenu. Les commissaires impériaux envoyés à Colmar par l'archiduc Ferdinand, afin d'examiner les griefs des chanoines, reçurent pour réponse que la ville n'avait pas de compte à leur rendre. Les commissions établies en 1575 par Maximilien II, et en 1576 par son successeur Rodolphe (1), n'eurent pas plus de succès. De

(1) Rodolphe en établit encore une en 1608, mais tout aussi inutilement.

graves intérêts absorbaient l'attention des empereurs; on le savait, leurs menaces n'effrayaient pas. Les autorités colmariennes allèrent plus loin encore : le chapitre voulut établir l'usage des catéchismes pour suppléer à l'instruction religieuse, donnée jadis aux enfants dans les écoles; on le lui interdit sous prétexte que c'était une innovation, et cette défense fut maintenue avec une inflexible sévérité pendant plus de quarante ans.

Aussitôt après avoir adopté la réforme, le magistrat s'empressa aussi de dépouiller la cathédrale de ses plus beaux ornements, et d'enlever aux fidèles l'usage des orgues et des cloches. Il supprima les cérémonies publiques et les processions, abolit les fêtes, sauf les cinq principales, et déclara au clergé qu'il perdrait son droit à la protection de la cité, s'il s'avisait de publier une bulle ou un mandement sans l'autorisation préalable du sénat.

Les catholiques continuaient à former la majorité de la population colmarienne. Outrés de ces vexations quotidiennes, ils se soulevèrent en plusieurs occasions, et essayèrent de renverser la minorité audacieuse qui foulait aux pieds tous leurs droits. Mais il était trop tard ; les protestants avaient le pouvoir en main ; ils s'y maintinrent en déployant une sévérité excessive. Les catholiques, dit un document officiel de l'année 1577, les catholiques étaient rigoureusement punis dès qu'ils se remuaient; on les jetait dans les fers en si grand nombre, que bientôt les prisons se trouvèrent trop étroites pour les contenir.

Arrêtons-nous. Ce que nous avons dit suffit pour prouver que le magistrat protestant ne négligea aucune des mesures que pouvait lui inspirer l'intolérance la plus farouche. Il enleva aux fidèles leurs écoles, les écarta de tous les emplois civils, détruisit la pompe de leur culte, les priva de leurs prédicateurs, persécuta les couvents et les prêtres, et leur infligea toutes les vexations imaginables.

Cependant la désunion ne tarda pas à régner dans le camp des *purs évangéliques*. Au moment où la nouveauté religieuse avait été introduite à Colmar, les magistrats qui la favorisaient étaient zwingliens ou calvinistes; mais désirant s'assurer la protection des princes allemands qui détestaient les Suisses, ils dissimulèrent si bien leurs sentiments, que la population protestante de Colmar ne sut elle-même pas au juste quelle était sa foi. On faisait venir les prédicants de Bâle, et ceux-ci déguisaient leurs croyances ou plutôt leur incrédulité, à la façon de Bucer, sous des expressions vagues que chacun pouvait interpréter à son gré. Mais lorsqu'en 1588 Jean Magnus, zélé luthérien, devint pasteur, les choses changèrent de face. Adversaire déclaré des *formules de concorde* rédigées en termes assez élastiques pour donner abri aux opinions les plus opposées, Magnus jeta feu et flammes contre le calvinisme, et eut à ce sujet avec son collègue Sérinus un démêlé qui eut un très-grand retentissement. Les partisans de la confession saxonne et ceux de la confession helvétique commencèrent dès lors à se persécuter avec un acharnement excessif et avec des succès variés.

Nous n'avons pas à nous occuper de ces divisions de famille. Il est un seul point sur lequel nous devons appeler l'attention : Saxons et Suisses étaient d'accord pour persécuter l'Église, et, quel que fût le parti qui triomphât, la situation des catholiques n'en était ni moins précaire ni moins intolérable. Leur position resta la même jusqu'en 1627. Ferdinand II, ayant défait Christian de Danemark, ne se crut plus obligé à des ménagements, et, par un décret du 17 juillet, il ordonna aux magistrats de Colmar de retourner aux anciennes croyances, de rétablir l'antique Église dans ses droits et d'empêcher à l'avenir les innovations en matière religieuse. Bientôt après, des commissaires impériaux arrivèrent, chassèrent les ministres protestants, fermèrent leur temple, destituèrent les sénateurs, les remplacèrent par des catholiques, et ne laissèrent aux dissidents que le choix entre l'exil et l'abjuration. Toutefois, pour la grande majorité de ces derniers, la commission de Ferdinand II n'eut d'autre résultat que la suspension du culte pendant quatre ans. Les protestants de Colmar gagnèrent du temps en implorant de l'Empereur une prolongation du délai fixé pour leur retour à la foi de leurs pères. Les édits lancés contre eux n'étaient pas encore exécutés, lorsque l'intervention de Gustave-Adolphe, roi de Suède, donna une tournure nouvelle aux affaires.

Gustave Horn entoura la ville avec son armée, et la menaça d'un assaut. Les partisans de la réforme profitèrent de l'occasion pour ressaisir le pouvoir. Ils organisèrent une émeute, et ouvrirent les portes de

Colmar à l'ennemi. Poussé par le zèle religieux et excité par les Strasbourgeois, qui étaient alors partisans fanatiques du *Credo* saxon, Horn intronisa dans la cité alsacienne l'*orthodoxie luthérienne* la plus inflexible, et laissa dans l'exil les amateurs de l'Évangile suisse. Quant aux catholiques, un joug de fer recommença à peser sur eux.

Les Suédois ayant été battus à Noerdlingen (1634), durent évacuer l'Alsace et remettre aux troupes françaises les conquêtes qu'ils y avaient faites. La paix de Westphalie consomma la réunion de la province à la France. Toutefois ces événements n'améliorèrent guère la position des fidèles de Colmar; grâce aux ménagements de la politique française, le protestantisme y conserva la puissance absolue jusque vers la fin du dix-septième siècle.

Pendant ce long triomphe, l'hérésie, il faut le proclamer, n'a su introduire *aucune amélioration quelconque* dans la ville où elle dominait sans contrôle. Elle n'y a rien produit, rien fondé, rien inspiré. Durant son règne plus que séculaire, le niveau moral de la population s'était abaissé. La science avait fleuri jadis à Colmar, grâce à l'école latine fondée par la collégiale de Saint-Martin; une crasse ignorance lui succéda bientôt, et l'éclat que les lettres et les arts avaient jeté dans la première moitié du seizième siècle au temps des Murrho, des Fabri, des Boner, des Carpentarius, des Hofmeister, des Martin Schœngauer, etc., subit une éclipse totale.

Les sœurs d'Unterlinden partagèrent sans faiblir les

épreuves de leurs coreligionnaires durant la période sur laquelle nous venons de jeter un coup d'œil; elles continuèrent à se recruter et à observer fidèlement la règle de Saint-Dominique pendant les jours mauvais, et à la fin de la persécution on les retrouve telles qu'on les avait connues à une époque antérieure. Malheureusement on manque de détails, au point de vue qui nous occupe, sur les derniers temps de leur existence. On sait seulement que leur régularité et leur générosité envers les pauvres les rendirent l'objet de l'affection et du respect de la population qui les entourait, dans le cours du dix-huitième siècle.

La révolution française mit un terme à cette longue et belle vie.

Une première sommation d'aller se réunir aux religieuses de Schœnensteinbach ou de se disperser, fut adressée aux sœurs d'Unterlinden par le maire de Colmar en 1790, à la suite des décrets de l'assemblée nationale des 14 et 20 avril de la même année, et des lettres du roi portant la date du 22 avril, et enregistrées, par le conseil souverain d'Alsace, le 6 mai suivant.

Le rapport du maire, conservé aux archives de la ville, nous fait connaître la réponse des sœurs : « Nous ont déclaré unanimement, y est-il dit, *qu'ils* « (*sic*) désiraient rester tous dans leur ordre et dans « leur maison de professes de cette ville de Colmar, sur « le pied que tout y existe maintenant. »

Les religieuses étaient alors au nombre de trente-deux, plus sept sœurs converses. On les laissa encore

tranquilles pendant deux ans et quelques mois; trois des religieuses moururent durant cet intervalle.

Mais la révolution avait marché, et la persécution sévissait. Le 6 août 1792, le conseil départemental, se conformant aux instructions qu'il recevait de Paris, rendit un décret portant que les religieuses des deux couvents de Colmar (les Catherinettes (1) et les Unterlinden) se réuniraient à celles de Schœnenstein-bach avant trois semaines révolues. L'arrêté leur fut signifié par Jean-Laurent-Adam Bochlin, membre du district du Haut-Rhin. Les Unterlinden déclarèrent toutes que, puisqu'on les forçait de quitter la maison où elles avaient fait vœu de vivre et de mourir, leur intention était de retourner dans le sein de leurs familles. On les expulsa le 11 août 1792, au grand regret de la population de Colmar, qui les tenait en singulière estime.

Le couvent fut dévasté en 1793, et converti en caserne de cavalerie; son église et les salles du rez-de-chaussée servirent d'écuries, et il resta livré longtemps aux usages les plus profanes. Depuis lors il a été soigneusement restauré, et il a reçu une autre destination, ainsi que nous le dirons au prochain chapitre.

Les deux dernières des Unterlinden sont mortes, l'une à Ligsdorff, près de Ferrette, en 1855, à l'âge

(1) Les Catherinettes étaient dominicaines du tiers ordre et se consacraient à l'éducation des jeunes filles. Leur beau couvent et leur église se trouvent dans le voisinage des Unterlinden.

de 87 ans; l'autre à Colmar, il y a une trentaine d'années. La première se nommait Catherine Baglin, en religion sœur Anne-Ursule; la seconde, qui avait été maîtresse des novices, s'appelait Gertrude Daut, en religion sœur Vincent. Lors de la dispersion de ses compagnes, la sœur Vincent se retira dans la famille de ses neveux Mangold, et y vécut dans la retraite et dans la pratique de toutes les vertus, regrettant toujours son bien-aimé monastère, où elle avait passé, disait-elle, les années les plus belles et les plus heureuses de sa vie. En se réfugiant chez ses parents, elle leur a porté plusieurs objets, tableaux et meubles, provenant du couvent, et qui y sont conservés avec une pieuse vénération. Nous y avons vu entre autres le prie-Dieu sur lequel l'avant-dernière des Dominicaines de Colmar avait coutume de s'agenouiller, et le crucifix aux pieds duquel la sœur Agnès, de sainte mémoire, est morte d'amour et de douleur.

CHAPITRE XV

Description du monastère des Unterlinden ; sa destination actuelle.

Nous avons visité en détail les lieux où se sont passés les événements que nous avons racontés dans ce livre.

L'ensemble des bâtiments conventuels forme une vaste enceinte carrée. On connaît approximativement l'époque à laquelle remonte chacune des parties qui la composent.

La construction de l'église et de la première maison, qui tiennent les côtés sud et ouest du quadrilatère, a été commencée dès le retour des sœurs d'Uffmühlen. Probablement la maison en question a été érigée auprès de celle que les deux fondatrices avaient primivement occupée, de façon à en profiter et à ne former qu'un seul corps avec elle.

On a élevé ensuite le côté nord qui longe le ruisseau de Sinnbach, et qui se termine par une partie voûtée où étaient les cuisines et le cellier (1). Ce dernier édifice a été achevé en 1275.

L'église d'Unterlinden paraît avoir été complétement terminée en 1278, et à la même époque on consacra le cimetière des religieuses et l'autel de Sainte-Marguerite.

Enfin le bâtiment qui occupe le côté de l'est fut érigé en 1289; on peut donc considérer le monastère comme existant dans toutes ses parties à cette même date. Sans doute on y a ajouté par la suite de vastes dépendances, de nombreuses constructions; mais le couvent proprement dit, le quadrilatère, dont le cloître forme le centre, existait tel que nous le voyons encore aujourd'hui.

L'église et le cloître, construits entre les années 1252

(1) On y conserve aujourd'hui les archives.

et 1289, appartiennent tous deux à l'époque la plus pure du style ogival ou gothique.

La nef de l'église a été maladroitement restaurée avant la révolution; on ne peut donc plus juger de ce qu'elle a été autrefois.

Le chœur, au contraire, a conservé ses formes primitives; il est d'un style très-pur et élégant, quoique de petite dimension. Les arêtes de ses voûtes sont d'une finesse remarquable; elles aboutissent par le haut à des clefs d'arcs ogives composées de têtes d'anges, de feuillage et de divers ornements très-habilement combinés. Elles reposent sur des culs-de-lampe décorés également d'ornements variés, et qui font saillie sur le nu des murs.

« Mais l'intérêt capital de l'ensemble des bâtiments conventuels (1) appartient entièrement au cloître qui en forme le centre, en marque le caractère, et, par sa rare élégance, en fait un des monuments les plus remarquables de l'Alsace.

« Il est peut-être même, dans ce pays, le seul spécimen de ce genre de construction dans le style du XIIIe siècle, qui nous soit parvenu aussi complet.

« En entrant dans le préau, on est tout d'abord frappé de l'aspect harmonieux et noble de ces galeries, sévères par la pureté des lignes d'ensemble, gracieuses par la légèreté et la finesse des détails.

« L'effet monumental de ces travées successive-

(1) Nous empruntons cette description à l'intéressant article sur Unterlinden, publié par M. Charles Bartholdi dans les *Curiosités d'Alsace*, 1re année, p. 91 et seq.

ment juxtaposées est complété par l'heureuse proportion des arcades, que divisent de minces colonnettes et des ogives aux nervures délicates, aux roses dentelées...

« Les galeries ouest, est et nord, sont, à peu de chose près, tout à fait pareilles. Elles ont été construites sans doute par le même architecte, ou tout au moins sur les mêmes plans.

« Il n'en est pas de même de la galerie du sud, bâtie le long de l'église; elle se distingue des autres par des différences qui échappent au premier coup d'œil, très-légères en apparence, très-réelles cependant.

« Les arcades sont un peu plus hautes, mais ses colonnettes et ses piles de travées sont bien plus épaisses; en un mot, le dessin en est plus lourd, le style moins pur, les dimensions en sont moins bien calculées. Nous n'hésitons pas à croire qu'elle est d'un autre architecte.

« La galerie la plus intéressante à tous égards est celle de l'ouest; elle est la plus ancienne; elle a sur les autres l'avantage d'être ornée de la riche travée du *lavabo*, et elle contient en outre l'ancienne maison de la fondatrice, berceau de la congrégation, monument précieux et unique en son genre.

« Les fenêtres de cette maison, récemment restaurées avec une grande habileté et sous une direction savante, sont un échantillon curieux de l'architecture de l'époque.

« Elles sont très-petites et se composent chacune de

deux baies jumelles, cintrées en fer à cheval et recoupées en cintre en sens inverse, portant sur deux colonnettes accouplées à socles et à chapiteaux sculptés...

« C'est dans ce préau plein de mystère et d'ombre, sous ces arcades silencieuses, que méditaient les sœurs d'Unterlinden; c'est là que leurs âmes détachées des choses terrestres, comme elles-mêmes étaient séparées du monde, s'élançaient ardentes, altérées d'infini, vers les régions célestes. »

Nous avons dit dans notre précédent chapitre que le couvent des Dominicaines de Colmar, pillé pendant la révolution française, avait été livré aux usages les plus vulgaires. Ce déplorable état de choses a cessé.

Les bâtiments des Unterlinden sont consacrés aujourd'hui aux arts et à la science.

L'église a été réparée avec beaucoup de soin et convertie en une galerie de tableaux. On y voit les œuvres de ce célèbre Martin Schœngauer, chef de l'école colmarienne de peinture mystique, et que la beauté de ses œuvres avait fait surnommer Martin *Schœn* (1).

Le cloître sert de dépôt de sculpture; on y a réuni un certain nombre de statues et de débris trouvés dans la ville et dans ses environs. Les tilleuls, bien des fois séculaires, qui ombrageaient jadis le préau et qui avaient fait donner son nom au monastère, n'existent plus. On a érigé à la place qu'ils occupaient la statue de Schœngauer.

Les archives municipales, la belle bibliothèque de

(1) *Schœn*, mot allemand signifiant *beau*.

la ville, riche en incunables et en manuscrits, des collections d'histoire naturelle, de minéralogie, d'ethnographie, de médailles, de gravures, sont réunis également dans les différents bâtiments d'Unterlinden, et en font un musée complet, fort intéressant.

Toutefois, si cette nouvelle destination console sous quelques rapports des profanations que ces lieux ont subi à la fin du siècle dernier, elle ne peut faire oublier celle bien autrement noble et touchante qu'ils ont eue jadis.

Aujourd'hui les esprits célestes ne visitent plus les mystérieuses galeries du préau, leurs voix ne se font plus entendre, les chœurs des habitants de la Jérusalem d'en haut ne retentissent plus dans l'église du couvent. Ces merveilleuses manifestations des âges de foi ne sont plus guère considérées de nos jours que comme des rêves gracieux, offrant tout au plus un froid intérêt de curiosité psychologique.

Il est un dernier fait qui peint notre époque. On a élevé un théâtre sur l'emplacement du cimetière des Unterlinden. En creusant les fondations du moderne édifice, on a découvert les ossements de beaucoup des vénérables filles qui étaient en commerce intime avec Jésus et Marie, avec les saints et les anges; ils ont été transportés ailleurs, et enterrés dans une fosse commune.

FIN

NOTES

NOTE I. — § V de l'Introduction.

Albert le Grand mourut en 1280, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il ne resta pas toujours à Cologne. La voix de ses supérieurs l'appela à divers postes où ses talents étaient nécessaires. Chaque fois qu'un couvent de Frères-Prêcheurs s'établissait dans une ville d'Allemagne, Albert recevait l'ordre de s'y rendre afin d'assurer le succès et l'avenir de la nouvelle fondation, par ses vertus, sa sagesse et sa réputation. Il enseigna successivement à Hildesheim, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau, à Ratisbonne et à Paris, et il se voua à la prédication dans un grand nombre de lieux. Albert, devenu évêque de Ratisbonne, établit la foi, l'ordre et la discipline dans son vaste diocèse. Après avoir déposé la charge épiscopale, il parcourut l'Allemagne comme un simple religieux, prêchant, exhortant, enseignant et répandant partout la lumière et la bonne odeur de Jésus-Christ. Parvenu à l'extrême vieillesse, Albert écrivit son chant du Cygne, — *sur l'art de s'attacher à Dieu.* Voici ce qu'il dit lui-même de cette œuvre charmante dans son introduction : « Désirant écrire quelque chose d'utile avant de terminer mon pèlerinage terrestre, je veux montrer comment l'homme doit se détacher le plus complétement possible de toutes choses, pour s'attacher librement, entièrement et sans obstacle à Dieu. Le but de la perfection chrétienne est la charité, et c'est par elle que nous nous attachons au Seigneur. Nous devons l'aimer, si nous voulons nous sauver, et notre amour consiste à obéir à ses lois et à rendre notre volonté conforme à la sienne. Les religieux, en s'attachant à la perfection et en suivant les conseils

évangéliques, atteignent plus facilement que d'autres leur fin dernière, qui est Dieu; si nous voulons demeurer fidèles à notre dessein, il nous faut faire divorce avec tout ce qui entrave la charité, pour nous perdre entièrement en Notre-Seigneur... Il importe que, retirés en nous-mêmes, nous excluions et oubliions tout ce qui est entré en nous par l'intermédiaire des sens, et que nous nous occupions de Dieu seul.

« O âme, ajoute Albert, que rien ne vienne plus te troubler; ne t'occupes plus ni du monde, ou de tes amis, ni du bonheur ou du malheur, ni du passé, du présent ou de l'avenir. Ne t'inquiète même plus de tes anciens péchés. Figure-toi, dans la simplicité de ton cœur, que tu es hors du monde avec Dieu; que, séparée de ton corps, tu te trouves déjà dans l'éternité. Ne prends aucun souci de ce qui est temporel; efforce-toi de devenir entièrement conforme à Dieu, de ne t'attacher qu'à lui. » Albert parle dans son livre de la contemplation de Dieu, le souverain bien, la souveraine perfection, par lequel et pour lequel tout existe, comme de la principale occupation de l'âme, et il dit que la contemplation, ayant pour but suprême l'union avec le Seigneur, ne consiste pas en un simple travail de la raison, mais qu'elle doit être accompagnée d'amour et de sainte affection.

NOTE II. — Introduction, § VII.

L'écrit de la sœur Mechtilde que nous avons cité dans notre Introduction est rédigé en allemand, langue que Mechtilde maniait aussi habilement en vers qu'en prose. Cette sœur dominicaine habitait un couvent de la Saxe ou de la Thuringe. On possède d'elle un volume de révélations écrites sur parchemin et intiulé *Das fliessende Licht der Gottheit* (la Lumière coulante de la Divinité). Il contient 166 feuilles, et est conservé à la bibliothèque d'Einsiedlen, sous le nº 277. En tête du volume on lit les mots suivants : « Ce livre a été révélé de Dieu, dans le « cours de quinze années, à partir du milieu du XIIIᵉ siècle, et « en langue allemande, à une sœur dominicaine. Elle était une « servante du Seigneur, pure de corps et d'esprit, et elle servit « Dieu pendant plus de quarante ans, dans la simplicité et la con« templation la plus élevée. Elle a suivi avec persévérance les

« enseignements des Frères Prêcheurs, et elle a grandi en vertu « de jour en jour. Le livre a été réuni par un frère du même « Ordre ; on y trouve d'excellentes choses. — Lisez-le neuf fois « avec dévotion. »

Dans ses révélations, que Mechtilde avait d'abord rédigées elle-même sur des feuilles volantes, elle parle avec une grande énergie des malheurs du temps et de la situation de l'Église. Elle aborde les questions les plus profondes et les plus ardues de la vie de l'âme, les plus hautes vérités, tous les mystères de la religion, et cependant on ne découvre dans ses écrits aucune erreur contre la foi ou les mœurs. Lorsqu'elle reçoit d'en haut la mission de déverser le blâme sur ce qui se passe dans la chrétienté, elle le fait sans amertume, avec le calme et la mesure de la vraie charité. Son regard de voyante pénètre dans le ciel, le purgatoire et l'enfer ; elle en fait des peintures d'un caractère tout particulier ; elle s'élève avec autant de dévotion que d'humilité à la contemplation des mystères de la sainte Trinité; puis elle traite des rapports de Dieu avec l'âme, de l'âme avec Dieu et de l'âme avec le corps sous le patronage de l'amour divin. Lorsqu'elle aborde ces sujets chers à son cœur, son langage devient harmonieux et musical.

Elle n'a puisé, dit-elle, ses lumières à aucune école humaine, elles lui sont venues d'en haut. Dès l'âge de douze ans, son esprit, enlevé sur les ailes de la contemplation, planait entre le ciel et la terre. Elle vit alors, de l'œil de son âme, et pénétrée d'une joie céleste, la sainte humanité de Notre-Seigneur, et elle contempla la très-sainte Trinité. Elle aperçut à côté de l'ange qui lui avait été donné au moment de son baptême, le démon tentateur qui devait livrer combat au gardien céleste, dans l'arène de son cœur. Mais bientôt le Seigneur lui retira son ange, et le remplaça par deux autres esprits. L'un de ces esprits était un *séraphin* qui lui apportait l'amour et la lumière, l'autre un *chérubin*, lequel lui donnait la sagesse. Mais aussitôt deux démons, *trompeurs de choix et grands maîtres en l'école de Lucifer*, vinrent se mettre en ligne contre les messagers célestes. L'un était l'esprit d'orgueil et d'incrédulité, l'autre celui de désordre et d'impureté. Violemment tentée par les séducteurs infernaux, Mechtilde remporta sur eux une éclatante victoire, et dès lors elle jouit du calme nécessaire pour pouvoir fixer toute son attention sur elle-même et sur Dieu. « En ce temps, dit-elle,

ma vie spirituelle prit un grand essor. Je considérai mon corps, il était dans la plénitude de sa force et puissamment armé contre mon âme. Je compris qu'il était mon ennemi et qu'il était nécessaire de l'abattre pour éviter la mort éternelle. Il fallait commencer la lutte. J'examinai aussi les armes de mon âme, elles consistaient en la passion du Sauveur; je les employai avec force et adresse. Mais j'étais dans des transes perpétuelles, car souvent le corps avait recours à la ruse. L'âme l'emporta sur lui par vingt années de soupirs, de larmes, de jeûnes, de disciplines, de prières; cependant je ne sentis ni fatigue, ni autre douleur que celle du repentir pendant ces vingt ans... Ensuite commença l'invasion de l'amour tellement puissante, qu'à mon grand regret je ne pus plus me taire...

« ... Hélas! mon Dieu, m'écriai-je, qu'avez-vous vu en moi qui puisse vous plaire? Vous savez que je suis ignorante et pécheresse; vous devriez réserver ces faveurs à ceux qui sont sages, vous en tireriez de la gloire! Mais ces paroles irritèrent le Seigneur; il me dit d'un ton sévère : « Que signifie cela? n'es-tu pas à moi, ne m'appartiens-tu pas? — Mais oui, cher Seigneur, c'est tout ce que je désire. — Donc, je suis maître de faire de toi ce que bon me semble? — Certes, bien-aimé de mon cœur, et dussiez-vous m'anéantir. — Je t'ordonne en conséquence de m'obéir et d'avoir confiance en moi; longtemps tu seras malade, je te soignerai moi-même et te donnerai tout ce dont ton corps et ton âme auront besoin. » — Alors, ajoute l'extatique, je me rendis pleine de confusion auprès de mon confesseur, je lui fis part de ce que j'avais entendu, et lui demandai de me guider. Il m'ordonna d'aller en avant, de suivre Dieu qui m'attirait, et enfin il m'enjoignit, sans tenir compte de ma honte, de mes larmes et de mon indignité, à moi, vile femme, d'écrire ce que je lisais dans le cœur du Seigneur. Et voilà comment ce livre vient de Dieu et n'est pas un produit de l'esprit humain. »

NOTE III (ch. II). — Bulle d'Innocent IV aux sœurs de la maison de Saint-Jean-Baptiste à Colmar.

Innocentius episcopus servus servorum Dei dilectis in Christo filiabus priorisse ecclesie sancti Johannis de Columbaria eius-

que sororibus tam presentibus quam futuris regularem vitam professis in perpetuum Religiosam vitam eligentibus apostolicum convenit adesse presidium ne forte cuiuslibet temeritatis incursus aut eas a proposito evocet aut robur quod absit sacre religionis enervet. Ea propter dilecte in Christo filie vestris iustis postulationibus clementer annuimus et ecclesiam sancti Johannis de Columbaria Basilensis diocesis in qua divino estis obsequio mancipate sub beati Petri et nostra protectione suscipimus et presentis scripti privilegio communimus. Imprimis siquidem statuentes ut ordo canonicus qui secundum Deum et beati Augustini regulam in eadem ecclesia institutus esse dinoscitur perpetuis ibidem temporibus inviolabiliter obseruetur. Preterea quascunque possessiones quecunque bona dicta ecclesia in presentiarum juste ac canonice possidet aut in futurum concessione pontificum largitione regum vel principum oblatione fidelium seu aliis iustis modis prestante domino poterit adipisci firma nobis et hiis qui nobis successerint et illibata permaneant. In quibus hec proprijs duximus exprimenda vocabulis. Locum ipsum in quo prefata ecclesia sita est cum omnibus pertinentiis suis cum terris, pratis, vineis, nemoribus, usagiis et pascuis in bosco et plano, in aquis et molendinis, in viis et semitis et omnibus aliis libertatibus et immunitatibus suis. Sane nonalium vestrorumque propriis sumptibus colitis de quibus aliquis hactenus non percipit sive de vestrorum animalium nutrimentis nullus a vobis decimas exigere aut extorquere presumat. Liceat quoque vobis personas liberas et absolutas e seculo fugientes ad conversionem recipere et eas absque contradictione aliqua retinere. Prohibemus insuper ut nulli sororum vestrarum post factam in vestra ecclesia professionem fas sit sine priorisse sue licentia nisi artioris religionis obtentu de eodem loco discedere, discedentem vero absque communium litterarum vestrarum cautione nullus audeat retinere. Cum autem generale interdictum terre fuerit liceat vobis clausis januis exclusis excommunicatis et interdictis non pulsatis campanis suppressa voce divina officia celebrare dummodo causam non dederitis interdicto. Crisma vero oleum sanctum consecrationes altarium seu basilicarum benedictiones monialum a diocesano suscipietis episcopo siquidem catholicus fuerit et gratiam et communionem sacrosanctam romane sedis habuerit et ea vobis voluerit sine pravitate aliqua exhibere. Prohibemus in-

super ut infra fines parrochye vestre nullus sine assensu diocesani episcopi et vestro, cappellam seu oratorium de novo construere audeat salvis privilegiis pontificum Romanorum. Ad hec novas et indebitas exactiones ab archiepiscopis et episcopis archidiaconis seu decanis aliisque omnibus ecclesiaticis secularibus ve personis a nobis omnino fieri prohibemus. Sepulturam quoque ipsius loci liberam esse decernimus ut eorum devotioni et extreme voluntati qui se illic sepeliri deliberaverint nisi forte excommunicati vel interdicti sint aut publice usurarii nullus obsistat. Salva tamen iustitia illarum ecclesiarum a quibus mortuorum corpora assumantur. Decimas preterea et possessiones ad ius ecclesiarum vestrarum spectantes que a laicis detinentur redimendi et legitime liberandi de manibus eorum et ad ecclesias ad quas pertinent revocandi libera sit vobis de nostra auctoritate facultas. Obeunte vero te nunc ejusdem loci priorissa vel earum aliqua que tibi successerit nulla ibidem qualibet subreptionis violentia preponatur nisi quam sorores communi consensu vel earum major pars consilii sanioris secundum Deum et beati Augustini regulam providerint eligendam. Paci quoque et tranquillitati vestre paterna in posterum providere volentes auctoritate apostolica inhibemus ut infra clausuras locorum seu grangiarum vestrarum nullus rapinam seu furtum facere ignem apponere sanguinem fundere hominum temere capere vel interficere seu violentiam audeat exercere. Preterea omnes libertates et exemptiones secularium exactionum a regibus et principibus vel aliis fidelibus rationabiliter vobis indultas auctoritate apostolica confirmamus et presentis scripti privilegio communimus. Decernimus ergo ut nulli omnino hominum liceat prefatam ecclesiam temere perturbare aut eius possessiones auferre vel ablatas retinere minuere seu quibus libet vexationibus fatigare sed omnia integra conserventur earum pro quarum gubernatione ac sustentatione concessa sunt usibus commodis profutura. Salva sedis apostolice auctoritate et diocesani episcopi canonica iustitia. Si qua igitur in futurum ecclesiastica secularisve persona hanc nostre constitutionis paginam sciens contra eam temere venire temptaverit secundo tertiove commonita nisi reatum suum congrua satisfactione correxerit potestatis honorisque sui careat dignitate reamque se divino iudicio existere de perpetrata iniquitate cognoscat et a sacratissimo corpore et sanguine Dei et Domini Redemptoris nostri Jesu Christi aliena fiat atque in extremo

examine districte subiaceat ultioni. Cunctis autem eidem loco sua jura servantibus sit pax Domini nostri Jesu Christi quatenus et hic fructum bone actionis percipiant et apud districtum iudicem premium eterne pacis inveniant.

Amen. Amen.

Amen.

Loc. Sigil.

Ego Innocentius catholice ecclesie Episcopus.

Benevalete.

Ego Petrus tituli sancti Marcelli, Presbiter Cardinalis.

Ego Willelmus basilice duodecim Apostolorum, presbiter Cardinalis.

Ego frater Hugo tituli sancte Sabine, Presbiter Cardinalis.

Ego Oto perotuensis et sancte Rufine Episcopus.

Ego Petrus Albanensis Episcopus.

Ego Willelmus Sabinensis Episcopus.

Ego Egidius sanctorum Cosmi et Damiani, diaconus Cardinalis.

Ego Octavianus sancte Marie inviolate, diaconus Cardinalis.

Ego Petrus sancti Georgij ad velum aureum, diaconus Cardinalis.

Ego Johannes sancti Nicolaij in carcere Tulliano, diaconus Cardinalis.

Ego Willelmus sancti Eustachij, diaconus Cardinalis.

Datum Lugduni per manum magistri Marini sancte Romane ecclesie vicecancellarij XX. I. I. I. calendas octobris. Incarnationis dominice anno millesimo ducentesimo quadragesimo quinto Indictione tertia Pontificatus vero domini Innocentij papæ quarti anno tertio.

NOTE IV (ch. II). — Bulle d'Innocent IV au Provincial des Frères Prêcheurs en Allemagne.

Innocentius Episcopus servus servorum Dei, dilectis filiis Magistro et Priori Provinciali Theutoniæ ordinis Prædicatorum, salutem et Apostolicam benedictionem. Apostolicæ sedis benignitas prudentes virgines, quæ se parant accensis lampadibus

obviam sponso ire, tantò propensiori debet studio prosequi charitatis, quantò majori propter fragilitatem sexûs indigere suffragio dignoscuntur. Cum igitur, sicut ex parte dilectarum in Christo filiarum, Priorissæ et sororum Monasterii S. Joannis Baptistæ in Columbaria Ord. S. Augustini, Diœcesis Basileensis, fuit propositum coram nobis, eædem inclusæ corpore in castis Claustralibus, mente tamen libera, devotè Domino famulantes, de constitutionibus Fratrum Ordinis vestri; illas quæ sibi competunt, hactenus laudabiliter observârint, ac committi vobis affectent, nos pium earum propositum in Domino commendantes, ipsarum supplicationibus inclinati, eas et idem Monasterium auctoritate Apostolica vobis duximus committendum, eadem auctoritate nihilominus statuentes, ut ædem sub magisterio et doctrina Magistri et Prioris Provincialis Theutoniæ dicti Ordinis, qui pro tempore fuerint, de cætero debeant permanere, illis gaudentes privilegiis quæ Ordini prædicto concessa sunt, vel in posterum concedentur. Dat. Lugduni Non. Sept. Pontificatûs Nostri anno tertio.

Cette bulle fut confirmée par les soins de Hugues, Cardinal du Titre de Sainte-Sabine, en la troisième année du Pontificat du Pape Alexandre IV (c'est-à-dire en l'an de grâce 1257).

TABLE



Tours. — Impr. Mame.

